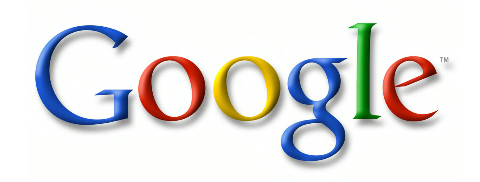
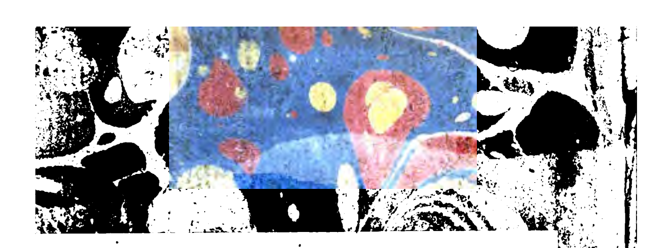
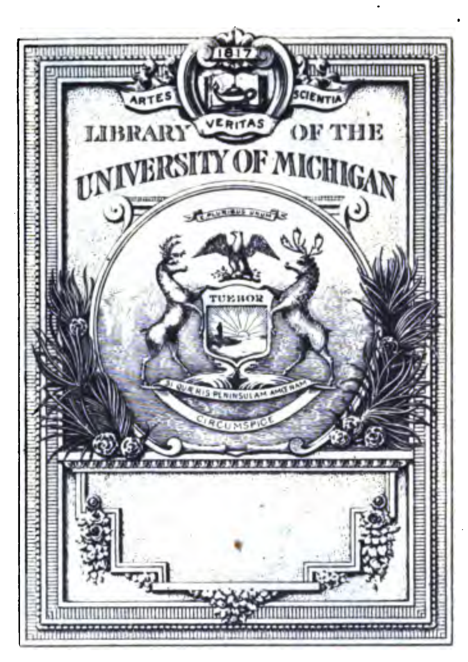
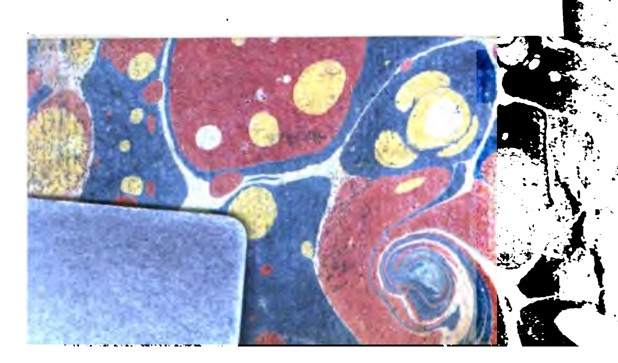







1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





Linguet, Simon Nicolas Henri

THÉATRE ESPAGNOL.

Cum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.

HORAT.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez DE HANSY, le jeune, Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

PIECES

Contenues en ce III Volume.

ERRATA.

PAG. 14, dans les noms des Acteurs de la Scene trois, MOSCATEL, *lis.* *Moscatel*.

p. 108, dans les lignes italiques, *Dom Diego, de Roxas de Dom*, lis. Dom Diego de Roxas, de Dom.

Il y a plusieurs (*à part.*) oubliés, que le lecteur suppléera facilement.

ON NE BADINE POINT
AVEC
L'AMOUR,

En Espagnol,

NO AI BURLAS CON EL AMOR,

COMÉDIE

De Dom PEDRO CALDERON DE LA BARCA.

AVERTISSEMENT.

Je donne encore cette piece de Calderon, parce qu'il m'a paru qu'elle avoit fourni à Moliere l'idée des Femmes Savantes. La copie est certainement bien au-dessus de l'original. Moliere a embelli Calderon, comme il a embelli Plaute, quand il a daigné s'en approprier quelques pieces : mais il sera aisé de voir qu'il n'a pas pris de l'Auteur Espagnol, tout ce qui auroit pu convenir à un genie tel que le sien. Les Femmes Savantes comme toutes les Comédies de ce créateur du théatre chez nous sont vuides d'intrigue & même d'intérêt. Il y a ici des situations vraiment comiques qui auroient ajouté à ce qu'il me semble un grand lustre à cette piece, si Moliere avoit jugé à propos d'en profiter. Telle est celle de la sixieme Scene de la troisieme Journée & plusieurs autres. Au reste le lecteur en jugera.

PERSONNAGES.

Dom ALONZO DE LUNA.

Dom JUAN DE MENDOZA.

Dom LOUIS.

Dom DIÉGO.

Dom PÉDRO HENRIQUE.

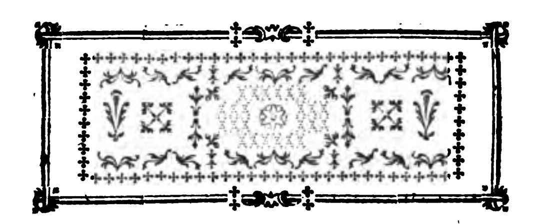
Dona BÉATRIX.

Dona LÉONOR.

INÈS, *ſuivante de Béatrix.*

MOSCATEL, *Valet de Dom Alonzo.*





ON NE BADINE POINT AVEC L'AMOUR.



PREMIERE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DOM ALONZO DE LUNA, MOSCATEL *fort triste.*

DOM ALONZO.

QUE diable as-tu donc ?. Il te passe pendant la journée mille fantaisies par la tête. Tu n'es point prêt quand j'ai

beſoin de toi ; tu réponds de travers : quand je t'appelle, tu t'en vas ; quand je ne t'appelle point, tu viens. Me diras-tu ce que tu as ?

MOSCATEL.

Ah, infortuné ! (*Il ſoupire.*)

DOM ALONZO.

Comment, gueux ! je crois que tu as la hardieſſe de ſoupirer !

MOSCATEL.

Eh bien ! Monſieur, eſt-ce que pour être gueux on n'a pas le cœur ſenſible ?

DOM ALONZO.

Paſſe pour ſe plaindre groſſiérement ; mais ſoupirer ! c'eſt le ſymptome de la délicateſſe.

MOSCATEL.

Hélas ! ne trouverai-je perſonne pour me débarraſſer de cette délicateſſe ?

DOM ALONZO.

Il eſt fou.

MOSCATEL.

Dites-moi, Monſieur, y a-t-il une paſſion plus délicate que l'amour ?

DOM ALONZO.

Je pourrois te répondre que oui ;

mais je veux bien convenir que non.

MOSCATEL.

Non? En ce cas si j'avois de l'amour, j'aurois donc de la délicatesse?

DOM ALONZO.

Toi, de l'amour?

MOSCATEL.

Moi de l'amour.

DOM ALONZO.

Pour le coup je n'ai plus envie que de rire de tes impertinences.

MOSCATEL.

Ah, Monsieur! vous n'avez jamais su ce que c'est que d'être amoureux : vous n'estimez rien que la liberté; vous tournez en raillerie ce tendre nom de l'amour; vous vous moquez des femmes, vous badinez les hommes : je ne m'étonne pas que vous vouliez me railler, moi qui ai le cœur plein de la passion.....

DOM ALONZO.

Oh bien! je n'aime pas un Valet si passionné : tu n'as qu'à sortir de chez moi.

MOSCATEL.

Voyez.....

DOM ALONZO.

Je ne veux rien voir.

MOSCATEL.

Mais, ſongez.....

DOM ALONZO.

Que veux-tu dire ?

MOSCATEL.

Monſieur, dans les Comédies, on voit toujours un Maître amoureux & un Valet badin : permettez que tout change ici & qu'on voie pour la premiere fois un Maître ſans amour & un Valet ſenſible.

DOM ALONZO.

Non, tu ne reſteras pas ici un inſtant.

MOSCATEL.

Quoi ! vous ne me donnez pas le tems de chercher un autre Maître ?

DOM ALONZO.

Non, ſors dans ce moment.



SCENE II.

DOM ALONZO, MOSCATEL, DOM JUAN.

DOM JUAN.

QU'AVEZ-VOUS?

DOM ALONZO.

Un miſérable qui eſt allé ſe fourer dans la tête la plus grande impertinence, la baſſeſſe la plus vile.....

DOM JUAN.

Qu'eſt-ce donc?

DOM ALONZO.

Il eſt amoureux. En bonne foi concevez-vous une ſottiſe pareille?

DOM JUAN.

J'avois cru que l'amour, au contraire, inſpiroit la libéralité, la valeur, la politeſſe.

DOM ALONZO.

Point du tout : rien ne rend avare, lâche; rien n'étrecit le cœur comme l'amour.

DOM JUAN.

Que dites-vous?

DOM ALONZO.

Ecoutez-moi, je vais vous en donner la preuve. N'eſt-il pas vrai que dès qu'un homme eſt amoureux, il ne penſe plus qu'à ſa maîtreſſe; il n'eſt libéral que pour elle. Amis, domeſtiques, il oublie tout, il les ſacrifie à ſa paſſion : il me ſemble qu'il n'y a rien de ſi malheureux, de ſi lâche qu'un homme qui ſe rend ainſi eſclave d'un caprice.

DOM JUAN.

Le ton que vous prenez m'effraye : je venois vous demander un ſervice : mais il tend à favoriſer l'amour, & ſi vous le traitez ſi mal dans un Valet, j'ai à craindre que vous ne lui faſſiez pas plus de grace chez un ami.

DOM ALONZO.

Ce n'eſt pas la même choſe, Dom Juan. Vous êtes riche, noble & bien fait : c'eſt votre métier que d'aimer. Mais pourquoi ces coquins-là s'aviſent-ils de s'en mêler ? Au reſte, pour vous faire voir que je ſais badiner & parler ſérieuſement quand il le faut, je ſuis

prêt à vous servir en tout. Parlez, que faut-il ?

DOM JUAN.

Le voici. Vous ſavez avec quelle ardeur j'aime la belle Dona Léonor Henrique, fille de Dom Pédro. Il eſt l'ancien ami de mon pere ; j'ai un libre accès dans ſa maiſon : il m'accepteroit certainement volontiers pour gendre. Cependant je n'oſe lui demander ſa fille, en voici la raiſon : il en a deux comme vous ſavez, & Léonor n'eſt que la cadette. Demander à Dom Pédro une de ſes filles ſans la nommer, il m'offrira ſans contredit Béatrix l'aînée : avouer que j'aime Léonor, c'eſt me rendre ſuſpect, & s'il ne veut pas la marier avant ſa ſœur, c'eſt m'expoſer à perdre l'entrée de la maiſon. Béatrix eſt un prodige de beauté, mais elle eſt pleine de caprices & de fantaiſies : elle a une idée étonnante de ſon eſprit ; elle a appris le Latin : elle fait des vers Eſpagnols, elle met une affectation ridicule dans ſon ajuſtement : elle ſe déshabille quatre fois le jour, & n'eſt jamais contente de ſa parure ; elle parle d'une façon ſi entortillée, qu'on auroit beſoin d'un commentaire

à chaque mot pour l'entendre. D'ailleurs elle méprise l'amour; elle n'a jamais regardé un homme en face: elle est persuadée que si l'on prenoit cette liberté avec elle, on tomberoit mort sur le champ. Enfin, on n'a jamais rien vu de si opposé que le caractere des deux sœurs. Par malheur je ne sais si Béatrix a conçu quelque soupçon ou quelque jalousie contre Léonor, mais elle s'attache à l'examiner: elle la suit comme son ombre. Cette nuit encore je m'étois rendu déguisé sous la fenêtre où j'ai coutume d'entretenir ma maîtresse. Léonor avoit ouvert sa jalousie: nous commencions à parler, quand Béatrix est arrivée derriere elle; elle a fait un vacarme affreux, elle l'a arrachée de la fenêtre en disant mille impertinences: elle lui a même donné à entendre qu'elle en avertiroit le pere: je ne sais si elle m'a reconnu, ou plutôt je crains de le savoir: je voudrois être éclairci de tout cela, parce que la vie de ma charmante Léonor est peut-être en danger, si nous sommes découverts. Je crois avoir trouvé un moyen de savoir ce qui en est, sans m'exposer à redoubler la fureur de Béatrix; c'est d'envoyer votre

Valet à Inès la Suivante de Léonor, avec un billet pour sa maîtresse : n'étant point à moi, il n'y aura point de risque. Par-là, je saurai si Léonor est en danger, & alors je la tirerai de sa maison, dût l'univers entier s'y opposer. J'ai même compté sur votre secours pour cela, si j'en ai besoin.

DOM ALONZO.

A la bonne heure : prends ce billet, Moscatel ; cherche un moyen pour t'introduire dans la maison de Dom Pédro, & le rendre à la suivante qu'a nommée Dom Juan.

DOM JUAN.

Quoi ! si-tôt ?

DOM ALONZO.

Le plutôt est le meilleur. Allons, nous t'attendrons dans la rue.

MOSCATEL.

Mon maître ne sait pas que j'aime Inès : je lui obéirai volontiers. (*Il s'en va.*)

DOM ALONZO.

Que les amoureux sont sots ! en vérité, je suis bien heureux de ne m'être jamais attaché qu'à des Dames sans difficulté. Dès que je parle on m'écoute, on se rend. Ma hardiesse & ma

réussite ne dépendent jamais que de l'argent que j'ai dans ma poche.

DOM JUAN.

Voici la maison. Plaçons-nous sous cette porte, qu'on ne nous voie pas.

DOM ALONZO.

Vous avez raison; mais qui sont ces gens-là?

SCENE III.

DOM ALONZO, DOM JUAN *cachés*, DOM LOUIS, DOM DIÉGO, MOSCATEL *est supposé entré.*

DOM ALONZO.

Ils regardent la maison de votre maîtresse.

DOM JUAN.

L'un est un Dom Louis Ozorio, que je vois toujours ici dans la rue: je commence à m'en lasser.

DOM ALONZO.

Eh bien, il n'y a qu'à le chasser.

DOM JUAN.

Non, ce n'eſt pas le tems, ne diſons rien.

DOM LOUIS.

Voilà donc où demeure la beauté que j'adore, dont l'eſprit ſurpaſſe encore les charmes.

DOM DIÉGO.

C'eſt donc avec cette femme ſi habile que vous voulez vous marier?

DOM LOUIS.

Oui, mon ami, & mes oncles doivent la demander dès aujourd'hui.

DOM DIÉGO.

Ma foi, tant pis pour vous.

DOM LOUIS.

Comment, tant pis! je trouve en elle la richeſſe, la naiſſance, la vertu, la beauté & l'eſprit.....

DOM DIÉGO.

C'eſt juſtement l'eſprit que je lui trouve de trop. Pour moi je ne veux pas que ma femme en ſache jamais plus que moi, pas même autant.

DOM LOUIS.

Le ſavoir peut-il jamais être un mal?

DOM DIÉGO.

Oui, quand il eſt déplacé. Il ſuffit qu'une femme ſache filer, coudre, mettre une piece où il en eſt beſoin. Du reſte, qu'a-t-elle à faire d'étudier la grammaire, de faire des poéſies? (1)

DOM LOUIS.

Si c'eſt un défaut, il eſt ſi noble que l'excès même n'eſt point dangereux dans Béatrix.

DOM DIÉGO.

Il pourroit le paroître, à voir l'éloignement, la fierté qu'elle vous témoigne.

DOM LOUIS.

J'adore juſqu'à ſes rigueurs...... Voyons: nous voici dans la rue, tâchons de l'appercevoir

(*La ſcene change, elle repréſente l'appartement de Léonor.*)

---

(1) *Il n'eſt pas bien honnête, & pour beaucoup de cauſes,*
Qu'une femme étudie, & ſache tant de choſes, &c.

Femmes Sav.

SCENE IV.

LÉONOR, INÈS.

LÉONOR.

MA sœur est-elle habillée ?

INÈS.

Elle est encore à s'ajuster. Moi pour ne point m'impatienter à la voir toujours consulter son miroir, je l'ai laissée.

LÉONOR.

Je tremble toujours, ma chere Inès, que cette capricieuse n'aille apprendre à mon pere la scene de cette nuit.

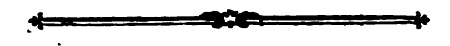
INÈS.

Monsieur est sorti de si bonne heure ce matin qu'elle n'a pas encore pu lui parler. Voyons, cherchons quelque moyen pour la prévenir.

LÉONOR.

Je n'en vois pas de plus sage que de la gagner, de remettre entre ses mains mon amour, mon bonheur, de

la forcer au ſecret à force de confiance. Que je ſuis à plaindre, Inès, de n'avoir plus d'autre reſſource!



SCENE V.

LÉONOR, INÈS, BÉATRIX *un miroir à la main.*

BÉATRIX.

HOLA, n'ai-je pas de Suivante ici?

INÈS.

Me voilà : que voulez-vous?

BÉATRIX.

Que vous m'ôtiez ce morceau de cryſtal & que vous me donniez des couvre-mains (2).

---

(2) Il y a dans l'Eſpagnol le mot Grec *chiroteca* qui ſignifie la même choſe. Il ne m'a pas été poſſible de rendre le comique de cette ſcene; il conſiſte dans le mêlange affecté que fait Béatrix des mots Latins & Grecs avec ceux de ſa Langue. J'ai tâché d'y ſubſtituer des équivalens qui fiſſent entendre le ton

INÈS.

Qu'est-ce que c'est que des couvre-mains ?

BÉATRIX.

Qu'est-ce ? des gants, apparemment, puisqu'il faut se servir de termes ignobles.

INÈS.

Je retiendrai ce nom-là : les voici.

BÉATRIX.

Il faudra donc toujours que j'aie des procès avec l'ignorance ! Inès ?

INÈS.

Mademoiselle.

BÉATRIX.

Va chercher dans ma bibliotheque un Ovide, non pas les Métamorphoses, non pas l'Art d'aimer, mais le Remede de l'Amour. C'est celui-là que je veux.

---

précieux & l'étalage d'érudition dont se pare la sœur de Léonor. Il ne seroit pas possible de traduire en Espagnol les scenes où paroissent l'Armande & la Belise des femmes Sçavantes. Moliere en a évidemment pris l'idée dans celles-ci ; mais en homme de génie, il a plié les personnages au goût de sa Langue.

INÈS.

Comment voulez-vous que je sache le trouver ? je ne sais pas lire seulement dans un almanach.

BÉATRIX.

Sotte, esprit bouché : à quoi te sert donc le bonheur que tu as de vivre avec moi ?

LÉONOR.

Mon tour va venir.... Ma sœur.

BÉATRIX.

Qui me parle ainsi ?

LÉONOR.

Vous le voyez, c'est moi qui embrasse vos genoux.

BÉATRIX.

Arrêtez, ne m'approchez pas, vous terniriez la splendeur de ma chasteté : allez, une femme qui fait l'amour à la faveur de la nuit (2), ne mérite pas de me regarder en face.

---

(2) Les discours ridicules de Béatrix le sont au point qu'ils n'auroient eu aucun agrément en François. Je les ai adoucis & sur-tout accourcis autant qu'il m'a été possible.

LÉONOR.

Ma chere Béatrix, au nom de votre ſcience & de vos charmes : ma ſœur !

BÉATRIX.

Non, je ne ſuis point la ſœur d'une libertine.

LÉONOR.

Comment, d'une libertine ?

BÉATRIX.

Oui, une ſœur qui a oſé ouvrir la fenêtre à la clarté de l'aſtre tremblant qui remplace le ſoleil, qui va parler à voix baſſe, qui donne de quoi rougir à la lumiere & de quoi ſe taire aux étoiles, qui...... Mais je remédierai à tout ; j'avertirai mon pere de votre conduite ; il ſaura qu'un adorateur.....

LÉONOR.

Et le connoiſſez-vous ?

BÉATRIX.

Moi ? eſt-ce que je connois un homme ?

LÉONOR.

Eh bien, je veux vous apprendre qui il eſt, dans quelle intention il me parloit.

BÉATRIX.

Quelle audace ! moi j'écouterois de pareilles horreurs !

LÉONOR.

Il faudra bien que vous l'écoutiez. Je n'ai pas besoin qu'avec vos folles visions, vous alliez me faire un crime d'une chose innocente.

BÉATRIX.

Innocente !

LÉONOR.

Ecoutez-moi.

BÉATRIX.

Je ne vous donnerai qu'une attention indirecte.

LÉONOR.

Oh, directe ou non, que m'importe ? pourvu que vous m'écoutiez.... Mais qui vient ici ?



SCENE VI.

Les mêmes, MOSCATEL, *à la porte.*

LÉONOR.

INÈS, voyez qui c'eſt.

INÈS.

C'eſt quelqu'un qui cherche, Monſieur. (*En voyant Moſcatel.*) Quoi! c'eſt toi? Comment as-tu été aſſez hardi pour venir?

MOSCATEL.

O amour! tendre amour! je ſuis ici ton ambaſſadeur! auras-tu aſſez de pouvoir pour faire reſpecter en ma perſonne le droit des gens?

INÈS.

Que veux-tu?

MOSCATEL.

Doucement, ma chere Inès. Premierement, rendre une lettre à ta maîtreſſe pour Dom Juan. Il m'en a chargé parce qu'on ne me connoît

pas pour être à lui, & qu'ainsi on ne se doutera pas de quelle part je viens. Secondement j'ai à te parler de ma tendresse.

INÈS.

Bon, bon, dis à Dom Juan que j'ai reçu la lettre, que je la donnerai à Léonor & va-t-en vîte, je tremble que l'on ne te voie....

MOSCATEL.

Allons, cruelle, je pars : je vais soupirer loin de tes beaux yeux.

INÈS.

Va, va, je ne suis point ingrate : je te dirois je ne sais combien de tendresses, si la frayeur ne me coupoit la parole : cours vîte ; mais, qu'entends-je ? Monsieur, sur l'escalier ! Je m'enfuis, je ne veux pas qu'il me trouve avec toi. (*Elle fuit.*)

MOSCATEL.

Ecoute, prends garde, attends.



SCENE

SCENE VII.

MOSCATEL, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

POURQUOI écouter ? Pourquoi prendre garde ? Pourquoi attendre ?

MOSCATEL.

Ah Ciel ! que lui dirai-je !

DOM PÉDRO.

Que faites-vous ici ?

MOSCATEL.

Ce que je fais ? Ne le voyez-vous pas ?

DOM PÉDRO.

Tu ne parleras pas ?

MOSCATEL.

Eh je cherche ce que je dois vous répondre.

DOM PÉDRO.

Qui es-tu ?

MOSCATEL.

Je suis un honnête valet, s'il y en a de cette espece.

DOM PÉDRO.

Je ne me paye pas de tes sottises. Qui es-tu ?

MOSCATEL.

Cet homme-là est diablement vif.

DOM PÉDRO.

M'apprendras-tu ce que tu faisois ici ? Parle, malheureux, où je vais te faire périr sous le bâton.

MOSCATEL.

Ma foi, cela est trop sérieux. Eh bien, Monsieur, je suis le pauvre Moscatel, valet d'un certain Dom Alonzo de Luna.....

DOM PÉDRO.

De Luna !

MOSCATEL.

Oui, Monsieur, en vérité.



SCENE VIII.

Les mêmes, DOM JUAN, DOM ALONZO.

DOM JUAN.

MOSCATEL est ici, Dom Pédro est entré après lui. Il faut aller secourir le pauvre diable qui est peut-être bien embarrassé.

DOM ALONZO.

Entrez, je reste à la porte, d'où je serai à vous au moindre besoin.

DOM JUAN, *à Dom Pédro*.

Qu'avez-vous, Monsieur, vous paroissez ému?

DOM PÉDRO.

Voilà un coquin que je trouve ici seul & qui refuse de me dire ce qu'il y cherche.

MOSCATEL.

(*A part.*) Voilà du renfort qui m'arrive, tirons-nous d'ici. (*Haut.*) Eh bien, je cherche, je cherche quel-

qu'un. On m'a dit qu'il demeuroit ici, je ſuis entré. Je n'ai vu perſonne à la porte. Je ſuis monté ſans rencontrer une ame à qui parler. Enfin, j'ai trouvé ici une péronelle, qui, en me voyant, m'a pris apparemment pour un larron. Elle s'eſt enfuie en criant. Je l'ai ſuivie pour la raſſurer. Je lui diſois écoute, prends garde, attends, quand Monſieur eſt arrivé, qui a mal pris les choſes....

DOM PÉDRO.

Et pourquoi t'es-tu troublé en me voyant?

MOSCATEL.

Parce que vous aviez l'air fâché & que je ſuis timide.

DOM PÉDRO.

Cela eſt bon, va-t-en.

MOSCATEL.

Dieu vous le rende. Je ſuis votre ſerviteur.

DOM PÉDRO.

(*A part*). Suivons-le pour ſavoit où il va. (*A Dom Juan.*) Mille pardons, Monſieur; mais j'ai quelque affaire.

DOM JUAN.

(*A part.*) Il veut ſuivre Moſcatel, il faut l'en empêcher. (*A Dom Pédro.*) Moi je n'en ai point d'autre que celle de vous accompagner.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Je lui échapperai. (*Haut.*) Allons. (*Ils ſortent.*)

SCENE IX.

INÈS, LÉONOR.

INÈS.

Je ne ſais ce que cela ſignifie. Dom Pédro a quelque choſe dans la tête. La façon dont il ſuit Moſcatel, m'annonce qu'il a des ſoupçons; je ne ſais ce qui en arrivera.

LÉONOR *en entrant.*

Pour le coup vous êtes bien dure....

INÈS.

Qu'avez-vous donc, Mademoiſelle?

LÉONOR.

Cette impertinente de Béatrix, qui

me parle avec un orgueil insupportable, elle persiste toujours à vouloir avertir mon pere.

INÈS.

Les malheurs ne viennent jamais seuls. Savez-vous quel étoit cet homme qui sort d'ici ? Il étoit chargé d'une lettre de Dom Juan pour vous.

LÉONOR.

Donne, donne vîte, je veux y répondre sur le champ. Je n'ai point de tems à perdre dans le péril qui me menace. (*Elle lit.*) » Ma charmante maîtresse, j'ai peine à vous » exprimer.....

INÈS.

Voilà votre sœur.

LÉONOR.

Ah! que devenir!



SCENE X.

LÉONOR, BÉATRIX, INÈS.

BÉATRIX.

QUEL est donc ce papier que vous cachez après l'avoir lu (3)?

LÉONOR.

Moi!

BÉATRIX.

Vous.

LÉONOR.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

BÉATRIX.

Voilà une grande obstination. Je veux voir cette feuille marquetée sur laquelle une plume d'oie a tracé de petits caracteres avec une liqueur colorée.

(3) Béatrix pour dire que ce billet a été dans les mains de Léonor, se sert d'un terme très-peu chaste & peu digne d'une fille qui a dit, je ne connois point d'homme.

LÉONOR.

Puiſque vous ne voulez pas m'écouter quand je vous parle, je vous refuſerai auſſi ce que vous me demandez.

BÉATRIX.

Ma tendreſſe fraternelle ne peut s'arrêter à vos diſcours puiſqu'ils peuvent me tromper ; mais il n'en eſt pas de même du geſte que vous avez fait tout-à-l'heure pour cacher un billet. C'eſt-là ce qui m'inſpire une forte envie de le voir.

LÉONOR.

Et ſi je ne veux pas vous le montrer.

BÉATRIX.

Et ſi je veux le voir. Lâchez. (*Elle ſaiſit le billet.*)

LÉONOR.

Me duſſiez-vous battre, je ne le lâcherai point.

SCENE XI.

Les mêmes, DOM PÉDRO *arrive; les deux sœurs tirent le billet avec violence, & l'arrachent.*

DOM PÉDRO.

QU'AVEZ-VOUS donc? Quel papier vous disputez-vous? donnez-moi chacune ce morceau.

BÉATRIX.

Ce fragment que vous enlevez à ma foible main, vous apprendra les éclipses que souffre votre honneur.

LÉONOR.

Pour moi, mon pere, je ne sais ce qu'il y a d'écrit-là; puisque Béatrix le sait, apparemment qu'il étoit pour elle : elle étoit occupée à le lire quand je suis arrivée.

DOM PÉDRO, *à Béatrix qui veut parler.*

Taisez-vous.

LÉONOR.

J'ai voulu voir ce que c'étoit, & elle me l'a refusé. Nous avions toutes deux nos raisons, car moi sachant que Béatrix a commerce avec quelqu'un qui lui écrit des billets, qui lui parle la nuit à sa fenêtre, je me suis crue autorisée, quoique sa cadette, à en agir ainsi.

DOM PÉDRO.

Est-il vrai, Béatrix?

BÉATRIX.

Je ne sais, dans mon étonnement, que vous répondre. La colere m'enflamme & la surprise me glace. Croyez que toutes les fautes qu'elle accumule sur moi, c'est elle qui les a commises.

LÉONOR.

Voilà Inès qui y étoit; demandez-lui, mon pere.

BÉATRIX.

Oui, demandez-lui.

INÈS.

Moi! je n'ai ni yeux ni oreilles.

DOM PÉDRO.

Me voilà bien instruit. Infortuné que

je suis ! l'une des deux est coupable, & peut-être toutes deux le sont. Que ferai-je dans cette incertitude ? Sortez, filles indignes, laissez moi.

BÉATRIX.

Croyez, Monsieur.....

DOM PÉDRO.

Ne parlez pas.

LÉONOR, *à part.*

O amour ! fais ensorte que le billet n'aille pas me confondre. (*Elles s'en vont.*)

DOM PÉDRO *à Inès.*

Reste, toi. Tu as vu seule comment les choses se sont passées ; dis-moi.....

INÈS.

Que voulez-vous, Monsieur, que je vous dise ? Je ne sais rien.

DOM PÉDRO.

Je vois bien que tu crains de te brouiller avec celle des deux que tu dévoileras.

INÈS.

Mon devoir, Monsieur, est de me déclarer pour celle qui est en faute. Ainsi n'attendez rien de moi quand j'aurois vu quelque chose, mais le

fait est que je suis arrivée un instant avant vous ; elles étoient déja en querelle en ce moment, & je n'ai rien pu comprendre à leur dispute. Voilà la pure vérité, foi d'honnête Suivante.

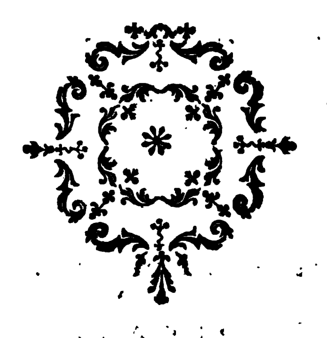
D O M P É D R O.

Retire-toi donc aussi, puisque tu ne peux pas même me rendre le service de m'éclairer dans mon malheur : mais les lumieres qu'elle me refuse, je les trouverai peut-être dans les deux morceaux de ce billet ; lisons.

« Je ne puis, ma chere ame, vous » exprimer combien je suis inquiet, » d'apprendre que votre sœur nous a » découverts cette nuit. Si elle en » avertit votre pere, instruisez-m'en » sur le champ, afin que je pourvoie » à votre sûreté ».

Je n'en suis pas plus avancé, ce billet peut leur être adressé à toutes deux également ; je ne vois encore rien qui les condamne, ni qui les justifie, & je ne sais si je suis plus malheureux de ne pouvoir découvrir la vertu de l'une, que d'ignorer le crime de l'autre. Mais, voyons : le Valet de tantôt étoit sans doute le négociateur

de cette intrigue funeste. Il s'est dit envoyé par un Dom Alonzo de Luna. Sachons qui est l'homme qui porte ce nom; veillons sur ses démarches, & tâchons à force de soins de sortir de ce cruel embarras.



INÈS.

C'eſt moi ; il y a deux heures que je vous cherche.

DOM JUAN.

Qu'as-tu donc de ſi preſſé à me dire ?

MOSCATEL.

Eh, vraiment, c'eſt ma friponne d'Inès : plaiſe au Ciel que mon Maître ne puiſſe pas ſeulement l'entrevoir !

INÈS.

Je vous apporte cette lettre.

DOM JUAN.

Attends, je vais la lire & y répondre. (*Il lit bas ; Moſcatel ſe place entre Dom Alonzo & Inès.*)

DOM ALONZO.

Pardieu la drôleſſe paroît jolie !

MOSCATEL.

Aux coups d'œil qu'il lui adreſſe, mon honneur me paroît bien aventuré.

DOM ALONZO.

Moſcatel.

MOSCATEL.

Monſieur.

DOM ALONZO.

Si ta Maîtresse ressembloit un peu à cette belle enfant-là, je pourrois t'excuser.

MOSCATEL.

Ouais voilà qui va mal. Elle vous paroît donc bien ?

DOM ALONZO.

Elle est charmante.

MOSCATEL.

Fi donc, au diable; elle est laide; vilaine comme un peché mortel.

DOM ALONZO.

Tu ne sais ce que tu dis.

DOM JUAN.

Cela va bien; Léonor me mande que son pere ne fait rien, elle l'a trompé par une ruse dont elle ne m'instruit pas. Elle demande à me voir apparemment pour me mettre au fait; nous en causerons tantôt. Adieu, mon ami : allons, Inès. (*Il s'en va.*)

DOM ALONZO.

Moscatel, ne la laisse point partir; je veux lui dire un mot.

MOSCATEL.

Non pas, s'il vous plaît; vous n'avez rien à lui dire.

INÈS.

Que voulez-vous?

DOM ALONZO.

Vous voir le visage, ma belle fille.

INÈS.

J'ai autre chose à faire que de satisfaire votre curiosité.

DOM ALONZO.

Tu tâches en vain de m'échapper. (*Il la suit.*)

MOSCATEL.

Il y va du nôtre, ne les perdons pas de vue.



SCENE III.

Le théatre représente l'appartement de Léonor.

LÉONOR, DOM JUAN.

LÉONOR.

VOILA commènt je me suis tiré d'affaire.

DOM JUAN.

Il n'y a rien de plus ingénieux.

LÉONOR.

Sans cette idée nous étions perdus.

DOM JUAN.

Les soupçons de votre pere se partagent donc entre vous deux?

LÉONOR.

Avec une égalité parfaite : il ne sait qui il doit accuser, & dans l'incertitude il nous traite bien l'une & l'autre ; mais il me semble qu'il y auroit un moyen pour nous délivrer de Béatrix & réduire au silence cette sur-

veillante incommode; s'il étoit possible de la prendre par le cœur & de lui faire éprouver pour un autre les mouvemens que vous m'avez inspirés, nous serions bientôt sûrs de sa complaisance.

DOM JUAN.

Cette idée est excellente. J'en fais mon affaire, j'amenerai ici avec moi un de mes amis, qui nous en rendra bon compte, je vous en réponds; mais elle vient ici.

LÉONOR.

Retirez-vous, songez à ce que je viens de vous dire, il n'y a point de meilleur parti.

SCENE IV.

LÉONOR, BÉATRIX, INÈS.

BÉATRIX.

INFORTUNÉE! moi qui étois un phénix d'innocence & de vertu, me voilà donc confondue dans le rang des ames vulgaires. Mon honneur qui bril-

loit avec tant d'éclat, est tristement éclipsé. Ah! scélérate de Léonor!....

LÉONOR.

Que me voulez-vous?

BÉATRIX.

Vous voilà donc, cruelle ennemie de mon repos! Que gagnez-vous à me noircir? J'en prends à témoin ce Dieu puissant, cet Archer qui dompte tous les cœurs. N'est-ce pas à vous que le billet s'adressoit?

LÉONOR.

Je n'en disconviens pas.

BÉATRIX.

Eh pourquoi donc avoir intenté contre moi au tribunal paternel, une accusation si déloyale? Pourquoi avoir terni la vérité par une déposition aussi trompeuse?

LÉONOR.

Pourquoi me le demandez-vous? aurois-je été vous supposer une passion répréhensible si vous vous étiez montrée moins contraire à l'innocence de la mienne? N'accusez que vous, sœur inéxorable, de la ruse que je me

suis permise. Eh bien, s'il faut vous l'avouer, oui, j'aime, j'adore, je brûle de la passion la plus vive.... Ah Ciel! c'est mon pere!

SCENE V.

BÉATRIX, LÉONOR, DOM PÉDRO. *Il arrive de façon que Léonor le voit, & Béatrix lui tourne le dos.*

DOM PÉDRO, *à part.*

QUOI! Léonor.... J'aime, j'adore, je brûle de la passion la plus vive.

LÉONOR, *à part.*

Il faut remédier à cela. (*Haut.*) Quoi! devant moi, vous osez parler ainsi? je brûle d'une passion!

DOM PÉDRO.

Cela change la these.

LÉONOR.

Une femme de qualité, dire, je brûle!.... Allez, mon pere le saura, puisque vous êtes assez imprudente pour me l'avouer.

BÉATRIX.

Que dites-vous ?

LÉONOR.

Arrêtez, ne m'approchez pas.

BÉATRIX.

Je ne vous conçois pas, Léonor.

LÉONOR.

Vous terniriez la ſplendeur de ma chaſteté.

DOM PÉDRO.

C'eſt Léonor qui eſt innocente.

BÉATRIX.

Ecoutez, ma ſœur.

LÉONOR.

Non, je n'écoute point une ſœur libertine. (*Elle s'en va.*)

BÉATRIX.

A-t-on jamais rien vu de pareil ?

DOM PÉDRO.

Voilà donc qui eſt éclairci !

BÉATRIX.

Quoi ! mon pere, vous êtes ici !

DOM PÉDRO.

Oui, j'y étois.

BÉATRIX.

Vous avez entendu ce que disoit Léonor?

DOM PÉDRO.

J'ai entendu ce que disoit Léonor.

BÉATRIX.

Vous savez donc à quoi vous en tenir sur mon compte?

DOM PÉDRO.

Je ne le sais que trop. Quoi! vous n'êtes pas honteuse d'avoir moins de vertu qu'une cadette.

BÉATRIX.

Que je suis malheureuse! que je suis infortunée! mon pere.... (1).

DOM PÉDRO.

Il n'y a ici ni malheur ni infortune, cela suffit, Béatrix. Je vois l'origine de tout ceci, c'est ma folle complaisance qui en est cause. Ce sont vos livres, vos études, qui vous ont fourré des amours romanesques dans

(4) Elle lâche deux mots Latins qui signifient ce que j'ai marqué ici.

la

la tête. Comptez que d'aujourd'hui il n'y a plus pour vous ni livres, ni études. Je ne veux pas voir un ſeul livre latin dans ma maiſon, que des heures. C'en eſt aſſez pour une femme; filez, brodez, couſez, voilà pourquoi vous êtes faite. Oubliez toutes vos ridicules ſciences & comptez que vous êtes morte ſi je vous entends ſeulement encore prononcer une phraſe extraordinaire. (*Il l'emmene.*)

SCENE VI.

Le théatre repréſente la maiſon de Dom Alonzo.

DOM ALONZO, DOM JUAN MOSCATEL.

DOM JUAN.

J'ÉPROUVE bien en ce moment que l'amour a ſes douceurs ainſi que ſes amertumes. On a bien raiſon de dire que ce Dieu eſt un enfant qui tantôt pleure & tantôt rit. Hier, mon cher Dom Alonzo, j'ai imploré le

secours de votre courage, dans une occasion que je croyois dangereuse: aujourd'hui je n'ai pas moins besoin de votre adresse & de votre esprit.

DOM ALONZO.

Eh! qu'en voulez-vous faire?

DOM JUAN.

Il est question d'occuper la sœur de ma maîtresse, de lui faire votre cour, de lui inspirer enfin assez d'amour pour nous délivrer d'elle.

DOM ALONZO.

Arrêtez. Comment voulez vous que je fasse? Ai-je jamais rien su de ce qu'il faut pour plaire à ce que vous appellez une maîtresse? Moi! j'irois me camper tout un jour vis-à-vis une fenêtre, faire l'amour à une statue, suivre une femme sans savoir où elle va! j'irois passer la nuit à attendre le moment de baiser une main peut-être décharnée! j'écrirois à chaque instant des billets où il n'y auroit pas de sens commun! j'entendrois toujours parler de mariage! Une belle amante me donneroit à tout moment de sa chasteté par le nez! Eh morbleu! je mourrois plutôt que de m'assujettir à tout

cela ; je veux faire l'amour à mon aise. D'ailleurs, la fille que vous me proposez est savante, elle est capricieuse : c'est encore pis. Voyez si je puis vous être bon à quelqu'autre chose, mais pour cela il n'y a pas moyen. J'aimerois en vérité mieux me battre contre dix hommes que de parler une fois à une précieuse.

DOM JUAN.

Mais songez qu'il n'y a rien ici de sérieux ; il ne s'agit que de vous amuser, de tourner la tête à une folle.

DOM ALONZO.

Mais, en effet, il seroit assez plaisant d'humilier son orgueil.

DOM JUAN.

Il ne faut que cela.

DOM ALONZO.

A la bonne heure, passe pour le badinage ; mais s'il s'y mêle du sérieux le moins du monde, je me retire, je vous en avertis.

DOM JUAN.

Marchons. Je vous instruirai en chemin de ce qu'il faut que vous fassiez.

DOM ALONZO.

Allons, j'ai grande envie de voir comment elle répondra à mon feint empressement. Cela me divertira beaucoup.

SCENE VII.

Le théatre représente la maison de Dom Pédro.

INÈS, BÉATRIX.

INÈS.

Vous voilà bien triste, Mademoiselle.

BÉATRIX.

Eh comment ne le serois-je pas, quand je me vois accusée des fautes de Léonor ? Penser que j'ai écouté un homme, qu'il m'a remis une lettre, que je lui ai accordé des faveurs, que je lui ai parlé par ma fenêtre, ne sont-ce pas des choses horribles ? & quoiqu'innocente j'en suis convaincue. Aussi cette retraite obscure sera le tombeau où je vais ensevelir mes douleurs, je veux l'habiter depuis l'instant où l'on

voit poindre la brillante aurore, jusqu'à l'arrivée de la froide nuit, pour dérober à la lumiere l'éclipse qu'a souffert ma gloire. Pleurez, pleurez mes yeux cet égarement honteux que je n'ai point commis & dont on m'accuse. Eh bien, Inès, qu'en dis-tu? Est ce que je ne commence pas à parler comme tout le monde? Si mon pere m'entendoit, il seroit satisfait, je pense.

INÈS.

Il y a encore quelques petites choses qui vous échappent que je ne comprends pas, mais c'est la force de l'habitude.

BÉATRIX.

Eh bien, dorénavant je veux fouler aux pieds mon esprit. Oui je veux corriger l'influence de mon étoile......

INÈS.

Elle se corrige assez bien.

BÉATRIX.

Et si tu m'entends parler encore d'une façon inintelligible pour ces méprisables femmelettes que l'on voit dans le monde, avertis-moi puisqu'il

le faut, tire moi par la manche.

INÈS.

Je vous le promets.



SCENE VIII.

BÉATRIX, INÈS, LÉONOR, DOM ALONZO, MOSCATEL.

LÉONOR *à Dom Alonzo.*

Elle est là, avancez, puisque vous êtes venu pour l'occuper. Ne craignez rien, je vais veiller avec Dom Juan, afin qu'on ne puisse vous surprendre. (*Elle va rejoindre Dom Juan à la porte.*)

DOM ALONZO.

Il faut parler, car véritable ou faux, l'amour est bavard.

BÉATRIX.

Qu'est-ce qu'il y a?

INÈS.

Un homme hardi qui a osé entrer jusqu'ici.

BÉATRIX.

Un homme dans l'enceinte de ces lieux !....

(*Inès la tire par la manche.*)

BÉATRIX.

Que fais-tu ?

INÈS.

Qu'avez-vous dit ?

BÉATRIX.

Tu as raiſon, j'ai voulu dire dans mon appartement.

DOM ALONZO.

Charmante Béatrix, ne vous effrayez point, ne jettez point de cris, ayez pitié des tourmens que vous me cauſez. La cruauté doit-elle être toujours la compagne de la beauté ?

BÉATRIX.

Vous débutez par des figures de réthorique.

INÈS.

Je vous tirerai deux fois.

BÉATRIX.

Cavalier téméraire ! qui a pu t'introduire dans un lieu où le ſoleil n'oſe pénétrer qu'avec reſpect ? Quel fruit prétends-tu tirer de ton audace ?

DOM ALONZO.

Prodige de ſcience, miracle de beauté, adorable Béatrix, il y a deux ans entiers que je ſeche dans l'eſpérance de vous voir & de vous parler : ma mort eſt certaine ſi vous me refuſez ce bonheur.

INÈS.

Il joue vraiment bien ſon rôle.

DOM ALONZO.

J'avois hier haſardé de vous écrire : votre pere a rencontré mon valet chargé de ma lettre, & dans l'inquiétude que cet événement m'a cauſé, il n'y a point eu de conſidération capable de m'empêcher de pénétrer juſqu'à vous.

BÉATRIX.

Arrêtez : de quel valet, de quelle lettre parlez-vous ?

DOM ALONZO.

Ce valet, le voilà. Cette lettre, c'eſt celle que Léonor a décachetée, quoiqu'elle vous fût deſtinée. C'eſt la faute d'Inès.

INÈS.

Ce n'eſt point ma faute, c'eſt celle

de votre sœur qui me l'a arrachée des mains.

BÉATRIX.

Ce valet est à vous?

DOM ALONZO.

Oui, Madame.

BÉATRIX.

La lettre venoit de vous?

DOM ALONZO.

Cela est sûr.

BÉATRIX.

Elle étoit pour moi?

DOM ALONZO.

En pouvez-vous douter?

BÉATRIX *en pleurant.*

Non, je n'en doute pas; mais combien de chagrins, cruel, votre indiscrétion m'a coûté!

INÈS.

Elle s'attendrit, je crois.

MOSCATEL.

Comme les femmes sont crédules!

BÉATRIX.

Laissez-moi. Qu'il vous suffise d'avoir été témoin de l'état où votre vue m'a jetté; mais ne croyez pas que ce

ſoit de l'amour au moins : les larmes que verſe une femme ne ſont pas toujours une preuve que ſon cœur ſoit touché.

DOM ALONZO.

C'eſt aſſez bien commencé.

MOSCATEL.

Oui, mais cela finira mal, j'entends du monde.

INÈS.

Ah, Madame, ne les laiſſez pas ſortir.

MOSCATEL.

Pourquoi ?

INÈS.

Parce que Dom Juan, Léonor & votre pere, ſont ſur la porte.

MOSCATEL.

Ce pere-là a le diable au corps.

BÉATRIX.

Il faut que mon pere paſſe par ici pour entrer chez lui : vous ne pouvez faire un pas ſans le rencontrer ; il faut vous cacher abſolument.

DOM ALONZO.

Me cacher ! cela eſt bon dans les comédies.

MOSCATEL.

Inès, voilà un mauvais tour, au moins.

BÉATRIX.

Faites cela pour moi.

DOM ALONZO.

Eh, où me cacherai-je encore?

INÈS.

Il n'y a rien de mieux que ce buffet.

BÉATRIX.

Elle a raiſon.

DOM ALONZO.

Moi! me cacher dans un buffet!

MOSCATEL.

Il le faut.

DOM ALONZO.

Je vais briſer toute la vaiſſelle.

INÈS *à Moſcatel.*

Entre auſſi, toi.

MOSCATEL.

A la bonne heure, mais gare aux caraffes. (*Ils ſe cachent & caſſent des verres à chaque mouvement qu'ils font.*)

INÈS.

Eh, lourdaud, veux-tu prendre garde à ce que tu fais.

SCENE IX.

BÉATRIX, INÈS, DOM PÉDRO, LÉONOR, DOM JUAN.

DOM PÉDRO.

HOLA, des lumieres ici.

DOM JUAN, *à part.*

Je ne ſais que faire. Dom Alonzo eſt ici, il n'y eſt venu qu'à ma ſollicitation ; ſi Dom Pédro l'y trouvoit, que deviendrions-nous tous ?

LÉONOR, *à part.*

Ceci devient ſérieux, je voudrois n'avoir jamais ſongé à cette cruelle reſſource.

DOM PÉDRO.

A quelle heure, Dom Juan, votre coutume eſt-elle de vous retirer ?

DOM JUAN.

Mais, de bonne heure, Monſieur. (*A part.*) C'eſt me donner mon congé & je ne puis reſter : le parti qu'il y a à prendre, c'eſt de ne pas m'éloi-

gner afin d'être toujours à portée d'entrer s'il arrivoit quelque accident. (*Haut.*) Bon ſoir.

DOM PÉDRO.

Bon ſoir. Eclairez Monſieur, Inès.

(*Pendant cette ſcene, on entend de tems en tems des verres qui ſe caſſent.*)

DOM PÉDRO.

Entrez ici, vous autres, j'ai à vous parler.

BÉATRIX *à Inès.*

Puiſque mon pere ſe retire chez lui de ſi bonne heure, ſonge à nos gens & délivre-les au plutôt.

INÈS.

Je vais le faire.

(*Béatrix, Léonor & Dom Pédro s'en vont.*)





SCENE X.

INÈS, DOM ALONZO, MOSCATEL.

INÈS.

ALLONS, allons, Messieurs de l'armoire, vous pouvez sortir.

MOSCATEL.

Dieu soit loué : encore une demi-heure & il ne seroit pas resté une bouteille entiere dans ce maudit cachot.

DOM ALONZO.

Mal-adroit que tu es, je ne sais qui me tient.....

MOSCATEL.

Eh que diable voulez-vous ? puis-je empêcher que des verres ne se cassent ?

INÈS.

Suivez-moi.

DOM ALONZO.

Où ?

INÈS.

Dehors. (*Elle ouvre la fenêtre.*)

DOM ALONZO.

Est-ce-là la porte?

INÈS.

Il le faut bien. Vous n'avez pas d'autre issue que ce balcon.

MOSCATEL.

Et est-il bien haut, ma chere amie?

INÈS.

Il n'est qu'au second.

MOSCATEL.

C'est une bagatelle; nous serons bien heureux si nous en sommes quittes pour nous rompre les jambes.

DOM ALONZO.

Hélas! quelle sottise que l'amour: si l'on est exposé à de pareils embarras, lors même qu'on est indifférent, que doit-on donc souffrir quand on est vraiment touché?

(Ils sautent tous deux. Inès ferme la fenêtre & s'en va.)

*



TROISIEME JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, INÈS.

BÉATRIX.

Que dis-tu ?

INÈS.

Ce qui est arrivé.

BÉATRIX.

Ah ! mon Dieu ! Inès, comment cela ?

INÈS.

Dès que mes deux prisonniers ont été par terre avec beaucoup de tapage, il est survenu deux hommes qui ont voulu savoir qui c'étoit ; on s'est battu, & l'adresse du maître & du valet a été si grande, qu'ils se sont retirés l'un avec un coup d'épée sur la tête,

l'autre avec une jambe rompue de sa chûte.

BÉATRIX

De qui sais-tu cela ?

INÈS.

Du valet même qui me l'est venu conter.

BÉATRIX.

Sait-on qui sont les hommes qui ont blessé son maître ?

INÈS.

Non.

BÉATRIX.

Enfin, il est donc bien blessé ?

INÈS.

Oh, il va beaucoup mieux, il n'y a point de danger.

BÉATRIX.

Plus je repasse tout ce qui m'est arrivé, moins je conçois les sentimens qui s'élevent dans mon cœur.

INÈS.

Qu'avez-vous donc ? Pourquoi cette tristesse ?

BÉATRIX.

Ah Inès ! ma chere Inès ! si tu étois

capable de garder un ſecret, je t'apprendrois le mien.

I N È S.

Dites, vous n'avez rien à craindre de ma fidélité.

B É A T R I X.

Je voudrois récompenſer ce Cavalier de ce qu'il ſouffre pour moi, mais je ne voudrois pas qu'il ſût la part que je prends à ſon malheur; je voudrois faire quelque choſe pour lui, ſans rien faire contre moi.

I N È S.

Mais cela eſt poſſible.

B É A T R I X.

Ne pourrois-tu pas aller le voir, comme de toi-même, ſavoir comment il ſe porte?

I N È S.

Rien de plus?

B É A T R I X.

Tu lui porterois une écharpe, & tu dirois que tu l'as priſe pour la lui apporter.

I N È S.

C'eſt bon, je m'acquitterai de cette commiſſion, comme ſi vous l'aviez

faite vous-même. Donnez-moi l'écharpe, & vous verrez si vous avez à faire à une mal-adroite.

BÉATRIX.

Je vais la chercher : mais prends bien garde de n'en pas dire un mot à Léonor. (*Elle s'en va.*)

SCENE II.

INÈS, LÉONOR.

INÈS.

VRAIMENT non! je n'en dirai rien à Léonor. (*A Léonor.*) Madame, de la joie : victoire à Léonor.

LÉONOR.

D'où te vient donc ce transport ?

INÈS.

Vous donneriez bien des choses pour le savoir : je devrois peut-être vous faire acheter un pareil secret ; mais je suis bonne.

LÉONOR.

Eh ! ne me fais pas languir. Parle ; quel est-il?

INÈS.

Nous avons la prude à notre discrétion, madame; Dom Alonzo a touché son cœur : elle est femme, enfin, & plus femme qu'une autre. Je vais porter de sa part une belle écharpe à son vainqueur : mais gardez-vous bien de laisser pénétrer que vous en soyez instruite. (*Elle s'en va.*)

SCENE III.

LÉONOR, DOM JUAN.

DOM JUAN.

COMBIEN il y a de traverses en amour! Hier je cherchois à le faire naître dans le cœur de Béatrix; pouvois-je m'attendre qu'il s'éteindroit aujourd'hui dans celui de Léonor?

LÉONOR.

Que voulez-vous dire, s'il vous plaît?

DOM JUAN.

Ce qui n'est que trop vrai, malheureusement pour moi. Songez, ingrate,

ſongez à ce qui s'eſt paſſé cette nuit : penſez à ce malheur qui eſt arrivé à mon ami en deſcendant par la fenêtre de cette chambre où ſon excès de complaiſance pour moi l'avoit conduit. Il a été bleſſé par des hommes qui l'attendoient dans la rue. Qui ſont-ils ces aſſaſſins qui ſe trouvent ſi juſtement à point nommé ſous vos fenêtres ? A qui en veulent-ils ? De qui doivent-ils percer le cœur ſi ce n'eſt le mien ?

LÉONOR.

Vous rêvez ; n'ai-je pas une ſœur à qui peut-être leurs vœux s'adreſſent ?

DOM JUAN.

Non, perfide, non ; ſi votre ſœur avoit quelque inclination, vous en ſeriez inſtruite : vous ne m'auriez pas preſſé de chercher à l'engager dans une paſſion : c'eſt à vous, & à vous ſeule que pouvoient en vouloir les meurtriers de mon ami. Adieu, cruelle, adieu, vous ne me reverrez plus.

LÉONOR.

Comme il vous plaira, Monſieur.

SCENE IV.

Le théatre repréſente l'appartement de Dom Alonzo.

DOM ALONZO, MOSCATEL.

MOSCATEL.

MONSIEUR, qu'avez-vous donc? Qu'eſt-ce que cela veut dire? Vous, penſif! vous, triſte! vous rêveur & mélancolique! Comment diable un petit coup d'épée auroit-il eu la propriété de vous convertir ainſi du tout au tout? ou bien eſt-ce le ſaut du balcon qui a fait un ſi grand ravage dans votre ame?

DOM ALONZO.

Hélas! je ne ſais où j'en ſuis. J'éprouve des peines qui me font plaiſir, & des ſentimens agréables qui me paroiſſent douloureux. Toute ma façon d'être eſt en effet changée; je crois que je ſuis amoureux.

MOSCATEL.

Bon! & ne m'avez-vous pas dit que

cette beauté ne valoit pas l'éloge qu'en faisoit Dom Juan?

DOM ALONZO.

Cela est vrai?

MOSCATEL.

Ne songez-vous pas qu'il y a dans sa rue des gens qui frappent d'une force du diable?

DOM ALONZO.

Je l'avoue. Cependant c'est pour elle que je me trouve dans l'état où tu me vois.

MOSCATEL.

C'est donc jalousie?

DOM ALONZO.

Je ne puis définir mes sentimens. Ce que je sais de plus certain, c'est que j'ai voulu par complaisance pour Dom Juan, me prêter à une piece qu'il vouloit faire à la belle Béatrix, & que c'est moi qui en serai la dupe.

MOSCATEL.

Dieu soit loué. On pourra du moins dorénavant soupirer en paix à côté de vous. (*On frappe.*) Qui est-là?

*

SCENE V.

DOM ALONZO, MOSCATEL, INÈS.

INÈS.

TON Maître est-il au logis, Moscatel?

MOSCATEL.

O Ciel! que vois-je? quoi! c'est Inès! ah! coquine, tu viens le chercher ici?

INÈS.

Eh bien! qu'en veux-tu dire? (*A part.*) Il faut lui donner un peu d'inquiétude. (*Haut.*) Il faut bien que je prouve à Dom Alonzo que je suis fille de parole; il y va de mon honneur.

MOSCATEL.

Peste! quel honneur!

DOM ALONZO.

Eh! c'est Inès. Viens, ma chere enfant; embrasse-moi mille & mille fois.

INÈS.

INÈS.

Avec plaiſir.

MOSCATEL.

Oh, la pendarde!

DOM ALONZO.

Tu viens ſans doute ici pour me rendre la vie : quoique tu m'aies fort maltraité la derniere fois, tu ſais combien je t'aime, & tu ne feras pas toujours cruelle.

INÈS.

Je ne l'ai jamais été avec vous : ne vous ai-je pas promis au premier mot de venir vous voir ici?

MOSCATEL.

La ſcélérate!

INÈS.

Il faut pourtant déſabuſer ce pauvre Moſcatel : il ſouffre trop.

MOSCATEL.

Vive-dieu! voilà une méchante coquine.

INÈS.

Impertinent. Veux-tu bien parler plus reſpectueuſement de ta Maîtreſſe : je veux le punir. (*A Dom Alonzo.*) Je voudrois vous parler tête-à-tête.

MOSCATEL.

Tête-à-tête !

DOM ALONZO.

Oui, & va faire ſentinelle à la porte, pour que perſonne n'entre.

MOSCATEL.

Moi à la porte ! non, parbleu.

DOM ALONZO.

Eh ! plait-il : qu'eſt-ce que vous dites ?

MOSCATEL.

Monſieur, j'ai de l'honneur : je ne ſuis pas fait pour une telle infamie ! je n'ai jamais gardé les manteaux (5) : tu me le payeras, carogne.

DOM ALONZO.

La patience m'échappe. Te retireras-tu, animal ? (*Il le chaſſe à coups de pied.*)

DOM ALONZO.

Il eſt parti ; nous voilà ſeuls. Allons, embraſſe-moi encore, ma chere enfant.

---

(5) Il y a quelque choſe de bien plus fort dans le texte.

INÈS.

Doucement. Ce n'eſt pas pour mon compte que je ſuis ici.

DOM ALONZO.

Et de quelle part donc?

INÈS.

Je vais vous l'apprendre. Béatrix ayant appris l'accident qui vous eſt arrivé, & votre bleſſure, vous envoie cette écharpe pour vous conſoler : c'eſt une faveur de ſa part, entendez-vous : elle m'a bien recommandé de ne vous le pas dire : mais exiger le ſecret en pareil cas; c'eſt avertir d'y manquer. Adieu.

DOM ALONZO.

Attends, attends. Quoi! Béatrix ſe ſouvient de moi! elle m'envoie des préſens! Voilà une étrange aventure.

INÈS.

Elle ne me paroît pas ſi étrange à moi : elle a ſu que vous ne vouliez que feindre de l'amour auprès d'elle; cela l'a piquée : elle veut de ce jeu-là en faire quelque choſe de ſérieux. Hélas! c'eſt ainſi que nous ſommes faites : l'amant qui s'échappe, nous flatte bien plus que celui qui nous ſuit.

MOSCATEL, *à la porte.*

C'eſt un cruel ſupplice que la jalouſie! Tâchons un peu de voir ce qu'ils font : ce qu'on voit affecte quelquefois moins que ce que l'on imagine.

DOM ALONZO.

Ma chere Inès, puiſque Béatrix eſt dans des diſpoſitions ſi favorables, je ne la tromperai point : elle verra ſi je ſuis ſincere. Attends un inſtant que je lui écrive. (*Il entre dans ſon cabinet.*)

MOSCATEL.

Le voilà dans ſon cabinet ; cela me tranquilliſe un peu. Tigre, crocodile, ſerpent, je ne ſais à quoi tient que je ne t'étrangle.

INÈS.

Oh, oh, cela eſt ſérieux.

MOSCATEL.

Tu mérites ici bien du moins que je me venge avec de bons ſoufflets.

INÈS.

Doucement : appaiſes-toi, mon ami. Je n'ai voulu que voir ſi tu m'aimois réellement. Ne ſais-tu pas que tout ceci eſt un jeu.

MOSCATEL.

Un jeu! Quel jeu! mais il ne m'a pas paru si plaisant qu'à toi.

INÈS.

Tu es fou avec tes idées : tu devrois bien t'appercevoir que je n'ai fait qu'apporter ici une lettre : ton Maître en est allé faire la réponse. Si j'entrois pour quelque chose dans le message, m'auroit-il ainsi quittée.....

MOSCATEL.

Je crois parbleu qu'elle a raison. Le moyen d'être long-tems en colere contre ce minois-là? Embrasse-moi, friponne.

INÈS.

Volontiers. (*Au moment où elle l'embrasse, Dom Alonzo sort de son cabinet.*)

DOM ALONZO.

Eh bien! qu'est-ce donc que cela?

INÈS.

C'est une réconciliation, comme vous voyez.

MOSCATEL.

Ma foi, Monsieur, je l'ai échappé belle : mais je n'ai point de rancune, & nous venons de signer la paix.

ces, par l'empressement feint que j'affecte pour Béatrix.

DOM JUAN.

Je ne puis trop vous en marquer de reconnoissance. Cette ruse a produit tout l'effet que je pouvois souhaiter: mais c'en est fait, je ne suis plus dans le cas de vous prier de la continuer.

DOM ALONZO.

Qu'entends-je?

DOM JUAN.

Oui, je suis libre: de ce moment je n'ai plus d'amour.

DOM ALONZO.

Qu'avez-vous donc fait de Léonor?

DOM JUAN.

Léonor! je n'y pense plus: l'amour ressemble à la fortune; il aime le changement.

DOM ALONZO.

Quoi! vous ne venez pas avec moi là-bas?

DOM JUAN.

Moi! je ne veux ni la revoir, ni lui parler de ma vie.

DOM ALONZO.

Mais moi je ſuis forcé de retourner voir Béatrix : il faut bien au moins me dégager honnêtement, ſans quoi ce ſeroit auſſi lui manquer d'une façon trop ſenſible.

DOM JUAN.

Vous ferez ce que vous voudrez ; mais je n'y retourne pas : je ne veux voir ſa maiſon ni de près, ni de loin : je ne voudrois pas ſeulement paſſer dans ſa rue.

DOM ALONZO.

Pour moi il faut bien que j'y repaſſe. Il y va de mon honneur de ſavoir par qui j'ai été bleſſé.

DOM JUAN.

Nous pouvons nous en inſtruire, ſans y aller nous-mêmes.

DOM ALONZO.

Oui ; mais j'ai à ſoutenir ma réputation auprès des Dames, de même qu'à l'égard des hommes. Je ne veux pas qu'une femme, telle que Béatrix, croie que c'eſt par timidité, peut-être, que.....

DOM JUAN.

J'aurai soin de la désabuser : soyez tranquille.

DOM ALONZO.

Eh bien ! s'il faut vous dire la vérité, je suis bien aise de voir Béatrix pour moi-même.

DOM JUAN.

Je ne vous en empêche pas. Voyez-la, à la bonne heure.

DOM ALONZO.

Fort bien. Mais Léonor viendra me troubler : il faut me rendre le même service que vous avez reçu de moi.

DOM JUAN.

Je ne veux point voir Léonor.

DOM ALONZO.

Vous la verrez par complaisance.

DOM JUAN.

Que vous êtes cruel ! Eh bien ! je la verrai, soit : mais ce sera pour la faire rougir.

DOM ALONZO.

Vous vous arrangerez comme il vous plaira. (*Ils s'en vont.*)

SCENE VIII.

DOM DIÉGO, DOM LOUIS.

DOM DIÉGO.

Vous ſavez avec quel dévouement je vous ai toujours ſervi.

DOM LOUIS.

Je le ſais, mon cher ami, & j'en ſuis pénétré.

DOM DIÉGO.

En ce cas, vous me pardonnerez bien une réprimande que j'ai à vous faire.

DOM LOUIS.

Je vous pardonne tout.

DOM DIÉGO.

Eh bien! cette ſcene d'hier au ſoir....

DOM LOUIS.

Vous voulez me dire que c'étoit une folie, vous avez raiſon : c'eſt une extravagance que d'aller bleſſer un homme que je ne ſoupçonne pas même d'être mon rival. Il s'agit moins

de la justifier que d'en prévenir les suites.

DOM DIÉGO.

Mais que prétendez-vous faire à présent ? Il n'est pas possible que Dom Pédro ignore ce qui s'est passé.

DOM LOUIS.

A cet égard la chose est bien simple. On annule bien des mariages quand ils ont été effectués ; ne puis-je pas rompre le mien qui n'est encore qu'en projet ?

SCENE IX.

Les mêmes, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

Je ne puis plus résister aux inquiétudes & aux allarmes qui m'accablent. Puisque Dom Louis recherche ma fille Béatrix, il vaut mieux la lui donner & sortir tout d'un coup d'embarras, que de traîner ainsi une vie agitée. Je le vois, il faut lui parler.

DOM DIÉGO.

Voilà votre beau-pere qui vient.

DOM LOUIS.

Ah! évitons la rencontre de mon beau-pere.

DOM PÉDRO.

Etant instruit, Monsieur, de l'honneur que vous me vouliez faire, & de vos intentions pour entrer dans ma famille, je vous cherchois pour vous témoigner avec quelle reconnoissance....

DOM LOUIS, *en l'interrompant.*

Seigneur Dom Pédro, je ne puis vous cacher qu'il est survenu quelque variation dans mes idées, & je ne puis pour le présent changer d'état : il y a des raisons d'honneur qui me le défendent.

DOM PÉDRO.

Des raisons d'honneur?

DOM LOUIS.

Oui.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Je ne me sens pas. (*Haut.*) Auriez-vous sujet de vous plaindre de Béatrix?

DOM LOUIS.

Je ne dis pas cela : mais des affaires de la derniere importance exigent tous mes ſoins. Le Roi, s'il faut vous le dire, m'a fait l'honneur de me confier le commandement d'une Compagnie à ſon ſervice. Vous ſentez que ce n'eſt pas dans un pareil moment que l'on peut s'amuſer à des nôces : je n'ai que le tems de partir pour aller joindre mon corps ; & c'eſt en ce ſens que j'ai dit, comme je le répete, que l'honneur ne me permettoit pas d'épouſer Béatrix. (*Il s'en va avec Dom Diègo.*)

DOM PÉDRO, *ſeul.*

L'honneur ne lui permet pas d'épouſer Béatrix ! Qu'ai-je vu ? Qu'ai-je entendu ? Malheureux que je ſuis ! Ma vieilleſſe ſeroit-elle réſervée à cet affront ? Mais la raiſon qu'il m'en a donnée, eſt probable cependant. Ne nous abandonnons pas trop tôt à la douleur : c'eſt une triſte reſſource à laquelle il eſt toujours tems de recourir.

*

SCENE X.

BÉATRIX, INÈS.

BÉATRIX.

COMMENT as-tu osé recevoir cette lettre ?

INÈS.

Ma foi, tout ce qu'on me donne je le reçois.

BÉATRIX.

Sûrement tu as dit que tu venois de ma part.

INÈS.

Ah! vous vous méfiez de moi sans sujet. J'ai été d'une discrétion à l'épreuve de tout.

BÉATRIX.

Mais, en ce cas, comment a-t-il pu te charger d'un billet pour moi ?

INÈS.

(*A part.*) Parbleu, elle m'embarrasse! mais je m'en tirerai. (*Haut.*) Il m'a dit de le prendre, & que si je trouvois l'occasion de vous le remettre, que je

le fiſſe. Moi je n'ai pas cru devoir faire la difficile : j'ai penſé en confidente adroite, que puiſque vous aviez la bonté de lui envoyer une écharpe, vous auriez bien celle de recevoir de lui un billet.

BÉATRIX.

Cela eſt bon.

INÈS.

Voilà ce qui s'appelle ſe tirer d'affaire. Léonor, Madame, entre ici.

BÉATRIX.

Il ne faut pas qu'elle voie cette lettre.



SCENE XI.

BÉATRIX, INÈS. LÉONOR.

LÉONOR.

Vos précautions ſont inutiles : je puis bien vous dire à mon tour que c'eſt en vain que vous prétendez me dérober ce papier ſecret que vous ſerrez avec tant de myſtere.

BÉATRIX.

Je puis bien auſſi vous dire à mon tour que vous ne ſaurez pas ce que c'eſt. Si je ſais cacher ce que je ne veux pas dire, à plus forte raiſon ſais-je taire ce que je ne veux pas qu'on découvre. (*Elle fait ſemblant de s'en aller & s'arrête à la porte.*)

LÉONOR.

Inès! qu'eſt-ce que cela veut dire?

INÈS.

Je brûle de vous parler.

BÉATRIX.

Je ſuis un peu curieuſe de m'inſtruire par moi-même de ce qu'elles vont ſe dire.

INÈS.

J'ai été voir l'homme en queſtion. La premiere choſe que je lui ai dite, c'eſt que je venois de la part de *Béatrix.*

LÉONOR.

Fort bien.

BÉATRIX.

Infortunée que je ſuis de m'être fiée à la confidente de ma ſœur!

INÈS.

Enſuite je lui ai remis l'écharpe au nom de Béatrix.

BÉATRIX.

Ah, ſcélérate ! qu'ai-je entendu ?

LÉONOR.

J'entends du bruit.

INÈS.

C'eſt dom Juan, peut-être, qui ſe ſera gliſſé ici.

LÉONOR.

Cela ne ſe peut pas : il vient de me quitter en jurant de ne me revoir de ſa vie.

INÈS.

Bon ! Eh, ne ſavez-vous pas que l'inſtant même où un amant jure à ſa maîtreſſe de ne la jamais revoir, c'eſt celui où il brûle d'être à ſes genoux.

BÉATRIX.

Achevons de nous inſtruire, en les écoutant, de tout le complot.

*

SCENE XII.

Les mêmes, DOM JUAN, DOM ALONZO, MOSCATEL.

DOM JUAN.

VOUS croyez peut-être, Madame, que c'est l'envie de m'éclaircir du passé qui me ramene ici, & que je viens vous prier de vous justifier. Ne le croyez pas, car il n'en est rien. Dom Alonzo que vous avez engagé à feindre de l'amour pour Béatrix, ayant eu un accident la premiere fois qu'il l'a vue, a craint qu'elle ne le mésestimât à l'occasion de ce malheur : il m'a prié de l'introduire ici pour qu'il pût la voir & la convaincre qu'il n'y a eu en aucune maniere de sa faute.

LÉONOR.

Il vous a rendu un service assez grand, pour que vous lui en marquiez votre reconnoissance.

DOM JUAN.

Pour moi, Madame, de peur que

vous ne me soupçonniez de mendier une réconciliation dont mon cœur est très-peu jaloux, je vais l'attendre dans la rue jusqu'à ce qu'il soit parvenu à voir Béatrix, & à la désabuser. Entrez, Dom Alonzo, & puisque voilà la nuit presque venue, tâchez de parler à Béatrix, & sur-tout faites en sorte que Dom Pédro ne puisse vous découvrir. (*Il veut s'en aller.*)

LÉONOR.

Dom Juan, attendez : ne vous retirez pas.

DOM JUAN.

Que me voulez-vous ?

LÉONOR.

Vous détromper.

DOM JUAN.

Que pourriez-vous me dire ? des mensonges ? (*Il s'en va.*)

LÉONOR.

Il faut que je le suive. Attendez-moi ici Dom Alonzo ; il faut que je le guérisse de cette folie..... Je reviens & le ramene.

DOM ALONZO.

Faudra-t-il donc que je me retire

sans voir Béatrix; parlez, Inès? enseignez-moi où elle est?

BÉATRIX, *se montrant.*

La voici, perfide! la voilà qui a tout entendu, qui sait qu'elle a servi de jouet à une sœur méprisable, à un ami menteur, à un amant volage, à une suivante infidele, à un coquin de valet. De quel front osez-vous me regarder en face, après avoir prétendu me rendre la victime d'un complot aussi scélérat.

DOM ALONZO.

Belle Béatrix! si tout ce qui vous irrite ici, c'est l'idée que vous vous formez de l'affront que j'ai pu vous faire en feignant de vous aimer, il m'est facile de vous appaiser.

BÉATRIX.

Comment! il est facile de m'appaiser, après m'avoir si indignement compromise, après vous être fait un amusement de la passion que vous feigniez, & de celle que vous tâchiez de m'inspirer?

DOM ALONZO.

Hélas! Madame, ce n'est pas vous, c'est moi qu'il faut plaindre; cet amu-

ſement n'eſt devenu que trop ſérieux, & j'éprouve bien en ce moment qu'il ne faut pas badiner avec l'amour.

BÉATRIX.

Non, non.

LÉONOR, *rentrant avec ſaiſiſſement.*

Que vais-je devenir ? Dom Juan s'eſt retiré ſans vouloir m'entendre, & en me répondant avec amertume! Tandis qu'il parloit ainſi ſans diſcrétion, mon pere eſt rentré : il me ſuit; où me cacher?

BÉATRIX.

Cette précaution eſt inutile, ma ſœur, il n'eſt plus tems. Il faut que mon pere ſoit inſtruit de tout, & qu'il ſe mette au fait de vos intrigues.

LÉONOR.

Eh bien! ſi vous prétendez me trahir, j'aurai ma revanche. Peut-être ſaurai-je même rejetter ſur vous le danger dont vous me menacez. Puiſque nous ſommes toutes deux également expoſées, nous ferions mieux, peut-être, de nous ſervir l'une l'autre.....

BÉATRIX.

Pour vous montrer l'exemple des

bons procédés, je veux bien m'y prêter.

MOSCATEL.

Pour moi, je demande à genoux un buffet.

DOM ALONZO.

Non pas moi : je ne veux pas de cette vile ressource.

BÉATRIX.

Refugiez-vous dans cette chambre ; je vous en conjure au nom de ce que vous avez de plus cher.

DOM ALONZO.

Allons ; mais par ma foi il en coûte bien cher d'aimer d'honnêtes filles.

MOSCATEL.

Inès, à présent que nous voilà cachés, tu n'as qu'à aller avertir les gens de la rue, pour qu'ils viennent à la sortie nous laver la tête.

*

SCENE XIII.

LÉONOR, BÉATRIX, DOM PÉDRO, INÈS.

DOM PÉDRO.

Quoi! ſi tard! & point encore de lumieres ici? Va, Inès, chercher des bougies.

INÈS.

Les voici toutes prêtes.

DOM PÉDRO.

Que ma maiſon ſoit expoſée à une pareille ignominie! O Ciel! donne-moi le talent de diſſimuler, ou la mort.

BÉATRIX.

Qu'avez-vous donc, mon pere?

LÉONOR.

Vous paroiſſez tout changé.

DOM PÉDRO.

J'aime l'honneur & je ſuis outragé.

LÉONOR.

Nous ſommes perdues; il ſait tout.

BÉATRIX.

BÉATRIX.

Ma sœur, ne m'apprendrez-vous point ce qui peut occasionner à notre pere un si violent chagrin ?

DOM PÉDRO.

Ce sont tes extravagances, malheureuse, puisqu'il faut le déclarer ; c'est toi qui es cause qu'un freluquet ose souiller l'honneur de ma maison.

BÉATRIX.

Moi !

DOM PÉDRO.

Oui, toi : c'est à ton occasion que Dom Louis ne rougit pas d'insulter mon nom & ma personne.

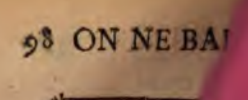
BÉATRIX.

Je craignois qu'il ne fût autre chose.

LÉONOR.

Je renais.





SC

Les mêm

D

Je n'ai
ferme i
Alonz
par le
extrê
con
po

PÉDRO.

lus loin : il n'y a point
homme comme moi.

AN, *bas à Léonor.*

à vous dire, Madame :
e j'emmene votre pere,
nzo d'ici.

LONZO. (6)

e les hommes dont il
. Comment faire ? je
ivre, ni rester.

PÉDRO.

puisqu'il est nuit je
ndache qui est ici.
piece où est Dom
Alonzo.)

AN.

Dom Alonzo

---

er que par la
lonzo dans la
eur, quoiqu'il



SCENE XIV.

Les mêmes, DOM-JUAN.

DOM JUAN.

Je n'ai pas envie d'attendre qu'on ferme ici les portes, & que Dom Alonzo soit encore obligé de se jetter par le balcon : il faut prévenir cette extrêmité. Seigneur Dom Pédro, je compte sur votre amitié pour mon pere & pour toute ma famille.

LÉONOR.

Que va-t-il dire ?

DOM JUAN.

Je me trouve dans une circonstance qui me force de recourir à vous. Je viens d'avoir devant votre porte une querelle avec trois hommes qui m'attendent, & j'ai lieu de craindre qu'ils n'abusent de leur avantage, s'ils m'apperçoivent seul. Je sais que malgré votre âge, la valeur que vous avez vous distingue .....

DOM PÉDRO.

N'allez pas plus loin : il n'y a point d'âge pour un homme comme moi. Allons.

DOM JUAN, *bas à Léonor.*

Je n'ai rien à vous dire, Madame : mais tandis que j'emmene votre pere, tirez Dom Alonzo d'ici.

DOM ALONZO. (6)

C'est à moi que les hommes dont il parle en veulent. Comment faire? je ne puis ni les suivre, ni rester.

DOM PÉDRO.

Mais à propos, puisqu'il est nuit je vais prendre une rondache qui est ici. (*Il va entrer dans la piece où est Dom Alonzo.*)

DOM JUAN.

Hâtez-vous.

DOM PÉDRO *entendant Dom Alonzo qui se retire.*

Qui est-là?

---

(6) Il faut toujours se rappeller que par la disposition du théâtre, Dom Alonzo dans la piece où il est, est vu du spectateur, quoiqu'il ne puisse pas l'être des acteurs.

DOM ALONZO.

Un homme.

DOM PÉDRO.

Dom Juan, puiſque j'allois vous aider contre vos ennemis, ne me refuſez pas ici votre ſecours. Cet homme, quel qu'il ſoit, en veut à mon honneur. Il faut qu'il ne ſorte d'ici qu'en y laiſſant la vie.

DOM ALONZO.

Dom Juan, vous ſavez qui je ſuis, pourquoi je ſuis ici : je vais défendre de mon mieux ma vie & celle de ces Dames. (*Il commence à ſe battre avec Dom Pédro.*)

DOM JUAN, *s'efforçant de les ſéparer.*

A-t-on jamais vu rien de ſi embarraſſant ?

DOM PÉDRO.

Quoi ! vous m'arrêtez ?

DOM ALONZO.

Que faites-vous ?

DOM JUAN.

Un moment Dom Alonzo, Un inſtant Dom Pédro.

SCENE XV.

Les mêmes, DOM LOUIS & DOM DIÉGO.

DOM LOUIS.

COMMENT! on se bat dans la maison de Dom Pédro! eh bien!

DOM PÉDRO.

J'entends du monde.

DOM LOUIS.

Que veut dire ceci?

DOM PÉDRO.

Vous le voyez Dom Louis. Je venge mon injure & la vôtre : je ne vois que trop à présent pourquoi vous avez refusé la main de Béatrix.

DOM ALONZO.

Voilà le traître qui m'a blessé dans la rue.

DOM LOUIS.

Cela est vrai.

DOM JUAN.

Si c'est à Béatrix que s'adressoient

ſes vœux, Léonor eſt donc innocente; en ce cas c'eſt à moi à prendre ſa défenſe.

DOM PÉDRO.

Dom Juan, Dom Juan, ſongez que pour prendre la défenſe de mes filles, il faut être leur mari.

DOM JUAN.

Je vous prends au mot. Dona Léonor, voilà ma main.

DOM ALONZO.

Béatrix veut-elle accepter la mienne?

DOM PÉDRO.

En ce cas il faut tout oublier.

MOSCATEL.

Enfin nous voilà hors d'embarras: mon Maître ſe tire bien d'affaire, lui qui déteſtoit juſqu'au mot d'amour, le voilà, pour s'être mêlé d'une querelle amoureuſe, bleſſé, boiteux, & marié, ce qui eſt le pire de tout.

FIN.

LA CHOSE IMPOSSIBLE,

En Espagnol,

NON PUEDE SER,

COMÉDIE

De Dom AUGUSTIN MORETO.

PERSONNAGES.

Dom Félix de Tolédo.

Dona Ana Pacheco.

Dom Pédro Pacheco.

Dona Inès Pacheco.

Dom Diégo de Roxas.

Manuéla, *Suivante d'Inès.*

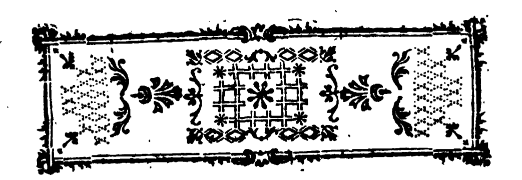
Tarugo, *Valet de Dom Félix.*

Alberto.

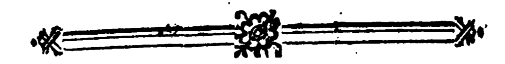
Valets.

Musiciens.





LA CHOSE IMPOSSIBLE.



PREMIERE JOURNÉE.

Le théatre représente l'antichambre de Dona Pacheco.



SCENE PREMIERE.

DOM FÉLIX, TARUGO.

TARUGO.

En vérité, Monsieur, j'ai peine à croire que vous ayez ce nouveau mérite.

DOM FÉLIX.

Quoi! de faire des vers? Puis-je mieux employer mon tems? Je fais par là ma cour à Dona Pacheco. Tu sais combien elle est célebre par sa vertu, par son opulence, par son esprit; elle est veuve, riche, aimable, & elle donne à l'étude tous ses momens.

TARUGO.

Est-elle Poëte?

DOM FÉLIX.

Si dans le grand nombre des femmes qui se mêlent aujourd'hui de faire des vers à Madrid, ce n'est pas elle qui réussit précisément le mieux, je puis du moins t'assurer que c'est une de celles dont les productions sont les plus estimables. Les succès qu'elle a eûs l'ont portée à établir chez elle une Académie où j'aime à me trouver. Cela me détourne de beaucoup d'autres divertissemens moins innocens.

TARUGO.

Monsieur, je conçois aisément qu'elle peut être à la fois, belle, aimable & riche; mais qu'elle soit ensemble, riche & Poëte, c'est la chose impossible.

DOM FÉLIX.

Et pourquoi donc?

TARUGO.

Hélas, Monsieur! y a-t-il une espece d'hommes dans la vie que le Ciel ait condamnés à l'indigence, avec plus de rigueur que les Poëtes? Quelque brillante, quelque agréable que soit la Poésie par elle-même, des vers ne rendent rien. C'est une fleur qui pare un jardin, mais on ne mange point de fleurs. Tenez, Monsieur, la Poésie & l'opulence sont des ennemis irréconciliables. Vous n'avez jamais vu de bons vers faits à la lueur d'un chandelier d'argent.

DOM FÉLIX.

Que tu es fou!

TARUGO.

Enfin, voilà ce que je pense! mais on ouvre chez Dona Ana.

DOM FÉLIX.

La voilà qui vient ici.

TARUGO.

Elle a avec elle Dom Pédro notre voisin. C'est le plus furieux jaloux qu'on

ait vu. Il garde sa sœur avec une sévérité....

DOM FÉLIX.

Il n'en fait pas mieux.

SCENE II.

DONA ANA, DOM PÉDRO, DOM DIÉGO, ALBERTO, DOM FÉLIX.

Au moment où Dona Ana paroît, suivie de Dom Diégo, de Roxas de Dom Pédro Pacheco, d'Alberto, on entend des Musiciens qui chantent.

LES MUSICIENS.

Un esprit sublime ressemble à l'astre du jour. Il échauffe en même-tems qu'il éclaire.

DOM FÉLIX.

Voilà des paroles excellentes.

DONA ANA.

Elles ont été faites exprès pour notre assemblée. (*Aux Musiciens.*

Continuez tandis que chacun va prendre ſa place.

LES MUSICIENS.

C'eſt un grand avantage que la beauté; mais combien celle de l'ame l'emporte ſur celle de la figure!

DOM FÉLIX.

Avez-vous jamais rien entendu de plus beau, Dom Pédro?

DOM PÉDRO.

Si vous admirez tout ceci, quel ſentiment éprouverai-je donc, moi qui ſuis attaché à Dona Ana par la paſſion la plus vive.

DONA ANA.

Allons, Monſieur, commençons; voyons Alberto ce que vous nous apportez?

ALBERTO.

Un ſonnet dont l'Académie m'a chargé.

DONA ANA.

Sur quel ſujet?

ALBERTO.

Sur l'amour.

DONA ANA.

C'eſt un ſujet bien uſé, & par cela même difficile à traiter.

ALBERTO, *lit.*

L'amour eſt une paſſion preſque incompatible avec le bonheur; foible, elle n'a rien de flatteur; vive, elle cauſe de violens chagrins. Un amant aimé a des allarmes, un amant rebuté eſt au déſeſpoir, ſes deſirs le tourmentent, & la jouiſſance même ne le tranquilliſe pas. Dans quelque état qu'il ſoit, il ſouffre. Il n'y a perſonne qui ne s'apperçoive des tourmens que l'amour cauſe; perſonne qui n'ait ſouhaité dans ſa vie de ſe voir délivré de ſes chaînes, & cependant il n'y a perſonne qui ne ſe livre à lui à la premiere lueur de l'eſpérance.

DONA ANA.

A merveilles. On trouveroit peut-être des amours plus heureux que celui-là : mais enfin le ſonnet eſt fort bon; continuons.

(*Ici chacun lit ſucceſſivement différentes pieces qui ne ſont bonnes que dans une Académie, & que j'ai cru pouvoir me diſpenſer de traduire. Celle de Dom*

Félix est une énigme dont le mot est LA FEMME AMOUREUSE : elle est comparée à un fourneau de Charbonnier, dont le feu concentré laisse pourtant échapper quelquefois de la fumée. En l'expliquant, Dom Félix ajoute.)

DOM FÉLIX.

Vous voyez par-là que quand une femme fait peu de cas de son honneur, la garder est la chose impossible, & qu'il y a de la folie à l'entreprendre.

DONA ANA.

Très-bien.

DOM PÉDRO.

Je ne trouve à redire dans cette piece que la fin.

DONA ANA.

Comment ?

DOM PÉDRO.

Oui, ce principe que la garde d'une femme est une chose impossible.

DONA ANA.

Pourquoi ?

DOM PÉDRO.

Parce qu'un homme par sa vigilance

peut mettre son honneur à couvert. Avec de la finesse & de la fermeté, il ne tient qu'à lui d'écarter tous les dangers. Quand une femme se déshonore, c'est bien moins par sa faute que par celle de l'homme qui est chargé de sa conduite.

DONA ANA.

Je crois que vous vous abusez vous-même, mon cher Dom Pédro. On voit tous les jours des hommes très-rusés, très-soigneux qui sont attrapés comme les autres. L'adresse des femmes augmente en raison de la défiance qu'on leur montre, & le plus fin est le premier pris.

DOM PÉDRO.

Allez, Madame, c'est toujours à leur négligence qu'ils doivent s'en prendre. Ils ne songent qu'à une espece de danger, & il faut les prévoir toutes. Enfin, n'est il pas clair que si dans une maison on a soin de garder toutes les portes, il ne sera pas possible d'y entrer? On n'est jamais surpris que d'un côté, n'est-il pas vrai?

DONA ANA.

Je l'avoue.

DOM PÉDRO.

Eh bien! il n'y avoit qu'à le garder; ce côté, & l'on n'auroit pas été surpris.

DONA ANA.

Vous avez raison; mais si la femme est de moitié dans la surprise, en supposant que ce côté-là lui eût manqué, elle en auroit bientôt trouvé un autre.

DOM PÉDRO.

C'est à cause de cela que je dis qu'il faut être en garde de toutes parts, & ce n'est pas, sans doute, la chose impossible.

DONA ANA.

Pour un soin si universel, il faudroit un homme supérieur à l'humanité.

DOM PÉDRO.

Sur l'article de la vigilance, l'esprit humain est capable de tout.

DONA ANA.

Eh bien! faisons-en l'expérience; voulez-vous être le géolier vigilant qu'il s'agira d'attraper?

DOM PÉDRO.

Volontiers, vous verrez s'il sera possible de me surprendre.

DONA ANA.

Quelque attentif que vous soyez, pourrez-vous empêcher la femme que vous prétendez veiller, de sortir de chez elle ?

DOM PÉDRO.

Non, mais je ne la quitterai jamais.

DONA ANA.

Et si vous n'avez pas envie de sortir !

DOM PÉDRO.

Elle me viendra ; d'ailleurs je l'entourerai d'espions.

DONA ANA.

Et vous ne dormirez donc pas !

DOM PÉDRO.

Le sommeil d'un homme qui a son honneur à garder, n'est jamais profond.

DONA ANA.

Et si l'on vous donne des dragées assoupissantes !

DOM PÉDRO.

J'aurai des Valets qui tiendront ma place.

DONA ANA.

Et si on les gagne !

DOM PÉDRO.

Je les choisirai fideles.

DONA ANA.

Et si on les endort tous !

DOM PÉDRO.

C'est la chose impossible. Et si le Ciel tomboit !

DONA ANA.

Croyez-moi, mon cher dom Pédro, ne vous obstinez pas sur cet article ; ne prétendez pas être plus sage que tout le monde. La Fable nous fait voir Argus avec ses cent yeux endormi par Mercure ; c'est pour nous apprendre qu'il n'y a pas de vigilance à l'épreuve de l'adresse : ce que la subtilité n'aura pas fait, l'or le fera, autre leçon que nous fournit l'histoire de Danaé, & plus encore le spectacle journalier de ce qui se passe dans le monde.

DOM PÉDRO.

Des fables ne sont pas des exemples convaincans pour moi.

DONA ANA.

Voilà un entêtement bien étrange.

DOM PÉDRO.

Je ne suis point marié : je n'ai de femme à ma charge qu'une sœur : mais je gagerois de la dérober au soleil même, si je l'avois entrepris.

DONA ANA.

Mais votre sœur ne voudra pas se prêter à vous tromper. Ainsi, votre sécurité de ce côté-là ne prouve rien.

DOM PÉDRO.

Quand elle le voudroit, je n'en serois pas plus embarrassé.

DONA ANA.

Vous dites-là une chose difficile à croire.

DOM PÉDRO.

Ce sont les difficultés qui animent un grand courage.

DOM FÉLIX.

Dom Pédro, convenez de votre défaite : il n'y a aucun de nous qui ne soit de l'avis de Madame. Ce n'est pas faire un affront au sexe. Il y a des femmes vertueuses sans doute, & elle en est une preuve ; mais eussiez,

vous cent têtes comme Briarée, cent yeux comme Argus, & par-dessus tout l'esprit de Mercure, avec cela la femme la plus idiote sauroit vous attraper.

DOM PÉDRO *fâché.*

Vive-dieu, quiconque osera me soutenir qu'une femme est capable de m'en imposer le moins du monde, je lui apprendrai à parler.

DOM FÉLIX *vivement.*

C'est moi qui vous donnerai une leçon....

DONA ANA.

Arrêtez.... Dom Pédro, faut-il qu'une dispute d'esprit dégénere ainsi en querelle?

DOM PÉDRO.

Je soutiens ce que j'ai dit envers & contre tous, & j'attends les incrédules à la preuve de quelque nature qu'elle soit. (*Il sort.*)

DONA ANA.

Où allez-vous donc? Quelle folie!

ALBERTO.

Il faut que je le suive; quoiqu'il ait tort, je ne puis l'abandonner. (*Il sort.*)

DONA ANA *à Dom Diégo.*

Ramenez-le.

DOM DIÉGO.

J'y vais tâcher. (*A part.*) Mais je ſuis peut-être une preuve de ſes principes. Depuis un tems infini que j'adore ſa ſœur, je n'ai pu ni lui parler, ni la voir. (*Il ſort.*)

SCENE III.

DONA ANA, DOM FÉLIX.

DONA ANA.

Il eſt ſûr qu'il eſt fâché.

DOM FÉLIX.

Je ne le croyois pas ſi ſot.

DONA ANA.

C'eſt mon parent & même quelque choſe de plus. Notre mariage n'eſt différé que par quelque arrangement de famille; mais je ne ſais ce que je ne donnerois pas pour le voir une bonne fois déſabuſé de ſa folie. Sa ſœur eſt riche & ſi belle....

DOM FÉLIX.

J'entends & je pensois la même chose. N'est-ce pas de lui faire ma cour ?

DONA ANA.

Il n'y a rien que je fasse pour faire revenir Dom Pédro.

DOM FÉLIX.

Je la connois peu. Cependant je n'ai pas laissé de lui adresser quelquefois des politesses qui n'ont pas été mal reçues.

DONA ANA.

C'est déja un bon commencement; mais comment arriver jusqu'à elle si notre homme redouble de soins ?

DOM FÉLIX.

J'ai un valet qui est le plus rusé coquin qu'on puisse imaginer ; s'il y a un moyen de réussir, il le trouvera. Il doit être dans l'antichambre. Tarugo.

TARUGO.

Me voilà.

DONA ANA.

Il a assez l'air de ce que vous dites.

DONA ANA *à Dom Diégo.*

Ramenez-le.

DOM DIÉGO.

J'y vais tâcher. (*A part.*) Mais je ſuis peut-être une preuve de ſes principes. Depuis un tems infini que j'adore ſa ſœur, je n'ai pu ni lui parler, ni la voir. (*Il ſort.*)

SCENE III.

DONA ANA, DOM FÉLIX.

DONA ANA.

Il eſt ſûr qu'il eſt fâché.

DOM FÉLIX.

Je ne le croyois pas ſi ſot.

DONA ANA.

C'eſt mon parent & même quelque choſe de plus. Notre mariage n'eſt différé que par quelque arrangement de famille; mais je ne ſais ce que je ne donnerois pas pour le voir une bonne fois déſabuſé de ſa folie. Sa ſœur eſt riche & ſi belle....

DOM FÉLIX.

J'entends & je pensois la même chose. N'est-ce pas de lui faire ma cour ?

DONA ANA.

Il n'y a rien que je fasse pour faire revenir Dom Pédro.

DOM FÉLIX.

Je la connois peu. Cependant je n'ai pas laissé de lui adresser quelquefois des politesses qui n'ont pas été mal reçues.

DONA ANA.

C'est déja un bon commencement; mais comment arriver jusqu'à elle si notre homme redouble de soins ?

DOM FÉLIX.

J'ai un valet qui est le plus rusé coquin qu'on puisse imaginer; s'il y a un moyen de réussir, il le trouvera. Il doit être dans l'antichambre. Tarugo.

TARUGO.

Me voilà.

DONA ANA.

Il a assez l'air de ce que vous êtes.

TARUGO.

Madame, vous me faites beaucoup d'honneur.

DOM FÉLIX.

Tarugo, il s'agit ici de déployer toutes les ressources de ton esprit, tu connois la sœur de Dom Pédro Pacheco ?

TARUGO.

Très-bien.

DOM FÉLIX.

Il faut lui remettre un billet doux de ma part.

TARUGO.

Ce n'est que cela ? Allez, vous vous moquez de moi. Oui, je le lui rendrai & sous les yeux de son propre frere lui-même, si je l'entreprends.

DOM FÉLIX.

Comment feras-tu ?

TARUGO.

Y a-t-il de l'argent ?

DOM FÉLIX.

Tant que tu voudras.

TARUGO.

Soyez tranquille.

DONA ANA.

Mais elle eſt ſoigneuſement gardée, on la veille de près.

TARUGO.

Ne vous inquiétez pas, elle porte des robes ; il lui faut des ſouliers : elle ſe coëffe !

DONA ANA.

Sans doute.

TARUGO.

Il lui faut pour tout cela des ouvriers du dehors.

DONA ANA.

Probablement.

TARUGO.

Eh bien, cela ſuffit.

DONA ANA.

Mais encore !

TARUGO.

Eh pardieu, je ſerai, pour lui parler, cordonnier, tailleur, je ſerai ſoulier s'il le faut. Je lui parlerai, vous dis-je.

DONA ANA

Songe que je m'intéreſſe infiniment au ſuccès.

TARUGO.

Que vous importe, à vous, Madame ?

DONA ANA.

Je veux prouver à mon benet de parent, que de vouloir garder une femme, malgré elle, c'est la chose impossible, & il prétend le contraire.

TARUGO.

Il prétend ! il ne sait donc pas que je suis au monde ! il verra.

DONA ANA.

Compte sur ma reconnoissance.

TARUGO.

Allons, Monsieur, ne perdons pas de tems : vous allez voir comme je jouerai par dessous la jambe, votre beau gardeur de femmes.

(*Il ne faut regarder les scenes qui précedent, que comme une espèce de prologue qui annonce la piece. Elle ne commence réellement qu'à la scene suivante.*)

SCENE IV.

Le théatre change : il représente la maison de Dom Pédro.

DOM PÉDRO, ALBERTO.

DOM PÉDRO.

CELA sera, vous dis-je : toutes les fenêtres seront fermées. Je mettrai un valet en faction à chaque porte. Nous verrons un peu si c'est une chose si difficile que la garde d'une femme.

ALBERTO.

Vous êtes étonnant ; votre sœur est-elle coupable de tout ce qu'on vous a dit-là ? Et faut-il la mettre en prison pour l'honneur de vos principes ?

DOM PÉDRO.

Je vous dis que je le veux ; écoutez, vous êtes mon parent : vous logez chez moi : je vous confie mon honneur : songez à m'en répondre.

ALBERTO.

Mais, Dom Pédro, tout cela est

inutile avec Dona Inès : elle seule suffit pour la défense de son honneur, & croyez-moi....

DOM PÉDRO.

Enfin je vous ai dit ce que je voulois, obéissez.

SCENE V.

DOM PÉDRO, ALBERTO, DONA INÈS, MANUÉLA.

DONA INÈS.

QU'EST-CE donc, mon frere? vous voilà tout pâle, tout changé, avec un air irrité. Que voulez-vous?

DOM PÉDRO.

Je ne sais, ma sœur, ce que j'ai: mais ce que je sais, c'est qu'il ne faut pas se fier à la jeunesse, que l'honneur est en danger dès qu'on cesse de la veiller, & que pour n'avoir rien à craindre de ce côté, j'aurai soin que ma maison soit bien fermée. (*Il sort.*)

DONA INÈS.

Qu'est-ce donc que cela veut dire,

Monſieur ? Quelles ſotiſes vient de lâcher mon frere ? Parlez. Eſt-il devenu fou ?

ALBERTO.

En vérité, Madame, on le croiroit à ſa conduite.

DONA INÈS.

Mais il a quelque raiſon.

ALBERTO.

Je ne lui en connois point.

DONA INÈS.

Cela ne ſe peut pas. Parlez franchement : cette extravagance a quelque motif.

ALBERTO.

Eh bien, Madame, puiſque vous voulez le ſavoir, apprenez qu'aujourd'hui dans une aſſemblée chez Dona Ana, Dom Pédro a ſoutenu hautement qu'il étoit aiſé de garder une femme, & que quand elle manquoit c'étoit la faute de ſon gardien. Dom Félix de Tolédo n'a pas été de cet avis.

DONA INÈS.

Dom Félix ! je le connois.

ALBERTO.

C'eſt le Cavalier le plus honnête,

le plus accompli que j'aie vu de ma vie ; il lui a soutenu le contraire. Dom Pédro est sorti de mauvaise humeur. Il s'est mis dans la tête que pour lui prouver la fausseté de son opinion, on ne manqueroit pas de vous tendre des pieges, & de-là viennent les précautions extraordinaires que vous lui avez vu prendre. Pour moi qui connois votre façon de penser, & qui ne puis autrement répondre à la bonté que vous m'avez toujours marquée depuis votre enfance, je vous avertis de tout, afin que vous preniez vos mesures là-dessus. Faites-lui voir combien il se trompe & que la chose vraiment impossible, c'est de séduire une honnête femme, lors même qu'elle est abandonnée à elle-même.



SCENE VI.

DONA INÈS, MANUELA.

DONA INÈS.

Eh bien, Manuéla, il faut avouer que voilà deux jolis personnages; l'un

pour faire parade de sa pénétration, entreprend d'observer une femme malgré elle; l'autre paroît vouloir lui montrer une confiance sans bornes : c'est imprudence de part & d'autre. Et n'admires-tu pas encore ce bon homme d'Alberto qui vient ici me faire l'éloge d'un homme contre lequel il m'annonce que je vais avoir à me défendre. En vérité, s'il y avoit quelque chose capable de me prévenir en sa faveur, c'est ce qu'on vient de m'en dire. Je l'ai vu, il m'a parlé plusieurs fois, je n'avois jamais pensé à lui; mais depuis ce qui vient de se passer, j'ai une envie démesurée de le connoître mieux. Ah! mon frere n'est pas adroit.

MANUÉLA.

Ma foi, Madame, ce petit esprit de contradiction a passé jusqu'à moi. Vous ne sauriez croire l'estime & l'amitié que je me sens pour cet honnête homme-là, depuis que je sais qu'on ne veut pas qu'il vous voie. Il faut contenter ce desir-là.

SCENE VII.

Les mêmes, ALBERTO *introduisant* TARUGO *déguisé en Tailleur.*

ALBERTO.

ENTREZ l'ami.

DONA INÈS.

Qui est-ce ?

ALBERTO.

C'est un garçon du tailleur qui vient vous prendre la mesure d'une robe.

DONA INÈS.

Eh bien, qu'il vienne.

MANUÉLA.

Madame, Alberto reste à la porte.

DONA INÈS.

A la bonne heure, il n'y gagnera rien.

TARUGO.

Dieu vous soit en aide, mes belles Dames.

DONA INÈS.

Qui êtes-vous ?

TARUGO.

Tailleur, ſauf votre reſpect.

DONA INÈS.

Que venez-vous faire ?

TARUGO.

Mon maître, Madame, m'envoie ici pour éprouver mon habileté ; il y a peu de jours que je ſuis dans ſa boutique. Il ſait que j'avois beaucoup de réputation dans l'endroit dont je ſors, & il veut voir ſi je ne ſuis pas au-deſſous de la gloire que je me ſuis acquiſe dans l'art de couper les robes.

DONA INÈS.

Et que ne vient-il lui-même ? C'eſt à-dire que c'eſt à nos dépens qu'il veut vous éprouver.

TARUGO.

Oh, Madame, il ſait bien que je ſuis incapable de faire une ſottiſe.

DONA INÈS.

Et où donc avez-vous fait votre apprentiſſage ?

TARUGO.

A Maroc, pour vous servir.

DONA INÈS.

A Maroc! eh mais, les modes de ce pays-là ne ressemblent gueres à celles de celui-ci.

TARUGO.

Allez, allez, Madame, il n'y a pas tant de différence que vous croyez entre une Mahometane & une Chrétienne; pour moi j'aime autant l'une que l'autre.

DONA INÈS.

Eh bien, prenez donc ma mesure.

TARUGO.

Je voudrois bien auparavant vous faire voir quelques étoffes & d'autres curiosités que j'ai-là.

DONA INÈS.

Voyons.

TARUGO.

Oh! ceci, ce sont des bijoux.

DONA INÈS.

Et cela?

TARUGO.

Oh! cela, ce n'est pas un bijoux;

vous verrez que je le laisserai ici. (*Il fait semblant de le mettre dans sa poche.*)

DONA INÈS.

Arrêtez, ne le cachez pas : je ne le prendrai point.

TARUGO.

C'est un portrait ; regardez-le.

DONA INÈS.

Il est bien peint.

TARUGO.

Connoissez-vous l'original ?

DONA INÈS.

Non.

MANUÉLA.

Il n'y a rien de si beau ; mais, Madame, n'est-ce pas Dom Félix ?

DONA INÈS.

Paix. Ce tailleur-là en sait plus qu'il ne disoit. Voulez vous me faire présent de ce portrait ?

TARUGO.

Je ne le puis pas, Madame, j'ai ordre de le remettre à une certaine Demoiselle d'ici près ; car je suis un peu homme à toutes mains.

DONA INÈS.

Et qui eſt-elle ?

TARUGO.

Je ne ſais : je ne l'ai jamais vue : je ne ſais où elle demeure : je ne ſais que ſon nom.

DONA INÈS.

Qui eſt ?

TARUGO.

Dona Inès Pacheco, qui eſt jolie vraiment.

DONA INÈS.

Mais, enfin, ſi je vous propoſois de troquer ce bijoux contre un autre du même prix.

TARUGO.

Du même prix ! mais il faudroit voir.

DONA INÈS *en lui donnant ſon portrait.*

Voyez.

TARUGO.

Mais oui, cela peut s'arranger.

MANUÉLA.

Madame, Monſieur votre frere qui vient.

TARUGO.

Oh diable ! comment pourrai-je m'échapper sans qu'il me voie ?

DONA INÈS.

Qu'avez-vous à craindre si vous êtes tailleur ?

TARUGO.

Oh ! je ne suis pas heureux du côté des freres : je ne m'accorde bien qu'avec les sœurs, moi.

MANUÉLA.

Le voilà.

SCENE VIII.

Les mêmes, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

MA sœur, que fait ici cet homme-là ?

DONA INÈS.

C'est un garçon tailleur qui vient me prendre la mesure d'une robe. Il travaille avec beaucoup d'adresse, à ce qu'il paroît. Il m'a apporté-là des

DONA INÈS.

Va-t-en.

TARUGO.

Et quelle réponſe ?

DONA INÈS.

N'emportes-tu pas mon portrait ?

TARUGO.

Et le ſien reſte ici.

DONA INÈS.

Que te faut-il de plus ?

TARUGO.

Un rien.

DONA INÈS.

Reviens me voir.

TARUGO.

Demain !

DONA INÈS.

A la bonne heure : tu ſeras bien reçu.

TARUGO.

Vous me donnez votre parole ?

DONA INÈS.

Oui, à demain. (*Elle s'en va.*)

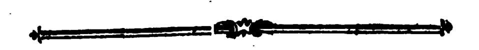
TARUGO *ſeul.*

Eh bien, voyez comme il eſt utile de garder une femme ſans ſon conſentement.



SECONDE JOURNÉE.

Le théatre représente la maison de Dona Ana.



SCENE PREMIERE.

DONA ANA, DOM FÉLIX, TARUGO.

DONA ANA.

VOILA un bon commencement, & il répond de la fin.

DOM FÉLIX.

N'est-ce pas une plaisante idée qu'il a eue-là ?

DONA ANA

J'en ris encore. Tiens voilà pour le plaisir que tu m'as fait. (*Elle lui donne une bague.*) Nous viendrons à bout de le convaincre.

DOM FÉLIX.

Mais, Madame, je crains bien

que cette plaisanterie n'ait pour moi des suites très-sérieuses. Je vous avoue qu'en considérant le portrait de la belle Inès mon cœur s'est ému.

DONA ANA.

En ce cas ce seroit vous qui vous trouveriez le plus maltraité dans notre badinage.

DOM FÉLIX.

N'importe : je m'y livre en aveugle. Eh bien, je me marierai s'il le faut : Dona Inès en vaut bien la peine.

TARUGO.

En ce cas il n'est plus question que d'aller en avant : je veux vous aboucher avec elle.

DOM FÉLIX.

Et comment feras-tu ?

DONA ANA.

Ce seroit-là le chef-d'œuvre de l'art.

TARUGO.

J'en viendrai à bout. Ne m'avez-vous pas dit, Madame, que notre homme est ami & parent du Marquis de Villéna, & qu'il est en correspondance avec lui depuis que ce Marquis est au Mexique ?

DONA ANA.

Oui.

TARUGO.

Et ce Marquis ne vous écrit-il pas aussi à vous?

DONA ANA.

Cela est vrai.

TARUGO.

C'est notre affaire. La Flotte est arrivée depuis peu : cherchez quelque curiosité des Indes; si Dona Ana a une lettre du Marquis, je trouverai moyen d'en contrefaire la signature & je me ferai une lettre de lui, avec laquelle j'irai, comme nouvellement arrivé des Indes, voir de la part du Marquis Dom Pédro, & loger chez lui.

DONA ANA.

Il n'y a rien de mieux.

TARUGO.

Allons vîte, la main à l'œuvre. Allez chercher vos curiosités Amériquaines, & si je ne vous fais pas parler ce matin à Dona Inès, tenez-moi pour le plus mal-adroit personnage de Madrid. (*Il s'en va.*)

DONA ANA.

Je crois réellement que nous en viendrons à bout; Dom Pédro n'aura pas beau jeu....

DOM FÉLIX.

Doucement, le voilà qui entre.



SCENE II.

DONA ANA, DOM FÉLIX, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO. *Il s'arrête à la porte, il tient un portrait à la main.*

VOILA un portrait que j'ai trouvé dans la chambre de ma sœur, ce matin. Si c'étoit une suite & un effet de la gageure d'hier! ah Ciel!..... Ma vengeance seroit terrible; il faut que je m'en assure, Dom Félix est ici: voyons si ce sont ses traits.

DONA ANA.

Monsieur, Monsieur.

DOM PÉDRO.

Madame, je suis tout occupé de

ma passion. (*A part.*) C'est lui-même.

DONA ANA.

Qu'avez-vous donc ? A quoi songez-vous ?

DOM FÉLIX.

Vous paroissez tout changé.

DONA ANA.

Seroit-ce la rancune de ce qui s'est passé hier ?

DOM PÉDRO.

Je ne sais qui retient ma fureur, ni pourquoi je ne lui perce pas le cœur mille fois ; mais, modérons-nous, il se peut qu'il n'y ait pas de sa faute, & que le pur hasard.... Tâchons de nous éclaircir.

DONA ANA.

Qu'est-ce donc ? D'où viennent ces idées qui vous agitent ?

DOM PÉDRO.

C'est ma coutume d'être distrait, Madame, & vous devez me le pardonner.

DONA ANA.

Si vous pensez encore à la petite difficulté d'hier, eh bien, nous avons tort, voilà qui est fait. Il n'y a pas

à rougir de s'être trompé, & la véritable sagesse consiste, non pas à ne point faire de fautes, mais à s'en corriger quand on le peut.

DOM PÉDRO.

Ma foi, Madame, vous croyez peut-être me railler; mais je suis si fortement attaché à mon avis, que je suis prêt à le soutenir de nouveau.

DONA ANA.

Puisque vous le prenez sur ce ton-là, je ne puis m'empêcher de vous dire, Monsieur, que c'est être aussi trop entêté. Venir relever une dispute dont il n'est plus question, & qu'il est bien plus aisé de décider par le fait que par les paroles, c'est manquer de politesse & d'égards. Quelques droits que vous ayez sur ma personne, vous me permettrez de vous donner, en passant, ce petit avertissement.

DOM PÉDRO.

Je n'en suis pas le maître, Madame: quelque chose qu'on me dise, je n'en démordrai point; & si pour m'éprouver quelqu'un s'avisoit de faire la moindre tentative dont j'aie lieu

de me plaindre, il verroit bientôt ſi je ſuis un homme auquel on puiſſe s'adreſſer impunément.

DONA ANA.

Et de quoi parlez-vous donc ?

DOM PÉDRO.

Pardonnez, je croyois parler ſeul. Ce ſont de certaines idées noires qui me tranſportent, & je me retire pour ne pas vous indiſpoſer. (*A part.*) Je vais combiner de nouveau tout ce que j'ai vu & ce que je pourrai voir, & ſi je découvre que Dom Félix faſſe la moindre avance auprès de ma ſœur, vive-dieu, il lui en coûtera la vie.

DONA ANA.

Il eſt ſûrement devenu fou.

DOM FÉLIX.

Je n'ai pu que rire de ſes caprices.

DONA ANA.

Malgré ſa fermeté apparente, il a des inquiétudes.

DOM FÉLIX.

Sa fureur le prouve aſſez, mais ſes tranſports même ne feront que faciliter nos deſſeins. Je vais preſſer Tarugo de ne pas perdre un moment.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE III.

La Scene représente la maison de Dom Pédro.

DONA INÈS, MANUÉLA.

DONA INÈS.

Je suis morte, s'il a trouvé le portrait.

MANUÉLA.

C'est une furieuse négligence aussi de votre part de laisser traîner une pareille piece.

DONA INÈS.

Quand il est entré pour me voir, j'avois le portrait à la main; de peur de lui donner des soupçons en paroissant vouloir le cacher, je l'ai laissé tomber sans faire semblant de rien, je ne le lui ai pas vu ramasser. Cependant depuis que mon frere est parti, j'ai eu beau le chercher, je ne le puis retrouver.

MANUÉLA.

Certainement c'est lui qui l'a. Il n'est

n'eſt pas étonnant qu'il l'ait ramaſſé, ſans que vous vous en ſoyez apperçue; un jaloux eſt adroit.

DONA INÈS.

Il faut prendre des précautions pour lui donner le change, dans le cas où nos craintes ſeroient juſtes.

MANUÉLA.

Je me ſouviendrai de ce que vous m'avez recommandé.

DONA INÈS.

Je vais l'attendre ici ſans me montrer, & je ſaurai ce qui en eſt.

SCENE IV.

DONA INÈS *cachée*, DOM PÉDRO, ALBERTO.

DOM PÉDRO.

ALBERTO, je vous le répete: ce portrait étoit dans ſa chambre; voyez ſi je dois être tranquille?

ALBERTO.

Mais il faut s'informer avant que

de la condammer : peut-être n'y a-t-il rien à lui reprocher.

DOM PÉDRO.

Belle réflexion ! C'est une preuve de sa sagesse, n'est-ce pas ? Je vois bien que vous songez à vous excuser vous-même de n'avoir pas été assez attentif.

ALBERTO.

Mais est-il entré quelqu'un ?

DOM PÉDRO.

On auroit pu entrer : l'original passera par où le portrait a passé ; mais je me fatigue bien follement. Il y a un remede tout simple à tant d'inquiétudes : il n'y a qu'à la marier ; Dom Diégo me la demande, il n'est pas riche, mais que m'importe ? Je serai en repos du moins : il aura toujours assez de bien pour faire garder sa femme.

DONA INÈS.

Voilà une belle idée.

ALBERTO.

Prenez garde, Inès s'avance, elle pourroit nous entendre.

SCENE V.

DONA INÈS, DOM PÉDRO, ALBERTO, MANUÉLA.

DONA INÈS, *sans faire semblant de voir son frere.*

EH bien, coquine, vous ne me rendrez pas ce portrait?

MANUÉLA.

Madame, en vérité, je l'ai perdu.

DONA INÈS.

Perdu? Cela ne se peut pas, vous n'êtes pas sortie.

MANUÉLA.

Je vous le jure; je l'ai égaré dans votre appartement.

DOM PÉDRO.

Qu'avez-vous donc?

DONA INÈS.

C'est une sottise de cette fille; en revenant hier de la messe, elle a trouvé dans la rue un portrait qu'elle a ramassé. Elle me l'a montré le soir;

moi, refléchiſſant tout d'un coup aux ſoupçons que pourroit autoriſer ce portrait ſi on le voyoit chez moi, je lui ai donné ordre de le brûler, & elle vient à préſent me dire qu'elle l'a égaré.

DOM PÉDRO.

Cela eſt trop recherché pour me convaincre. (*A Manuéla.*) Et toi, que réponds-tu ?

MANUÉLA.

Que je ne ſais ce que j'en ai fait ; mais qu'il eſt ſûrement perdu chez Madame.

DONA INÈS.

Cela n'eſt pas vrai.

MANUÉLA.

Enfin je n'ai pas perdu l'eſprit ; peut-être.

DOM PÉDRO.

Cela ſuffit, Inès. Je vois à merveille que vous vous êtes apperçue que j'étois inſtruit, & vous cherchez à vous diſculper par cette petite ruſe.

DONA INÈS.

C'eſt donc moi à préſent que vous

allez accuser? Voilà le fruit de vos sottises, malheureuse.

DOM PÉDRO.

C'en est assez, vous dis-je : vous savez bien qu'il est dans mes mains ce portrait; ce n'est pas ainsi que l'on m'en impose.

DONA INÈS.

Est-ce à moi que vous parlez?

DOM PÉDRO.

Taisez-vous, perfide : vous mériteriez que je me fisse raison avec ce poignard, de l'opprobre dont vous me couvrez.

DONA INÈS.

Que voulez-vous dire?

DOM PÉDRO.

Il faut tout-à-l'heure me découvrir la vérité, & m'apprendre comment, par quelle main ce portrait vous est parvenu.

DONA INÈS.

Vos procédés ne méritent pas assurément que j'aie pour vous tant d'égards; mais c'est pour moi, pour ma satisfaction personnelle, que je veux bien vous répondre. En échange des

complimens dont vous m'honorez ; permettez que je vous donne un bon avis. Si vous avez des preuves que j'aie manqué à mon devoir, vous vous conduisez imprudemment : cet éclat m'avertit de prendre mieux mes mesures pour me dérober au châtiment que j'aurois mérité : si je n'ai encore que l'envie de manquer, & que vous vous flattiez de me ramener par le fracas, votre conduite n'en est pas plus sage : elle n'est propre qu'à fortifier ma passion. Si vous n'avez que des soupçons mal fondés, c'est encore pis : il est très-possible que par-là vous me donniez des idées que je n'avois pas. Par conséquent tout ceci n'est qu'une extravagance. Vous en faites trop peu pour un homme instruit, & beaucoup trop pour un homme qui ne sait rien. Votre défiance m'autorise à des travers qui la justifient. L'insulte que vous me faites en me croyant capable de vous déshonorer, légitime tout ce qui pourroit tendre à m'en assurer la vengeance. Enfin, songez-y bien : prétendre garder une femme malgré soi, est une grande imprudence, je vous en avertis, c'est la chose impossible. (*Elle s'en va.*)

DOM PÉDRO.

Je suis tout honteux, en vérité : j'ai eu tort de me découvrir si promptement. Va-t-en, va, Manuéla.

MANUÉLA.

Monsieur, engagez-la à ne me plus gronder.

DOM PÉDRO.

Elle ne te grondera plus; va, ne crains rien.

MANUÉLA.

Tout va bien. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

DOM PÉDRO, ALBERTO, TARUGO, *en habit galonné.*

ALBERTO.

MONSIEUR, il y a là-bas un gentilhomme Indien qui arrive à Madrid, & qui vous apporte une lettre du Marquis de Villéna..... Il a avec lui beaucoup de crocheteurs chargés de caisses.

DOM PÉDRO.

Qu'il ſoit le bien venu; dites qu'il entre.

TARUGO.

Je vous baiſe les mains de tout mon cœur.

DOM PÉDRO.

Je ſuis bien votre ſerviteur, Monſieur; puis-je ſavoir à qui j'ai l'honneur de parler.

TARUGO.

Vous le verrez par ce billet.

DOM PÉDRO.

Permettez-vous que je le liſe?

TARUGO.

Volontiers.

DOM PÉDRO.

Il eſt du Marquis mon couſin. (*Il lit.*)

« Dom Chriſante de Artanga eſt une » perſonne à qui je ſuis redevable de » toute maniere. Il va à la Cour pour » des affaires très-importantes; mais la » ſingularité de ſon caractere qui viſe » un peu à la folie, l'expoſe beaucoup » s'il n'a avec lui quelqu'un qui l'an- » nonce. Comptant, comme je le

» fais, sur votre amitié, je lui ai donné
» cette lettre avec quelques raretés de
» ce pays-ci, pour lui servir de re-
» commandation auprès de vous. En
» lui rendant les services qui seront
» en votre pouvoir, ce sera moi-mê-
» me que vous obligerez ».

(*A Tarugo.*) Monsieur, vous pouvez disposer de ma personne, de ma maison & de tout ce qui y est.

TARUGO.

(*A part.*) La sœur n'en est pas, sans doute. (*Haut.*) Je ne sais comment vous prouver ma reconnoissance.

DOM PÉDRO, *à part.*

Par-dieu, voilà un homme qui prend bien mal son tems pour venir chez moi.

TARUGO.

(*A part.*) Il semble qu'il balance; je vais lui donner un coup d'éperon. (*Haut.*) Puisque vous me traitez avec tant d'affection, je dois vous avertir que je ne puis sans danger rester dans une maison où il y auroit des femmes: ainsi, s'il y en a dans la vôtre, je ne saurois y loger, parce qu'il m'est absolument impossible de les voir la nuit.

DOM PÉDRO.

Pourquoi donc ?

TARUGO.

La raiſon en eſt ſinguliere. J'ai eu pour maîtreſſe au Mexique une Créole belle comme un ange, mais méchante comme un diable. Elle me donna dans un accès de jalouſie un philtre dont je me ſuis trouvé ſi mal, qu'il m'en a coûté plus de piaſtres qu'il n'y a de toiſes de Cadix aux Indes occidentales. Il étoit nuit quand j'ai avalé ce malheureux breuvage : & depuis, quand il m'arrive à la même heure de voir une femme, il me prend un mal de cœur qui me fait perdre connoiſſance. Ainſi, ſi vous avez chez vous des femmes avec leſquelles je puiſſe me rencontrer la nuit, permettez-moi de loger ailleurs.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Je ne riſque rien avec un homme de cette eſpece. (*Haut.*) N'ayez point d'inquiétude, vous ſerez tranquille chez moi de ce côté.

TARUGO.

En ce cas, j'accepte donc votre offre.

DOM PÉDRO.

Vous me faites le plus grand plaisir. (*A part.*) J'éloignerai son appartement de celui de ma sœur, de maniere qu'ils ne puissent pas même se voir; par-là ils seront en sûreté tous deux.

TARUGO.

Par ma foi, ma premiere lettre sera toute pour le remercier.

DOM PÉDRO.

Qui?

TARUGO.

Le Marquis.

DOM PÉDRO.

Vous êtes amis?

TARUGO.

Amis! camarades: il dîne là-bas chez moi tous les jours. Oh! c'est un brave homme: il fait ce qu'il doit à des gens comme moi: aussi a-t-il fait la leçon au Roi; & à mon arrivée, il falloit voir comme on m'a reçu.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Dom-Chrisante m'a l'air d'un original: au reste la lettre du Marquis m'en prévient. (*Haut.*) Al-

berto, il faut avoir soin de préparer la chambre de Monsieur.

TARUGO, *à part.*

Le pauvre homme! qui prépare des verges pour se fouetter.

DOM PÉDRO.

Permettez que je vous quitte pour aller donner quelques ordres.

TARUGO.

Point de gêne, je vous prie. (*Dom Pédro s'en va.*) Ah! le fou, le fou, qui prétend rendre une femme inaccessible, & qui ouvre lui-même la porte aux ennemis dont il doit se défier: mais me voilà seul; je voudrois bien appercevoir Inès & la prévenir.

SCENE VII.

DONA INÈS, TARUGO.

DONA INÈS.

L'AMI.

TARUGO.

Eh bon! la voilà.

DONA INÈS.

J'ai tout entendu.

TARUGO.

Eh bien! le tour n'eſt-il pas joliment imaginé?

DONA INÈS.

Vous me rendez la vie par cette invention.

TARUGO

Il a beau faire, il n'empêchera pas que je n'introduiſe ici dedans Dom Félix cette nuit.

DONA INÈS.

Par où? toutes les portes ſont gardées.

TARUGO.

N'y a-t-il pas un jardin?

DONA INÈS.

Oui, mais lui ſeul en a la clef.

TARUGO.

Tant mieux.

DONA INÈS.

Mais prenez garde qu'il eſt bien défiant, parce qu'il m'a trouvé le portrait d'hier.

TARUGO.

Tant pis. Mais rassurez-vous, je reparerai cela.

DONA INÈS.

Je lui ai dit que Manuéla l'avoit trouvé hier dans la rue en sortant des Carmes; mais il n'en est pas dupe.

TARUGO.

Bon, bon, je le réduirai au point de me le remettre en main.

DONA INÈS.

A vous!

TARUGO.

A moi-même. Mais le voilà, retirez-vous.



SCENE VIII.

DOM PÉDRO, TARUGO.

DOM PÉDRO.

VOTRE appartement, Monsieur, est tout prêt : vous êtes le maître d'en prendre possession quand il vous plaira.

TARUGO.

Je ſuis comblé de vos bienfaits ; par reconnoiſſance je veux vous confier un ſecret qui touche mon honneur.

DOM PÉDRO.

Cette confiance ſera un nouveau lien qui affermira notre amitié.

TARUGO.

J'ai aux Indes une ſœur qui eſt un prodige de beauté. Quand elle doit aſſiſter à quelques fêtes, on accourt de dix lieues à la ronde pour la voir : elle aura une dot prodigieuſe ; en maiſons ſeules elle a plus d'un million. Un des objets de mon voyage, c'eſt le deſir qu'a la famille de la marier avec un Cavalier de ce pays que vous devez connoître.

DOM PÉDRO.

Cela ſe peut ; quel eſt-il ?

TARUGO.

Si je vous préſentois ſon portrait, vous le reconnoîtriez peut-être à la figure.

DOM PÉDRO.

Il faudroit le voir pour en juger.

TARUGO.

Voyons donc. (*Il cherche dans ses poches.*) Mais..... Je crois que je l'ai perdu.

DOM PÉDRO.

Comment?

TARUGO.

Il sera tombé de ma poche.

DOM PÉDRO.

Dites-moi du moins son nom si vous vous en souvenez.

TARUGO.

Dom Félix de Tolédo.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Oh Ciel! voilà une rencontre heureuse; Manuéla avoit raison. (*Haut.*) Mais où pouvez-vous l'avoir perdu?

TARUGO.

Je ne sais; mais il faut que ce soit aux environs des Carmes, parce que l'on m'a rendu dans cette église une tabatiere que j'y avois aussi laissé tomber.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Justement, c'est-là que ma sœur va à la messe. Que j'ai de

remords d'avoir ainsi soupçonné & & maltraité son innocence! (*Haut.*) Et si je vous le rendois à présent, que diriez-vous?

TARUGO.

Et où est-il?

DOM PÉDRO.

Le voilà.

TARUGO.

Quel bonheur! Si cela étoit honnête, je vous offrirois deux mille ducats pour cette trouvaille-là, mais je sais comment vous récompenser.

DOM PÉDRO.

Comment?

TARUGO.

Recevez de moi une chaîne de filigrame qui pese plus de quatorze livres

DOM PÉDRO.

Moi, la-recevoir!

TARUGO.

Prenez, vous dis-je, prenez donc; on me l'apportera dès qu'elle sera faite, & elle est à vous dès-à-présent. Vous connoissez donc ce Cavalier-là?

DOM PÉDRO.

Oui, vraiment; il est de très-bonne maison.

TARUGO.

J'en suis charmé; c'est un bon parti que ma sœur, oui : aussi elle est gardée Dieu sait, parce que tous ceux qui la voient en deviennent foux. Je veux dès cette nuit les accorder.

DOM PÉDRO.

Qui?

TARUGO.

Lui & elle.

DOM PÉDRO.

Comment cela, si elle est en Amérique?

TARUGO.

J'ai une procuration dans ma poche.

DOM PÉDRO.

Vous ferez bien; car il n'y a rien de si embarrassant que d'avoir chez soi une jolie femme.

TARUGO.

Vous l'avez dit. Je sais un homme qui prétend en garder une, la souf-

traire à tous les yeux ; & le pauvre homme eſt bien dupe.

DOM PÉDRO.

Folie toute pure.

TARUGO.

Vous avez raiſon.

DOM PÉDRO.

Allons, entrons.

TARUGO.

Volontiers.

DOM PÉDRO, *à part.*

Ce Chriſante-là eſt un ſot homme.

TARUGO, *à part.*

La bête eſt dans nos filets.



SCENE IX.

DONA INÈS, MANUÉLA.

DONA INÈS.

QUEL bonheur, ma chere amie !

MANUÉLA.

Cela eſt trop drôle : qu'il ait lui-même ainſi rendu le portrait !

DONA INÈS.

Tarugo eſt adroit ; mais comment compte-t-il faire entrer ici Dom Félix ? c'eſt ce que je ne comprends pas.

MANUÉLA.

Il faut le laiſſer faire ; il en viendra à bout puiſqu'il l'a entrepris.

DOM PÉDRO, *en dedans.*

Holà ! quelqu'un, des lumieres au jardin.

DONA INÈS.

Ils viennent par ici.

MANUÉLA.

Ce ſera quelque tour de Tarugo.

DOM PÉDRO.

Inès.

DONA INÈS.

Mon frere.

DOM PÉDRO.

Retirez-vous dans votre appartement, je vous prie, parce que notre hôte m'a prié de lui faire faire un tour de jardin après ſouper.

DONA INÈS.

Soit ; mais en vérité cela eſt déſagréable, je ne dors pas, & je comptois jouir au moins de la fraîcheur.

DOM PÉDRO.

Je vous ferai avertir dès qu'il ſera retiré.

DONA INÈS.

Je vous en prie ; vous ſavez que c'eſt le ſeul plaiſir qui me reſte au monde ; allons Manuéla.



SCENE X.

Le théatre repréſente le Jardin.

DOM PÉDRO, TARUGO, DES VALETS.

TARUGO.

TOUT eſt enchanté ici : c'eſt un prodige de l'art.

DOM PÉDRO.

Oui, c'eſt un petit hermitage aſſez agréable.

TARUGO.

Comment ! un hermitage, c'eſt un paradis terreſtre : je ſuis tout hors de moi d'admiration.

DOM PÉDRO.

Vous couchez-vous de bonne heure ?

TARUGO.

Non, vraiment, il n'y a rien de ſi dangereux que de dormir trop tôt ſur le ſouper.

DOM PÉDRO.

Ce n'eſt pas là mon compte.

TARUGO.

Aſſeyons-nous un peu ici : c'eſt une ſtation admirable pour y attendre minuit. Nous n'avons plus beſoin de perſonne.

DOM PÉDRO, *aux Laquais.*

Retirez-vous.

TARUGO, *à part.*

Dom Félix n'arrive pas ; il faut pourtant retenir mon homme ici pour tirer parti du piege qui lui eſt tendu.

DOM PÉDRO.

Vous vous couchez donc tard ordinairement.

TARUGO.

Très-tard. Il me faut toujours deux heures de promenade après ſouper ; mais ici ou j'ai un jardin, cela pourra bien aller à cinq.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) J'ai donc tout le tems

d'attendre, & si ma sœur s'avisoit d'entrer. (*Haut.*) Pour moi, cela m'incommode, je redoute le serein.

TARUGO.

Bon, quelle folie! rien de si sain que la rosée de Mai. Pour vous amuser causons un peu : savez-vous l'Histoire?

DOM PÉDRO.

Moi! point du tout, je n'ai jamais aimé la lecture.

TARUGO.

C'étoit un bien grand homme que ce Tite-Live.

DOM PÉDRO.

Où sommes-nous?

TARUGO, *à part.*

Dom Félix a tort de ne pas se presser; voilà un homme qui s'impatiente.

DOM PÉDRO.

Je n'y saurois tenir, Monsieur, nous agirons sans façons : je me sens incommodé, ainsi je me retire.

TARUGO.

Comment! vous êtes bien pressé.

(*On entend un bruit de coups d'épées & Dom Félix qui crie.*)

DOM FÉLIX.

Ah! traître.

TARUGO.

Qu'entends-je?

DON PÉDRO.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

TARUGO.

Des épées.

DOM FÉLIX.

Quoi! coquins, cinq ſur un ſeul homme : n'y a-t-il donc perſonne pour me ſecourir?

TARUGO, *courant.*

Comment, morbleu, cinq!

DOM PÉDRO.

Attendez, où courez-vous?

TARUGO.

Eh! c'eſt la voix de mon couſin.

DOM PÉDRO.

La porte eſt fermée.

TARUGO.

Ouvrez-la au nom de Dieu.

DOM FÉLIX

Au ſecours.

TARUGO.

Ouvrez, ouvrez donc vîte.

DOM PÉDRO.

J'y ſuis.

TARUGO.

Venez avec moi.

DOM PÉDRO.

Allons.

SCENE XI.

DONA INÈS, MANUÉLA, DOM FÉLIX, DOM PÉDRO, TARUGO.

DONA INÈS.

Je vois ſon but. Regarde ſi tu apperçois Dom Félix.

Dom Félix entre par la porte qui eſt reſtée ouverte.

MANUÉLA.

Le voilà lui-même; je diſois bien : eſt-ce vous, Monſieur?

DOM FÉLIX.

Moi-même.

MANUÉLA.

Suivez-moi parce qu'ils vont rentrer.

Dom Pédro & Tarugo rentrent en remettant leurs épées.

TARUGO.

Vive-dieu comme ils ont décampé.

DOM PÉDRO.

Et votre cousin, où est-il ?

TARUGO.

Que diable en sais-je ? mais j'ai pu me tromper.

DOM PÉDRO.

C'étoient peut-être des voleurs.

TARUGO.

Cela se peut bien, je vais me coucher ; ces drôles-là m'ont ému le sang.

DOM PÉDRO.

Volontiers, je vais fermer la porte.

TARUGO, *à part.*

Tout a reussi à miracle

DOM PÉDRO.

Allons-nous-en. (*A part.*) Dom Chrisante est brave comme le Cid.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE XII.

DOM FÉLIX, DONA INÈS, MANUÉLA.

MANUÉLA.

Les voilà partis ; venez, Monsieur.

DOM FÉLIX.

Permettez, Madame, que j'embrasse vos genoux .....

MANUÉLA.

Vous vous méprenez, Monsieur, je ne suis point Mademoiselle.

DOM FÉLIX.

Et qui êtes-vous donc ?

MANUÉLA.

La fille de chambre.

DOM FÉLIX.

Et la Dame ?

MANUÉLA.

Elle va venir.

DONA INÈS.

La voilà, Dom Félix; ce n'eſt qu'en tremblant que je vous vois & vous entends ici. C'eſt ſimplement un tour que vous voulez jouer à mon frere : l'amour n'y entre pour rien, & je ne ſais pourquoi.....

DOM FÉLIX.

Ah! Madame, que vous me rendez peu de juſtice! que mes idées ont bien changé depuis que j'ai connu par le récit de vos bontés, à quel bonheur je pouvois prétendre. Il eſt vrai que je n'ai d'abord ſongé qu'à faire revenir votre frere de ſes ridicules préjugés : mais à l'aſpect de votre divin portrait, les ſentimens que je croyois feindre, ſont devenus des vérités. J'ai conçu pour vous la paſſion la plus vive ; pour vous le prouver, je vous jure d'être votre époux. Je prends à témoin de ma parole les Cieux qui nous entendent, ces aſtres qui nous éclairent.

DONA INÈS.

J'accepte, Dom Félix, cette parole & la main que vous m'offrez : je vous

promets à mon tour d'être à vous seul, à quelque risque que ma constance doive m'exposer. Je vois avec douleur qu'il faut nous séparer. Adieu.

TARUGO.

Qu'est-ce à dire adieu? Et par où s'en aller, s'il vous plaît?

DONA INÈS.

Il a donc refermé la porte?

TARUGO.

Avec autant de soin que celle d'une forteresse.

DONA INÈS.

Que faire?

TARUGO.

Je vais prendre Monsieur dans ma chambre où je l'enfermerai.

MANUÉLA.

Arrête, j'entends quelqu'un.

TARUGO.

Que dis-tu, morbleu?

(*En se récriant ainsi, il laisse tomber son épée; au bruit Dom Pédro s'écrie du dedans.*

DOM PÉDRO.

Hola! qui fait du bruit là?

MANUÉLA.

Ah! Dieux.

TARUGO.

Tout eſt perdu.

DOM PÉDRO, *en dedans.*

Alberto, quelqu'un, des lumieres.

ALBERTO.

On y va.

DONA INÈS.

Qu'allons-nous devenir?

TARUGO.

Que Dom Félix ſe cache derriere cette charmille : reſtez-là vous autres comme vous êtes ; moi je vais parer à tout : dites quand il entrera que je ſuis tombé par la fenêtre : le mal de cœur va nous guérir.



SCENE XIII.

DONA INÈS, MANUÉLA; TARUGO *est étendu par terre comme un homme évanoui*, DOM PÉDRO, ALBERTO, *avec de la lumiere.*

DOM PÉDRO.

VOYEZ ce qu'il y a ici; j'ai entendu du bruit. Qu'est-ce qu'il y a là, ma sœur?

DONA INÈS.

Eh! mon Dieu, c'est un homme qui vient de se jetter par les fenêtres.

DOM PÉDRO.

Comment diable, c'est Dom Chrisante.

ALBERTO.

C'est son mal de cœur qui l'aura pris.

DOM PÉDRO.

Il faut le secourir. (*On le secoue, on lui fait sentir des odeurs.*)

TARUGO.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu.

DOM PÉDRO.

Eh bien, Monſieur, qu'avez-vous ?

TARUGO, *d'un ton dolent.*

Ah ! cruel qu'avez-vous fait ? vous ne m'avez pas dit qu'il y eût des femmes ici. Le diable apparemment m'a fait mettre à la fenêtre dans le tems qu'elles ſe promenoient deſſous, & en voilà le fruit.

DOM PÉDRO.

C'eſt ma faute; j'aurois dû fermer où la fenêtre ou la porte.

TARUGO.

Ah, ah, j'ai la cuiſſe caſſée. Portez-moi dans mon lit, mes amis.

DOM PÉDRO.

Alberto, aidez-moi, levons-le.

TARUGO.

Doucement, Monſieur, j'ai les entrailles en morceaux.

ALBERTO.

Allons, allons.

DOM PÉDRO.

Pas ſi vîte; vous paroiſſez bien incommodé de la chûte.

TARUGO.

Ah, ah, ce que vous voyez n'eſt rien : ce que vous ne voyez pas eſt bien pire. (*Ils l'emmenent.*)

SCENE XIV.

DONA INÈS, DOM FÉLIX, MANUÉLA.

DONA INÈS.

Que ferons-nous à préſent, Manuéla?

MANUÉLA.

Il n'y a pas autre choſe à faire que de cacher Dom Félix pour cette nuit dans votre cabinet.

DONA INÈS.

Il le faut bien. Dom Félix.

DOM FÉLIX.

Madame.

DONA INÈS.

Je vous demande votre parole de reſpecter mon honneur, & de ne pas abuſer de l'aſyle que je ſuis forcée de vous accorder.

DOM FÉLIX.

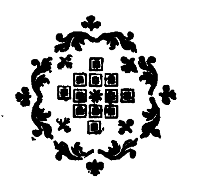
Je vous la donne, Madame.

DONA INÈS.

Entrez donc & restez dans mon cabinet jusqu'au jour où vous tâcherez de sortir sans être apperçu, & d'entrer dans la chambre où loge Tarugo.

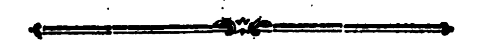
MANUÉLA, *en les regardant s'en aller.*

Il faut avouer que voilà un jaloux bien en sûreté, & des précautions bien sagement prises. Ah! Dom Pédro a beau dire : prétendre garder une femme malgré elle, c'est la chose impossible.





TROISIEME JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DONA INÈS, DOM FÉLIX, TARUGO.

DOM FÉLIX.

VOILA huit jours que je suis ici, & ils ont passé comme une heure.

TARUGO.

Oh! ils m'ont paru un siecle à moi. Diantre, il faut à chaque minute imaginer quelques ruses pour vous cacher : tout m'a réussi jusqu'à présent; mais il ne faut qu'un instant pour tout perdre : la présence d'esprit n'est pas toujours égale, & ce diable de frere avec ses inquiétudes me donne des frayeurs horribles.

DOM FÉLIX.

Bon, bon, que crains-tu? Si sa ja-

lousie donne des allarmes, sa conduite doit rassurer un génie comme le tien.

DONA INÈS, *à la fenêtre.*

St, st.

DOM FÉLIX.

Prends garde ; je crois que quelqu'un appelle à la fenêtre.

DONA INÈS.

Ah! quel malheur! je suis morte.

DOM FÉLIX.

Morte! Que dites-vous, ma chere ame ?

DONA INÈS.

Mon frere sait qu'il y a un homme caché dans la maison. La Négresse vous a apperçu tandis que vous traversiez le jardin pour entrer chez Tarugo, & elle a tout dit.

TARUGO.

La chienne.

DONA INÈS.

Je me suis hasardée pour venir vous en donner avis. Songez plutôt à vous sauver qu'à vous défendre, & soyez sûr de mon cœur. Il n'y a pas de danger qui puisse ébranler ma constance. Adieu, je me retire.

DOM FÉLIX.

Puis-je ſortir de la maiſon?

DONA INÈS.

Je ne le crois pas; Dom Pédro eſt chez moi examinant tout piece par piece : les Valets armés ſont répandus dans toute la maiſon. Adieu.

DOM FÉLIX.

Cela devient ſérieux.

TARUGO.

C'en eſt fait, nous voilà bien : allons, notre heure eſt arrivée.

DOM FÉLIX.

Que fais-tu!

TARUGO.

Je vais dire mon chapelet & recommander mon ame à Dieu.

DOM FÉLIX.

Pour moi je vendrai ma vie bien cher.

DOM PÉDRO, *en dedans.*

Fermez bien toutes les portes.

DOM FÉLIX.

Allons, puiſqu'il le faut, tiens-toi près de moi Tarugo; nous allons voir,

TARUGO.

Patience, patience..... J'ai trouvé. Allez, vous êtes un pauvre homme avec votre courage : ma tête vaut mieux morbleu que toutes les épées du monde. Rangez-vous-là au fond.

DOM FÉLIX.

Que veux-tu faire ?

TARUGO.

Vous tirer d'ici sans risque.

DOM FÉLIX.

Comment ?

TARUGO.

Vous allez voir. Je veux que le benêt de frere vous donne à déjeûner d'abord, & qu'ensuite il aille vous reconduire en personne de peur d'accident. Rangez-vous.



SCENE II.

Il faut toujours se rappeller que le théatre représente plusieurs pieces à côté les unes des autres : Dom Félix se retire dans celle du fond. Tarugo avance dans celle qui précede, où Dom Pédro & ses gens entrent en même tems armés de fusils, de hallebardes, &c.

TARUGO, DOM FÉLIX *qu'on ne voit pas*, DOM PÉDRO & *ses gens.*

DOM PÉDRO.

Il ne sauroit nous échapper. Place-toi-là, Sancho ; gardez cette porte, Alberto.

TARUGO.

Qu'est-ce que cela veut dire ? des sentinelles à ma porte ?

DOM PÉDRO.

Dom Chrisante, j'ai appris qu'il y avoit des voleurs dans la maison.

TARUGO.

Ma foi, tant pis, car j'ai là un ami qui m'est venu rendre visite, & je venois demander qu'on nous fît du chocolat.

DOM PÉDRO.

Vous avez un ami chez vous ?

TARUGO.

Oui, & un homme dont je ne saurois me défaire ; c'est le beau-frere dont je vous ai parlé : il a su mon arrivée & où je logeois : je l'ai rencontré en sortant qui venoit me voir, & je l'ai fait entrer.

DOM PÉDRO.

Il est là ?

TARUGO.

Oui, là : nous sommes entrés ensemble.

DOM PÉDRO.

Et c'est ?

TARUGO.

Dom Félix de Tolédo.

DOM PÉDRO.

Ce sera l'homme que la Négresse a vu ; & êtes-vous entré dans le jardin avec lui ?

TARUGO.

C'eſt la premiere choſe que je lui ai fait voir, & il en eſt dans l'enthouſiaſme. Il dit qu'il a vu le Retiro, la Caſa del Campo, Aranjuez, mais brrrr, tout cela eſt de la guenille auprès de vos boſquets.

DOM PÉDRO, *à ſes gens.*

Voyez, imbécilles, les ſottiſes que vous me faites faire avec vos rapports.

ALBERTO.

Perſonne ne l'a vu entrer.

TARUGO.

Perſonne! & où étoient donc vos yeux? il n'eſt pas entré par-deſſus la muraille, peut-être.

DOM PÉDRO.

Allez, faquins, retirez-vous; voilà une belle vigilance : jugez un peu ſi ç'avoit été un autre homme, il ſeroit entré de même.

ALBERTO.

Il faut qu'il ait le ſecret de ſe rendre inviſible.

DOM PÉDRO.

Allez chercher du chocolat. (*Ils s'en vont.*)

SCENE III.

DOM PÉDRO, DOM FÉLIX, TARUGO.

TARUGO.

JE vais appeller le beau-frere, Monsieur..... Dom Félix, venez que je vous présente au Seigneur Dom Pédro qui me comble d'honnêtetés en tout genre.

DOM PÉDRO.

Je ne saurois moins faire.

DOM FÉLIX, *à Dom Pédro.*

Que je vous embrasse; il y a bien des années que nous nous connoissons.

TARUGO.

J'en suis enchanté : asseyons-nous. Eh bien ! vous avez vu le portrait : que dites-vous de la future ?

DOM FÉLIX.

Je ne puis exprimer à quel point je suis ravi de sa beauté. Je passe toutes les nuits à m'occuper d'elle, & mon

amour eſt ſi violent, que je la crois toujours couchée à mes côtés.

TARUGO, *à part.*

Si le bon homme de frere entendoit à qui cela s'applique.

DOM PÉDRO.

Puiſque les choſes ſont ſi avancées; je vous en fais mon compliment, mon cher Félix. Puiſſiez-vous jouir long-tems de ce bonheur.

TARUGO, *à part.*

On ne peut pas pouſſer la complaiſance plus loin que de faire des complimens à l'amant de ſa ſœur.

DOM PÉDRO, *à part.*

Comme on ſe trompe ! j'aurois juré que Dom Félix penſoit à ma ſœur, & point du tout, il aimoit aux Indes. Comme il faut être circonſpect dans la vie.

DOM FÉLIX.

Mon frere, je vous quitte, j'ai affaire au Palais.

TARUGO.

Il eſt encore de bonne heure; & le chocolat, il ne vient donc pas!

ALBERTO, *avec des Valets qui apportent des tasses.*

Le voilà.

TARUGO.

Prenez, beau-frere. (*A part.*) Il est bien meilleur de la main d'un frere que l'on trompe.

DOM FÉLIX.

Excusez-moi, j'en ai déjà pris deux fois.

TARUGO.

Et qu'importe; on en prend aujourd'hui comme du tabac.

DOM PÉDRO.

Faites-moi ce plaisir.

DOM FÉLIX.

J'obéis, puisque vous le voulez.

(*Ils prennent le chocolat, & Tarugo en prend avec excès, toujours en plaisantant sur la bonhommie du frere jaloux.*)

DOM PÉDRO.

Dom Félix, ne vous gênez pas: quand vous voudrez voir le Seigneur Chrisante, cette maison est à vous comme à lui.

DOM FÉLIX.

Je profiterai de vos bontés. Adieu, je m'enfuis.

DOM PÉDRO.

Je vais vous conduire au Palais dans mon carrosse.

DOM FÉLIX.

Non, je ne le souffrirai pas.

DOM PÉDRO.

J'irai.

DOM FÉLIX.

Cela ne sera pas.

TARUGO.

Eh bien! partageons le différend; prêtez-nous la voiture seulement, & je vais accompagner le beau-frere, moi.

DOM FÉLIX.

A la bonne heure. (*A Dom Pédro.*) Ne bougez.

DOM PÉDRO.

J'obéis donc. Domingo, la voiture.

DOM FÉLIX.

Je vous salue. (*Il s'en va avec Tarugo.*)

SCENE IV.

DOM PÉDRO, ALBERTO.

DOM PÉDRO.

VIVE-DIEU, votre négligence me désespere.

ALBERTO.

Par ma foi, Monsieur, croyez-moi si vous voulez; mais je ne bouge de la porte du moment où je me leve jusqu'à celui où je me couche, & je n'ai vu entrer personne.

DOM PÉDRO.

Il est tombé du ciel, n'est-il pas vrai? je crois bien que vous ne l'avez pas vû entrer, & c'est de quoi je me plains.

ALBERTO.

Vous me tournerez la tête.

DOM PÉDRO.

Je n'y saurois tenir; je succomberois à la fin à tant d'inquiétudes.

ALBERTO.

Il eſt bien aiſé de vous les épargner; mariez votre ſœur.

DOM PÉDRO.

C'eſt auſſi ce que je veux faire, & ce ſera dès aujourd'hui, morbleu.



SCENE V.

DOM PÉDRO, ALBERTO, DONA INÈS, MANUÉLA.

DONA INÈS.

(*A part.*) TARUGO a parfaitement raccommodé tout; mais il faut auſſi que j'y mette quelque choſe du mien. (*Haut.*) Direz-vous encore, mon frere, direz-vous encore que mes plaintes ſont déplacées, après l'éclat ſcandaleux que vous venez de faire? Vous compromettrez plus par-là mon honneur que je ne l'aurois pu faire par des fautes réelles. Je ſuis laſſe de me voir expoſée à de pareils affronts. Il y a des couvents dans Madrid, je veux

en choisir un pour y rester jusqu'à ce que je m'établisse.

DOM PÉDRO.

Je ne puis me dissimuler que vous avez raison : aussi pour vous sauver de nouveaux dérangemens, j'ai conclu votre mariage.

DONA INÈS.

Avec qui ?

DOM PÉDRO.

Avec Dom Diégo de Roxas, un galant homme.

DONA INÈS.

Et savez-vous s'il me convient ?

DOM PÉDRO.

Mais il me convient à moi, & j'espere que vous ne ferez pas de difficulté.....

DONA INÈS.

Mais, est-ce vous, s'il vous plaît ou moi qu'il s'agit de marier ? Si c'est vous qui épousez Dom Diégo, à la bonne heure, il suffit de votre agrément : mais si c'est moi, il me semble qu'il faut attendre le mien.

DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

Comment! ſur quel ton vous me répondez.

DONA INÈS.

Et quel ton voulez-vous que je prenne avec un homme qui me ſacrifie à des caprices extravagans.

DOM PÉDRO.

Vous me manquez, Mademoiſelle : ſongez-vous que je ſuis ici votre pere & que j'en ai les droits.

DONA INÈS.

Mon pere! vous êtes encore bien jeune.

DOM PÉDRO.

Je ſens que je m'échauffe : ne faiſons pas d'éclat, Inès ; je n'ai qu'une choſe à vous dire, c'eſt que je vais amener Dom Diégo, je lui ai donné ma parole, & de gré ou de force, il aura votre main. Alberto, gardez bien les portes, cela ne durera pas long-tems. (*Il ſort.*)



SCENE VI.

DONA INÈS, MANUÉLA.

DONA INÈS.

EH bien! tu as entendu.

MANUÉLA.

Oui, vraiment, je n'y vois qu'un moyen; c'est de les prendre tous deux: vous vous êtes donnée à Dom Félix: votre frere vous donne à Dom Diégo; ils ont chacun leurs droits, vous les mettrez aisément d'accord.

DONA INÈS.

Que tu es folle avec ce badinage.

MANUÉLA.

Eh bien! protestez contre ce mariage: présentez une requête, faites faire des oppositions.

DONA INÈS.

Sans doute, c'est le bon parti: mais par qui ferai-je avertir Dom Félix?

MANUÉLA.

Tarugo ne tardera pas à revenir.

DONA INÈS.

Et si mon frere le prévient, s'il ramene Dom Diégo & qu'il me force à l'épouser.....

MANUÉLA.

Cela est embarrassant; je ne sais comment faire.

SCENE VII.

DONA ANA, DONA INÈS, MANUÉLA.

MANUÉLA.

DONA ANA PACHECO qui vient vous voir, Mademoiselle.

DONA INÈS.

Ah! le Ciel soit loué, ma cousine! Quelle entre.

MANUÉLA.

C'est votre affaire, elle avertira Dom Félix.

DONA INÈS.

Le voudra-t-elle dans les termes où elle en est avec mon frere.

DONA ANA.

Bonjour, ma chere Inès.

DONA INÈS.

Embraſſez-moi ma bonne couſine.

DONA ANA.

Je vais vous parler d'affaires très-ſérieuſes; mais il faut du ſecret : je voudrois que nous fuſſions ſeules.

DONA INÈS.

Vous pouvez parler devant cette fille, je n'ai rien de caché pour elle.

DONA ANA.

En ce cas allons au fait. Je viens vous voir, ma belle couſine, moins par politeſſe que pour tirer d'embarras un homme dont vous agitez terriblement le cœur. Vous ſavez à quoi nous en ſommes votre frere & moi; notre mariage eſt arrêté; il y a même jour pris pour le conclure : je trouve en lui tout le mérite du Cavalier le plus accompli; ſon humeur ſévere & jalouſe eſt le ſeul défaut qui m'a fait balancer juſques ici; j'ai voulu eſſayer de l'adoucir par des raiſons, & de le déſabuſer par des exemples que je lui ai mis ſous les yeux : mais ſon aveuglement étant à l'épreuve de tout ce

qui n'eſt que diſcours, j'ai pris le parti de me ſervir de l'expérience qui eſt le plus grand maître. J'ai ſu que Dom Félix de Tolede vous aimoit : je l'ai engagé à tâcher de lier avec vous un commerce ſuivi, afin que votre frere vous voyant mariés enſemble ſans qu'il s'en ſoit douté, pût être à la fin convaincu de la folie qu'il y a à prétendre garder une femme malgré elle. Ce point une fois gagné, je veux bien lui donner la main; mais je n'y conſentirai jamais qu'il ne ſoit bien déſabuſé. D'après cela Dom Félix m'a tout conté, & comme il s'agit d'une union indiſſoluble entre vous & lui, je viens vous voir de ſa part & vous demander quel moyen vous voulez prendre pour l'aſſurer. Il eſt prêt à tout faire pour vous épouſer. Voyez.

DONA INÈS.

N'en dites pas davantage : c'eſt le Ciel qui vous envoie pour me tirer du péril où je ſuis. J'aime Dom Félix, & je conſens à tout pour être à lui; mais mon frere m'a promiſe à Dom Diégo de Roxas : il va arriver dans le moment pour me le faire épouſer. Il n'y a qu'un remede, c'eſt que Dom

Félix, par force ou par adresse, trouve moyen de me tirer d'ici : mais voilà mon frere qui arrive, ne me quittez pas, ma chere cousine. Donnez-moi le tems de faire avertir Dom Félix. Retirons-nous, les voilà. (*Elles s'en vont.*)

SCENE VIII.

DOM PÉDRO, DOM DIÉGO.

DOM PÉDRO.

ON vient à bout de tout avec de l'argent : voyez à obtenir une dispense pour vous marier sans publication de bancs.

DOM DIÉGO.

Mon bonheur est si grand, mon cher ami, que j'en suis encore tout étourdi. Je ne sais par où j'ai mérité.....

DOM PÉDRO.

Point de complimens. (*A part.*) S'il voyoit le fond de mon cœur, il auroit moins de reconnoissance ; il ne sait pas par quel motif je le rends heureux.

SCENE IX.

DONA ANA, DOM PÉDRO, DOM DIÉGO.

DONA ANA.

Je suis enchantée de vous trouver, Monsieur; je viens de voir ma cousine.

DOM PÉDRO.

Vous vous trouvez ici dans une heureuse circonstance; vous vous trouverez présente au mariage de ma sœur que Monsieur va épouser (1).

DONA ANA.

Il ne m'est pas possible de m'arrêter une minute; j'ai une affaire qui ne souffre aucun retardement : vous me donnez la main sans doute.

---

(1) On ne doit pas être surpris de cette promptitude. En Espagne, suivant le Concile de Trente, le mariage ne consiste que dans la volonté des parties; de sorte que quand elles sont d'accord, le Pretre peut sans autre formalité leur donner la bénédiction.

DOM PÉDRO.

Vous voyez que je ne puis quitter en cet inſtant.

DONA ANA.

Vous ne pouvez ! je m'attendois à plus de complaiſance de votre part : je ne croyois pas que vous euſſiez rien de plus preſſé que de me plaire ; mais puiſque vous avez d'autres affaires, adieu, Monſieur, reſtez ; j'aime mieux après tout m'en aller ſeule que d'avoir la compagnie d'un homme auſſi peu poli.

DOM PÉDRO.

Ah ! Madame, arrêtez.

DONA ANA.

Eh bien ! je m'arrête.

DOM PÉDRO.

J'ai tort ; je ſuis à vos genoux, acceptez ma main & croyez qu'il n'y a rien que je ne ſacrifie au bonheur de vous accompagner.

DONA ANA.

Je ſuis trop bonne, je devrois vous faire acheter votre pardon.

DOM PÉDRO, *à Dom Diégo.*

Vous voyez que je ne puis m'en diſpenſer ; mais venez avec nous & nous reviendrons dans un moment.

SCENE X.

Le théatre change, il représente la rue où donne la maison de Dom Pédro.

DOM FÉLIX, TARUGO, UNE SUIVANTE *de Dona Ana.*

DOM FÉLIX.

TARUGO, le risque étoit grand, au moins.

TARUGO.

Il falloit un génie comme le mien pour vous en tirer.

LA SUIVANTE.

Les voilà, sans doute. Monsieur, Dom Félix.

DOM FÉLIX.

Qui est-ce qui m'appelle?

LA SUIVANTE.

C'est moi qui vous suis depuis une heure pour vous parler.

DOM FÉLIX.

Je ne vous connois pas.

LA SUIVANTE.

Je ſuis au ſervice de Dona Ana, elle m'envoie vous avertir de l'état où ſont les choſes.

DOM FÉLIX.

Eh bien! à quoi en ſont-elles?

LA SUIVANTE.

Dom Pédro veut marier ſa ſœur à Dom Diégo de Roxas. Il y eſt ſi déterminé, que ſi vous ne la tirez à l'inſtant de chez elle, il ne ſera plus tems, car le mariage eſt pour ce ſoir. Elle eſt décidée à ſe prêter à tout pour s'y ſouſtraire, & je ſuis chargée de vous dire qu'elle n'eſpere qu'en vous.

DOM FÉLIX.

Que deviendrai-je? Tarugo mon ami, mon cher Tarugo.

TARUGO.

Eh bien! Tarugo, Tarugo, que voulez-vous que j'y faſſe, moi, puiſqu'il la marie.

DOM FÉLIX.

Il faut l'empêcher.

TARUGO.

Cela eſt bientôt dit, il faut: en ſavez-vous le moyen?

DOM FÉLIX.

Si tu n'en trouves pas j'en ai un sûr.

TARUGO.

Quel?

DOM FÉLIX.

D'entrer, morbleu, par force, & de l'enlever au hasard de tout ce qui peut en arriver.

TARUGO.

Pauvre homme! allez, allez; laissez-moi faire. Ces gens-là avec leurs épées, ils croient venir à bout de tout. Attendez-moi-là (*Il va frapper à une jalousie.*)

DONA INÈS, *en dedans.*

Manuéla, regarde qui frappe.

MANUÉLA.

Qui est-ce?

TARUGO.

Moi.

DONA INÈS.

Est-ce Tarugo?

TARUGO.

Lui-même : votre frere est-il-là?

DONA INÈS.

Non.

TARUGO.

Eh bien! prenez vos écharpes; déguisez-vous de votre mieux, & allez sur le champ m'attendre dans mon appartement.

DONA INÈS.

Pourquoi faire?

TARUGO.

Allez toujours.

DONA INÈS.

Mais si Alberto.....

TARUGO.

Allez, morbleu, allez. Voyez-vous, il faut que cela babille.

DONA INÈS.

Nous y courons.

TARUGO.

Bon. Pour vous, Monsieur, attendez-moi ici, là sur la porte.

DOM FÉLIX.

Tu es tout mon espoir.

SCENE XI.

TARUGO, ALBERTO *à la porte*, UN LAQUAIS.

TARUGO.

MON Dieu, comme il fait chaud ! Je vais me déshabiller.

ALBERTO.

Entrez, Monsieur, soyez le bien venu.

TARUGO.

Y a-t-il de la glace ?

LE LAQUAIS.

Vous en trouverez de toute prête.

TARUGO.

Eh bien ! qu'on me l'apporte chez moi.

LE LAQUAIS.

Voulez-vous de la limonade ?

TARUGO.

Non, par-dieu, toutes ces friandises-là m'affadissent le cœur. Avez-vous du ratafiat ?

ALBERTO.

En voulez-vous ?

TARUGO.

Oui, vraiment, cela est bien plus sain. (*Il entre.*)

ALBERTO.

Voilà un étrange homme.

LE LAQUAIS.

Ma foi, il se donne du bon tems, toujours ; il mange comme quatre & boit comme douze.

TARUGO, *revenant sur ses pas.*

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, quelle trahison, des femmes chez moi ! Mais on veut donc me faire mourir ici : c'est bien la peine d'avoir du monde à la porte.

ALBERTO.

Que voulez-vous dire, Monsieur ?

TARUGO.

Ce que je veux dire ! ce qui est. Comment ! laisser entrer des femmes dans mon appartement, après que vous avez vu l'effet qu'elles produisent sur moi. Je vais chercher une auberge où je serai plus en sûreté.

ALBERTO.

Et par où diable seroient-elles entrées ?

TARUGO.

Par-dieu, voyez-y vous-même ; les voilà.

SCENE XII.

Les mêmes, DONA INÈS, MANUÉLA *couvertes de leurs écharpes.*

ALBERTO.

O Ciel ! que vois-je ?

LE LAQUAIS.

Par la chasteté de la Madeleine, il a raison.

ALBERTO.

Qui peuvent être ces femmes-là ?

TARUGO.

Qui ? Ce sont des coquines qui auront éventé mes pistoles du Pérou.

ALBERTO.

Il faut les chasser avant que Dom

Pédro ſoit rentré. Allons, hors d'ici malheureuſes.

TARUGO.

Tirez, tirez, gredines.

ALBERTO.

Voilà un ſingulier événement.

TARUGO.

C'eſt un miracle que je n'en aie pas percé une des deux d'outre en outre; mais c'eſt votre faute auſſi.

ALBERTO.

Monſieur.

TARUGO.

Oh! vraiment, vous êtes de braves ſentinelles, on entre, on ſort ſous vos yeux, ſans que vous y preniez garde ſeulement.

(*Pendant ce dialogue qui ſe paſſe dans l'intérieur de la maiſon, Dona Inès & Manuéla ſont dans la rue où elles cherchent Dom Félix.*

DOM FÉLIX *qui les apperçoit.*

Ah! les voilà ſûrement; Tarugo ne m'a pas trompé.

DONA INÈS.

Il doit être ici.

DOM FÉLIX.

Auſſi le trouvez-vous, chere idole de mon ame : couvrez-vous bien le viſage quoiqu'il ſoit nuit : on peut vous reconnoître au moindre ſoupçon.

DONA INÈS.

Allons chez Dona Ana ma couſine ; mon frere ne nous y reverra que mariés.

DOM FÉLIX.

Allons ; mais j'entends du monde.

SCENE XIII.

Les mêmes, DOM DIÉGO, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

Je ſuis venu à bout d'appaiſer Dona Ana, & nous nous marierons demain en même tems que vous.

DOM DIÉGO.

Elle a raiſon.

DOM PÉDRO.

Mais qui eſt-ce qui vient à nous?

DOM DIÉGO.

Un homme avec deux femmes.

DOM PÉDRO.

Deux femmes! le cœur m'a treſſailli. Arrêtez, qui êtes-vous?

DOM FÉLIX.

Moi, ne le voyez-vous pas.

DOM PÉDRO.

Et avec qui êtes-vous-là?

DOM FÉLIX.

Que vous importe?

DOM PÉDRO.

C'eſt Dom Félix.

DOM FÉLIX.

C'eſt Dom Pédro.

DONA INÈS, *bas.*

Je ſuis perdue!

DOM PÉDRO.

Je ne vous reconnoiſſois pas, excuſez.

DOM FÉLIX.

Que me voulez-vous?

DOM PÉDRO.

Rien que vous offrir mes ſervices; avec une compagnie comme la vôtre,

vous pouvez en avoir besoin, si quelquefois vous tombiez à rencontrer des brutaux.

DOM FÉLIX.

(*A part.*) Celui-là est trop plaisant. (*Haut.*) Je vous rends mille graces: cette Dame est mariée, on la suit; je me trouve seul pour la défendre : faites-moi la grace de l'accompagner jusqu'à ce que je l'aie mise en sûreté.

DOM PÉDRO.

Avec plaisir. Suivons-les, Dom Diégo.

DOM FÉLIX.

Vous m'obligez infiniment; prenez les devants.

DOM PÉDRO.

Volontiers.

DONA INÈS.

Qu'avez-vous fait?

DOM FÉLIX.

Paix.

DOM PÉDRO, *à part.*

En vérité j'étois bien sot de m'allarlarmer sur le compte de Dom Félix: il me paroît qu'il connoît trop de femmes pour s'attacher à ma sœur.

DOM FÉLIX, *à part.*

Vive-dieu! je veux que ce ſoit ſon frere lui-même qui me l'amene chez moi. (*Ils s'en vont.*)



SCENE XIV.

Le théatre repréſente la maiſon de Dona Ana.

DONA ANA, TARUGO, DOM FÉLIX, DONA INÈS, MANUÉLA.

TARUGO.

VOILA comme les choſes ſe ſont paſſées: j'ai quitté tout mon équipage, & quand il ſera bien déſabuſé du ſuccès de ſes ſoins, je lui montrerai ſon Maître dans la perſonne de Tarugo.

DONA ANA.

Il va mourir de rage en apprenant tout cela. Mais Dom Félix eſt longtems.

TARUGO.

Le voilà, Madame.

DOM FÉLIX.

Nous voilà arrivés chez vous ſans le moindre accident.

DONA ANA.

Je vous en félicite.

DOM FÉLIX.

Mais nous avons été bien plus heureux que nous ne penſions.

DONA ANA.

En quoi ?

DOM FÉLIX.

C'eſt que Dom Pédro a voulu abſolument nous accompagner juſqu'ici avec Dom Diégo, ſans ſe douter le moins du monde que ce fût ſa ſœur.

TARUGO.

Ah! nous en rirons donc bien.

DOM FÉLIX.

Il y a mieux ; il eſt là-bas à attendre.

DONA ANA.

Entrez donc tous là-dedans, il ne faut pas retarder le dénouement davantage. Qu'on le faſſe monter.

DONA INÈS.

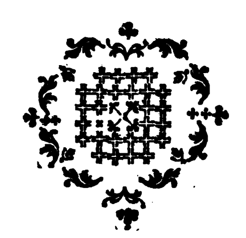
Le cœur me bat terriblement.

DOM FÉLIX.

Que craignez-vous ?

DONA ANA.

Pour prix de ma main, je prétends disposer de la vôtre. Voyons un peu quelle figure il va faire.



SCENE XV.

Les mêmes, DOM PÉDRO, DOM DIÉGO.

DOM PÉDRO.

QUE souhaitez-vous, Madame?

DONA ANA.

Est-ce que vous avez quelqu'un avec vous?

DOM PÉDRO.

C'est mon cousin Dom Diégo.

DONA ANA.

Ah-çà, mon cher Dom Pédro, nous allons être bientôt mariés; mais il faut auparavant que je vous arrache l'aveu de la vérité que vous nous avez tant contestée. Avouez que de garder une femme malgré elle, c'est la chose impossible?

DOM PÉDRO.

Je l'avouerois à présent moins que jamais. Jusqu'à présent je n'avois su

que par théorie ce qui en eſt, mais aujourd'hui je le ſais par expérience.

DONA ANA.

Mais ſi je vous mets ſous les yeux un exemple qui vous prouve à vous-même que c'eſt la choſe impoſſible, en conviendrez-vous ?

DOM PÉDRO.

Il n'y en a qu'un qui peut produire cet effet ; or c'eſt bien de me le mettre ſous les yeux qui eſt la choſe impoſſible.

DONA ANA.

Pas tant. Vous êtes bien ſûr que Dona Inès en ce moment eſt dans votre maiſon.

DOM PÉDRO.

Si j'en ſuis ſûr ! comme de mon exiſtence.

DONA ANA.

Eh bien ! pour vous apprendre à douter, Dona Inès, Dom Félix, paroiſſez.

DOM PÉDRO.

Que vois-je ? Et qui vous a amenée ici ?

DOM FÉLIX.

Vous-même.

DOM PÉDRO.

Moi!

DOM FÉLIX.

Oui, tout-à-l'heure; c'eſt cette Dame que vous avez rencontrée avec moi.

DOM PÉDRO.

Ah! perfide, vous m'avez joué un tour bien cruel.

DOM FÉLIX.

Non, je ne vous ai pas trompé. Je vous ai dit que j'étois avec une femme mariée, & c'eſt la vérité : Inès eſt ma femme.

DOM DIÉGO.

Je n'ai plus rien à faire ici.

TARUGO.

Et toi, Manuéla, veux-tu être la femme de Dom Chriſante?

DOM PÉDRO.

En voilà bien d'une autre.

TARUGO.

Il n'y a rien qui doive vous ſurprendre; en un tour de main Dom Chriſante eſt devenu Tarugo.

DONA ANA.

Eh bien! penſez-vous encore qu'il

ſoit facile de garder une femme?

DOM PÉDRO.

Non, Madame, je ſuis trop bien convaincu du contraire.

DONA ANA.

En ce cas tout eſt dit, voilà ma main.

FIN.

LA RESSEMBLANCE,

En Espagnol,

EL PARECIDO,

COMÉDIE

De Dom AUGUSTIN MORETO.

PERSONNAGES.

Dom FERNAND DE RIBERA.

Dom LOUIS.

Dona JUANA, *sœur de Dom Fernand.*

Dom PÉDRO LUJAN.

TACON, *Valet de Dom Fernand.*

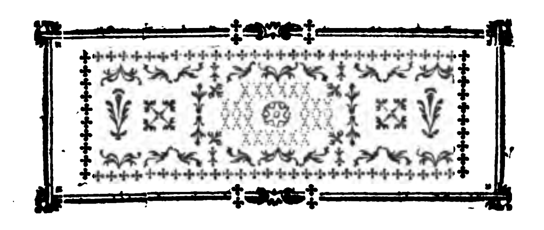
LÉONOR, *Suivante d'Inès.*

Dom LOPE LUJAN.

Dona INÈS, *sœur de Dom Lope.*

UN FACTEUR.





LA RESSEMBLANCE,

COMÉDIE.



PREMIERE JOURNÉE



SCENE PREMIERE.

DOM FERNAND, TACON *en habits de voyage.*

DOM FERNAND.

C'EN est fait, mon cœur est épris; je n'ai de ma vie vu une beauté plus parfaite.

TACON.

Monsieur, savez-vous que vous n'avez pas la tête trop saine.

DOM FERNAND.

J'arrivai à Madrid mort d'inquiétude & de fatigue ; mais depuis cet heureux moment je me suis ranimé; il faut l'attendre ici à la sortie de l'Eglise, pour lui faire connoître mes sentimens.

TACON.

Par ma foi, mon cher Maître, je n'oserois dire que vous êtes fou : mais il s'en faut si peu, si peu.

DOM FERNAND.

Oui, je le suis, si l'amour le plus vif est une folie.

TACON.

Voilà une tête dérangée. (*Aux Spectateurs.*) Messieurs, je vous en fais juge. Ce jeune homme que vous voyez, qui s'appelle Dom Fernand de Ribera, est un des braves de Seville. Il lui est échappé dans ce pays-là quelque sottise, & par la crainte des suites nous avons jugé à propos de voyager. Nous avons dépensé sur la route de Madrid tout ce que nous avions pu.

emporter de bijoux & d'argent. Nous étions juste au bout quand nous sommes arrivés à cette rue qui se nomme, comme vous savez, la rue des Infantes; & si nous nous y trouvons, c'est uniquement parce que le loueur de mules qui nous a conduit, y demeure; car nous n'avons point de projets, nous autres. Nous voilà sur le pavé sans bagages, sans provisions, sans argent pour en avoir, sans connoissances à qui en demander. Dans cette situation consolante, Monsieur a rencontré une belle Dame dont il se dit amoureux, & il prétend l'attendre: pour moi, je m'en vais.

DOM FERNAND.

Où?

TACON.

Demander la charité puisque nous n'avons pas le sou.

DOM FERNAND.

Arrête, malheureux bouffon!

TACON.

J'arrêterai, soit; mais il faut souper.

DOM FERNAND.

Il faut te taire; si tu savois les rai-

ſons de mon départ, & la néceſſité où je me ſuis vu de quitter Seville, tu ſerois moins étonné de la précipitation de ma fuite.

TACON.

Il ne tient qu'à vous de m'en inſtruire.

DOM FERNAND.

Je voudrois me les cacher à moi-même; mais comptant comme je le fais ſur ton attachement, je ne puis m'obſtiner plus long-tems au ſilence; c'eſt ma ſœur qui eſt cauſe de tous mes malheurs.

TACON.

Votre ſœur?

DOM FERNAND.

Elle-même. Un ſoir en rentrant chez moi à Seville, j'apperçus du trouble, du dérangement dans la maiſon: on fut long-tems à m'ouvrir; on ne trouvoit pas les clefs, cela me donna du ſoupçon; je courus droit à l'appartement de ma ſœur Dona Juana: croirois-tu Tacon ce que j'y vis? un Cavalier, le viſage couvert, qui paroiſſoit vouloir ſe dérober à mes regards. Je fondis ſur lui l'épée à la

main : l'honneur outragé conduisoit mes coups : je l'entendis s'écrier, je suis mort. A ce bruit la garde qui passoit dans la rue, trouvant les portes ouvertes, entre, monte, me poursuit : je me sauve chez un ami, où j'appris bientôt que ma sœur ne paroissoit plus, qu'on avoit trouvé chez moi le Cavalier dangereusement blessé, & qu'on me cherchoit avec la plus grande exactitude. Tu n'étois pas chez moi la nuit de cette affreuse scene, mais ayant été informé par mon ami du lieu où tu t'étois retiré, je t'ai fait avertir, nous nous sommes déguisés, nous sommes partis & nous voilà arrivés à la Cour où je veux vivre dans l'obscurité jusqu'à ce que j'aie trouvé moyen de consommer ma vengeance.

TACON.

Cela est fort bien; mais comment conciliez-vous tant de fureur avec tant d'amour?

DOM FERNAND.

Je n'en sais rien; mais il est sûr que je suis également partagé entre ces deux sentimens, & je ne desire pas avec moins d'ardeur de connoître mon ennemi, que de revoir ma belle maîtresse.



SCENE II.

DOM FERNAND, DOM LOUIS, TACON.

DOM LOUIS.

QUE vois-je? N'eſt-ce pas-là Dom Lope de Lujan, le frere de la divinité qui regne dans mon ame? mais on le diſoit mort. Me tromperois-je? mais non, c'eſt bien lui.

TACON.

Prenez garde à vous, Monſieur; voilà un homme qui vous examine avec bien de l'attention.

DOM FERNAND.

Je m'en ſuis bien apperçu, mais je ne ſais qui c'eſt.

TACON.

Il vient à nous; ne vous montrez que de profil. Que ſait-on?

DOM LOUIS.

Eh! l'ami, un mot.

TACON.

L'ami ! il est familier. Que souhaitez-vous ?

DOM LOUIS.

Je voudrois bien savoir si ce gentilhomme n'est pas Dom Lope de Lujan.

DOM FERNAND.

Non, Monsieur, je ne suis point Dom Lope.

DOM LOUIS.

Parbleu, je ne me trompe pas, ce sont ses traits; c'est sa voix, sa marche. Ah! Monsieur, ne vous obstinez pas à vous cacher, je vous prie. On vous avoit dit mort aux Indes, & toute votre famille en étoit désespérée : votre sœur seche de douleur, votre pere est inconsolable. Il donneroit les cent mille ducats qu'il possede pour vous retrouver.

TACON.

Ah le cher homme ! Dieu vous récompense, Monsieur. Il est donc bien affligé ce pauvre vieillard, notre bon pere ?

DOM FERNAND.

Il y a ici du quiproquo. Je ne suis

pas, Monſieur, celui que vous penſez.

TACON, *à part.*

Que dites-vous, malheureux ?

DOM FERNAND.

Que puis-je faire ?

TACON.

Eh ! oui, Monſieur, oui ; mon Maître eſt Dom Lope, gardez-vous d'en douter ; mais nous ſommes arrivés en poſte à franc étrier, & il vouloit cacher ſon retour juſqu'à l'arrivée de ſon bagage, afin de ne pas ſe préſenter à ſon cher pere en guenilles.

DOM LOUIS.

Je le ſavois bien ; il n'eſt pas poſſible de s'y méprendre : embraſſez-moi, mon cher Dom Lope.

DOM FERNAND.

Vous êtes dans l'erreur.

TACON, *à part.*

Eh ! chien d'homme, vous tairez-vous ? Eh ! mon Dieu, ſoyez Dom Lope, & Dom Lorenco, & Dom Diable, s'il le faut : Dom Lope trouvera du crédit ici & à coup ſûr Dom Fernand n'en trouveroit pas pour un ſou.

DOM LOUIS.

Je ne me ſens pas de joie; allons avertir Dom Pédro, qu'il me ſache gré d'une auſſi bonne nouvelle; attendez-moi-là un moment, je reviens à l'inſtant.



SCENE III.

DOM FERNAND, TACON.

TACON.

Eh bien! Monſieur.

DOM FERNAND.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cet homme-là me veut dire?

TACON.

Ah! morbleu, que vous importe: n'allez-vous pas-là faire l'imbécille. Il vous donne une ſucceſſion de cent mille ducats au moment où nous n'avons ni denier, ni maille, & vous balancez : ſoyez, Monſieur, ſoyez le bienheureux Indien.

DOM FERNAND.

Comment veux-tu que j'accrédite

une méprise de ce genre, que je me prête à une imposture. Dis, comment le veux-tu?

TACON.

Comment! parbleu en les laissant faire, puisque vous avez même la voix de cette copie dont on veut que vous soyez l'original, ils vous aideront eux-mêmes à les persuader.

DOM FERNAND.

J'entends bien; mais je ne connois pas un mot ni de la famille, ni de leurs affaires : je ne sais pas même leurs noms.

TACON.

Eh vive-dieu! à quoi donc sert l'esprit? il faut commencer par bien boire, bien manger, par prendre de l'argent si l'on vous en offre, & éluder leurs questions par des défaites générales, jusqu'à ce que vous soyez assez instruit pour parler mieux, ou que nous ayons à notre portée une autre ressource qui nous dispense de celle-là.

DOM FERNAND.

Et cette Dame que j'attends qui va sortir.

TACON.

Parbleu, elle s'en ira. Pour nous, le grand point eſt de ne pas perdre de vue la bonne auberge où nous allons être reçus ſans donner d'argent.

DOM FERNAND.

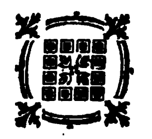
Tu te livres-là à des idées extravagantes : ſi je n'avois pas d'amour dans le cœur, je pourrois m'y prêter. Mais qu'as-tu à me conſidérer ?

TACON.

Plus je vous examine, plus je crois que vous êtes Dom Lope ; il faut que vous l'ayez oublié.

DOM FERNAND.

Tais-toi, extravagant, j'apperçois l'objet de mes vœux.



SCENE IV.

DOM FERNAND, TACON, DONA INÈS, LÉONOR.

DOM FERNAND.

AMOUR, sois-moi favorable ; je vais à elle. Permettez-vous, Madame, que le plus soumis de vos adorateurs ait le bonheur de vous accompagner, & qu'il vous offre un cœur sur lequel vous régnez souverainement ?

DONA INÈS.

J'ai lieu d'être surprise, Monsieur, d'une offre si flatteuse. Comment ! ne vous connoissant pas, puis-je l'accepter.

DOM FERNAND.

Si vous ne la trouvez pas indigne de vous, souffrez que je puisse apprendre du moins où vous logez, afin d'essayer à vous prouver la sincérité & la vivacité de ma passion.

DONA INÈS.

C'est ce que je ne puis vous accor-

der pour le présent, mais si vous voulez me prouver la soumission dont vous m'assurez, ne me retenez plus ici & je vous promets que vous m'y retrouverez demain matin.

DOM FERNAND.

Serez-vous assez cruelle pour me refuser la permission de vous accompagner du moins à quelque distance.

DONA INÈS.

Eh bien, j'accepte votre main jusqu'au bout de cette rue.

DOM FERNAND.

Attends-moi ici, Tacon.

TACON.

Qu'allez-vous faire? Vous perdez tout; mais le voilà qui suit ces coquines. Ah! quel cerveau timbré! au lieu d'attendre ici l'honnête homme qui lui a tout d'un coup trouvé un nom, une famille, une maison, & cent mille ducats.... Mais le voilà, je crois, ce généreux personnage avec un vieillard..... C'est sans doute le pere de Dom Lope, je sais son nom, il s'appelle Dom Pédro. Il faut réparer les sottises de mon maître.

SCENE V.

DOM PÉDRO, DOM LOUIS, TACON.

DOM LOUIS.

Je l'ai vu, vous dis-je, je l'ai laissé ici, & voilà son valet.

DOM PÉDRO.

Je suis tout hors de moi, je vous crois à peine. Oh, mon ami, appartenez-vous à mon cher Lope?

TACON.

Quoi! si j'appartiens à Lope? Qu'est-ce que c'est que Lope? Est-ce que j'ai l'air du valet d'un poëte, s'il vous plaît (1)?

DOM PÉDRO.

Pourquoi donc me répondez-vous ainsi?

TACON.

Parce que mon maître se nomme

(1) Ceci est une raillerie aux dépens de Lope de Véga.

Dom Lope de Lujan, c'est le gentilhomme le plus gentilhomme.

DOM PÉDRO.

Et où est-il ce cher fils, mon pauvre Dom Lope ?

TACON.

Qu'entends-je ! Quoi ! vous seriez Dom Pédro de Lujan !

DOM PÉDRO.

Oui, mon ami.

TACON.

J'embrasse vos genoux.

DOM PÉDRO.

Où est mon fils ?

TACON.

Il sera ici dans un instant. Vous êtes son pere, son véritable pere !

DOM PÉDRO.

Il n'y a rien de si sûr.

TACON.

Oui, sûr comme ces choses-là le sont.

DOM PÉDRO.

Apprends-moi donc pourquoi Lope ne m'a-t-il pas écrit ?

TACON.

Voilà qui m'embarrasse.

DOM PÉDRO.

Est-ce qu'il auroit oublié ma tendre affection pour lui.

TACON.

Vous ne savez donc pas ce qui lui est arrivé ?

DOM PÉDRO.

Moi, je ne sais rien.

TACON.

Ah ! Monsieur, c'est un malheur étrange, il a perdu la mémoire, il ne se souvient ni de vous, ni de sa maison, ni de sa famille, il s'oublie quelquefois lui-même, & sans moi il n'auroit jamais pensé à revenir à Madrid.

DOM PÉDRO.

Comment donc ?

TACON.

Il y a onze mois & demi que je suis à son service, je le trouvai, Monsieur, pour la premiere fois, malade à la Havane.

DOM PÉDRO.

Qu'est-ce qu'il avoit ?

TACON.

Un mal terrible, une paralysie, mais une paralysie comme on n'en voit point; c'est celle dont parle Galien, & qui, suivant lui, fait perdre le jugement, toutes les facultés de l'ame; c'est ce qui est arrivé à Monsieur votre fils, il avoit tout perdu sans exception; mais comme en revenant des Philippines il avoit de l'argent, il se rendit à la Nouvelle-Espagne, & là il trouva un opérateur qui l'a traité; à force de remedes il a recouvré le jugement, mais la mémoire est restée au diable, au point qu'il a fallu lui rapprendre à lire, à écrire, & jusqu'à son nom même.

DOM PÉDRO.

Voilà qui est bien triste.

TACON.

A cela près, il se porte à merveille. Par le moyen de ses amis, j'ai appris qui il étoit, & je l'ai ramené ici, sans qu'il s'en soit seulement apperçu.

DOM PÉDRO.

Mais il a pourtant quelques idées?

TACON.

Bien peu, pour signer son nom il faut que je le lui dise.

DOM PÉDRO.

Cela m'afflige. Mais son mal est-il tout-à-fait incurable ?

TACON.

Les médecins disent qu'avec le tems cela reviendra ; au reste le meilleur remede c'est de le bien nourrir. Il y a apparence que chez lui le cerveau est desséché, il faut l'humecter par les vapeurs d'un estomac bien plein ; oh, il y a une grande correspondance entre la tête & l'estomac.



SCENE VI.

Les mêmes, DOM FERNAND.

DOM FERNAND, *à part*.

Je crois que je parviendrai à la toucher.

DOM PÉDRO.

Ce que vous m'avez appris de son infirmité me paroît incroyable.

TACON.

Monſieur, le voilà.

DOM PÉDRO.

Lope, mon cher enfant.

DOM FERNAND.

Je ne ſuis pas plus Lope que votre fils, Monſieur.

DOM PÉDRO.

Si fait, ſi fait, tu es mon fils, embraſſe-moi, mon bon ami. Quel accident! tu ne te ſouviens plus de moi, mon pauvre garçon, hélas! j'ai bien amérement pleuré ta mort.

DOM FERNAND.

Monſieur, je ſuis obligé, en honneur, de vous avertir que vous vous méprenez, je ne ſuis rien de ce que je parois être, & je ne me ſouviens pas de vous avoir jamais vu.

TACON.

Qu'eſt-ce que je vous ai dit?

DOM LOUIS.

Cela fait compaſſion, c'eſt un accident bien étrange.

TACON.

Il n'y a rien de pareil.

DOM PÉDRO.

Quoi! tu ne reconnois pas même ton pere?

TACON.

Je vous dis que tout cela eſt inutile, il n'a de mémoire de rien, mais de rien du tout.

DOM PÉDRO.

Quel tourment!

TACON.

Monſieur, c'eſt-là Monſieur votre pere; allons, tâchez de vous en rappeller quelque choſe.

DOM FERNAND.

Où ce fou-là m'a-t-il empêtré; je ne veux point avouer un menſonge comme celui-là.

DOM PÉDRO.

Oublier ſon pere, cela ne s'eſt jamais vu; & ſa ſœur, il s'en ſouviendra peut-être.

TACON.

Brrrr, vous l'entendez bien, je vous dis qu'il ne ſait pas même qui il eſt, ni où il eſt.

DOM LOUIS.

Il a l'air tout penſif, tout étonné.

DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

Le Ciel nous soit en aide. Allons, mon fils, viens, entre chez nous : tu verras ta sœur qui t'attend dans les gémissemens, dans les larmes ; ta maladie va peut-être un peu retarder son mariage ; mais n'importe, je te revois, cela me suffit.

TACON.

Eh bien, bourreau ! marcherez-vous ?

DOM FERNAND.

Allons, puisqu'il le faut, à la bonne heure ; voyons ce que cela deviendra.



SCENE VII.

Le théatre représente la maison de Dom Pédro & l'appartement de Dona Inès.

DONA INÈS, DONA JUANA, LÉONOR.

DONA INÈS.

Venez ici, Madame, vous y serez en sûreté & vous pourrez m'y confier avec moins d'inquiétude vos tristes aventures.

DONA JUANA.

Puisse le Ciel, Madame, vous récompenser d'une bonté si généreuse. Je vous ai déja appris comment mon frere ayant eu une querelle chez moi, & ayant laissé son ennemi pour mort, fut obligé de se soustraire aux recherches de la Justice. J'avois cru devoir dès auparavant me soustraire aux siennes, & je trouvai un asyle chez un ami qui se chargea de me mettre en sûreté. J'y ai été informée que mon amant

avoit été guéri de ses blessures, & qu'il étoit parti pour Madrid dont il étoit originaire. J'ai cru qu'il me seroit possible de l'y retrouver; je m'y suis rendue moi-même, mais mes efforts ne m'ont procuré aucun éclaircissement à mon sujet. Je vois trop clairement que le nom sous lequel il s'est fait connoître à moi, n'étoit pas le sien. J'allois me trouver seule ici sans secours, sans ressource, sans asyle, quand j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Daignez m'admettre au nombre des femmes qui vous servent, vous n'en aurez point de plus zélées ni de plus fideles. Je vous demande cette grace à genoux au nom de mes malheurs, de mon sexe & du vôtre. Que votre cœur s'attendrisse sur mon infortune!

DONA INÈS.

Levez-vous donc, ma chere, je vous jure que j'en suis pénétrée; je vous servirai de toute ma puissance, je parlerai à mon pere pour vous; je tâcherai de l'engager à vous laisser auprès de moi, bien plus pour jouir de votre amitié, que pour accepter vos services. En attendant, restez dans

mon appartement. Comment vous appellez-vous ?

DONA JUANA.

Dona Juana.

DONA INÈS, *à Léonor.*

Allez, menez Madame dans mon cabinet.

DOM PÉDRO, *en dedans.*

Qu'on avertiſſe ma fille de venir ici.

LÉONOR.

C'eſt Monſieur votre pere, Madame.

DONA INÈS.

Ne vous montrez point : Léonor, conduiſez-la dans votre chambre, entrez par cette porte. Que l'amour eſt une étrange paſſion ! j'en ai ſous les yeux un terrible exemple, & je ne ſais ſi je ne ſerai pas bientôt dans le cas d'éprouver moi-même de pareilles traverſes. Mon pere s'obſtine à me marier avec Dom Louis : malheureuſe que je ſuis ! faut-il qu'on nous engage ſans jamais conſulter nos inclinations,

SCENE VIII.

Le théatre (il faut toujours se le rappeller) représente plusieurs pieces à la fois. Dona Inès sort de celle où elle étoit pour entrer dans celle de devant, où se présentent dans le même tems par une autre porte, Dom Pédro, Dom Fernand & Tacon.

DONA INÈS, DOM PÉDRO, DOM FERNAND, DOM LOUIS, TACON.

DOM PÉDRO.

VIENS, ma chere fille; tiens, je te présente tout à la fois, un mari & un frere. Qu'as-tu à t'étonner? le bruit qui court de sa mort étoit faux comme tu vois.

DONA INÈS, *bas.*

Mais n'est-ce pas là le Cavalier que j'ai rencontré tantôt?.... Dissimulons.

DOM FERNAND, *à part.*

Ciel! voilà la Dame qui m'a si vivement touchée.

DOM PÉDRO.

Qu'eſt-ce donc ? Vous voilà tous deux immobiles.

DONA INÈS.

Quoi ! mon pere, c'eſt-là ce cher frere que nous avons tant pleuré ?

DOM PÉDRO.

Embraſſe-le vîte, ma fille : ne ſois pas ſurpriſe, au reſte, de ce qu'il te dira ; il a eu le malheur de perdre tout-à-fait la mémoire aux Indes.

DOM FERNAND, *à part.*

Je ne puis m'en dédire ; il faut garder un nom qui m'approche d'un objet qui m'eſt ſi cher.

DOM PÉDRO.

Embraſſez-la donc.

DOM FERNAND.

Volontiers. Si j'ai eu le malheur de perdre la mémoire, Madame, mon cœur n'en eſt pas moins ſenſible. Je vois avec tranſport que nous allons être unis par les liens de la tendreſſe & du ſang : mais je préfere les premiers. Oui, Madame, aimons-nous, & que la parenté n'entre pour rien dans cet amour. Cette grace, ſi vous me l'ac-

cordez, ſaura me dédommager de toutes mes infortunes. Je ne regretterai pas la faculté de me rappeller les objets paſſés dans un moment où il ne me reſtera rien à deſirer pour l'avenir.

DOM PÉDRO.

Quel langage lui tiens-tu donc-là? Allons, allons, je ſuis enchanté de vous voir tant de diſpoſitions à vous aimer. Bon! vous aurez le tems de faire connoiſſance enſemble.

TACON, *à part.*

Cela n'eſt pas malheureux, non, de recevoir du pere de ſa maîtreſſe l'ordre de l'embraſſer devant lui.

DOM PÉDRO.

Oh là! vous autres, qu'on prépare un appartement, qu'on mette la table, réjouiſſons-nous du retour de mon fils.

TACON.

Cela eſt bien dit : oui, la table, la table.

DOM FERNAND.

Je ne ſais où j'en ſuis. Quelle biſarre deſtinée qui m'ouvre un accès ſi facile auprès de la beauté que j'adore, & qui me préſente à elle en qualité de

frere, tandis que mon cœur brûle de la passion la plus vive pour elle.

DOM LOUIS.

Je ne puis regarder que comme un bonheur l'arrivée de votre fils, dans le tems où vous vous préparez à couronner ma flamme par un heureux mariage.

DOM PÉDRO.

La situation de Dom Lope, Monsieur, m'oblige à différer un peu cette alliance, quelque flatteuse qu'elle soit pour moi. La fête m'en paroîtroit bien plus douce, s'il pouvoit y assister en parfaite santé.

DOM FERNAND.

Ah! Tacon, qu'as-tu fait, Inès est promise, je suis perdu.

DOM PÉDRO.

Il me semble qu'il est mieux depuis qu'il est entré ici. Allons, allons nous mettre à table.

TACON.

La paralysie va être souvent mise en jeu.

DOM FERNAND.

Mais à propos, je n'ai pas encore embrassé cette chere sœur: il faut me

le pardonner, car je ne l'ai jamais vue.

DOM PÉDRO.

Voilà ſon mal qui le reprend.

DOM LOUIS.

Oui, c'eſt ſa mémoire qui lui manque.

DOM PÉDRO.

Il faut avoir des complaiſances pour lui, ma fille. Embraſſe-le.

DONA INÈS.

De tout mon cœur.

TACON.

Fort, fort, de peur qu'il ne l'oublie encore tout à l'heure.

DOM PÉDRO.

Allons, Dom Louis, allons ma fille; donnons tout ce jour à la joie.





SECONDE JOURNÉE.

Le théatre représente la rue devant la maison de Dom Pédro.



SCENE PREMIERE.

DOM FERNAND, TACON, *magnifiquement habillés.*

DOM FERNAND.

NON, Tacon, je ne puis me mettre au-dessus de cet amour.

TACON.

Morbleu, Monsieur, ne vous jouez pas à nous perdre. Voilà une passion venue bien mal-à-propos : examinez donc notre état actuel auprès de celui d'hier, & songez qu'un bien être de toute la vie, vaut mieux qu'une satisfaction passagere.

DOM FERNAND.

Non, je veux me déclarer & épouser Inès.

TACON.

Vous rêvez : vous ne l'approchez si facilement qu'en qualité de frere. En perdant ce titre, quel est celui qui vous resteroit ? y songez-vous ? on nous mettra tous deux à la porte & voilà tout.

DOM FERNAND.

Comment veux-tu que je reste dans le silence, quand je vois les nôces de Dom Louis prêtes à se faire ?

TACON.

Ne voyez-vous pas qu'il vous sera bien plus aisé d'y mettre obstacle avec le nom que vous portez aujourd'hui, qu'avec celui de rival ?

DOM FERNAND.

Mais si le véritable frere s'avise de revenir.

TACON.

Bon ! je vous garantis plus fils de Dom Pédro que lui.

DOM FERNAND.

Comment cela ?

TACON.

Comment! en pareille affaire c'est toujours le premier qui paroît qui l'emporte : la ressemblance entre vous & lui est parfaite ; on m'a fait voir un de ses portraits & je m'y serois mépris moi-même. Il y a quatorze ans qu'on ne l'a vu ici. S'il reparoît tout le monde sera pour vous, & c'est lui qui sera l'imposteur.

DOM FERNAND.

Cela m'inquiete.

TACON.

Vous avez tort. Jugez de la prévention du vieillard en votre faveur, par sa crédulité pour l'histoire de la paralysie.

DOM FERNAND.

Le voilà.

TACON.

Songez que j'ai pris un autre nom; c'est Cerote que je m'appelle, & non plus Tacon.

SCENE II.

DOM PÉDRO, DOM FERNAND, TACON.

DOM PÉDRO.

QUE fais-tu-là, Cerote?

TACON.

Monsieur, je viens de consulter les Médecins, il n'y a point de remede.

DOM PÉDRO.

J'en suis bien fâché.

TACON, *à Dom Fernand.*

C'est votre pere.

DOM FERNAND.

Est-il heure de dîner? Allons; mais dis-moi, qui est ce gentilhomme que je n'ai jamais vu?

TACON.

Toujours de même.

DOM PÉDRO.

Veux-tu dîner, mon enfant?

TACON.

Dites que oui.

DOM FERNAND.

Eh! mais ce n'est pas l'heure.

TACON.

Ventrebleu! que vous importe : est-ce que vous devez vous en souvenir?

DOM PÉDRO.

Eh bien! mon ami, comment te trouves-tu? ton accident m'inquiete étrangement; je veux marier ta sœur Inès, & j'aurois bien desiré que tu en fusses instruit & que tu pusses t'en souvenir.

DOM FERNAND, *bas.*

Je serois trop heureux si je pouvois l'oublier.

TACON.

Il me vient une idée, Monsieur; il n'y a qu'à prendre du papier & lui écrire tout ce qu'il a à faire.

DOM FERNAND.

Vous mariez quelqu'un; & qui est-ce, s'il vous plaît?

DOM PÉDRO.

C'eſt ta ſœur, les articles ſont dreſſés.

DOM FERNAND.

Et elle mariée, que comptez-vous faire de moi?

DOM PÉDRO.

Mais nous vivrons toujours enſemble, je penſe.

DOM FERNAND.

Laiſſez-moi épouſer Inès, nous ne nous quitterons pas par ce moyen.

DOM PÉDRO.

Ta ſœur!

DOM FERNAND.

Pourquoi non?

DOM PÉDRO.

Peux-tu parler ainſi? ne t'ai-je pas dit qu'elle épouſoit Dom Louis?

DOM FERNAND.

Aurois-je le malheur de vous paroître indigne de votre alliance?

DOM PÉDRO.

Il n'y eſt plus; il paroît que cette idée l'affecte, il ne faut plus lui en parler.

DOM FERNAND.

Je l'adore avec paſſion, elle ne ſera jamais qu'à moi ſeul.

DOM PÉDRO.

Il ne faut pas le contredire, il me fait pitié : tâches un peu de le ramener.

TACON.

Fourniſſez-lui une bonne table ; tant qu'il ſera bien ſervi de ce côté-là, il n'y a rien à craindre.

DOM PÉDRO.

Pour le tranquilliſer, il n'y a qu'à lui dire que je veux bien le marier avec Inès. Je rentre là-dedans pour donner quelques ordres, car cela me déchire le cœur : toi, reſte ici, je le ferai avertir dans un moment.



SCENE III.

DOM FERNAND, TACON; UN FACTEUR.

DOM FERNAND.

Je ne sais ce qui arrivera de tout ceci; mais je crains bien de voir ma fraude découverte, de perdre ma maîtresse, & de me trouver l'ennemi irréconciliable de son pere, qui ne me pardonnera jamais d'avoir ainsi voulu le tromper.

TACON.

Bon, bon, il faut jouir du présent, & laisser l'avenir se dévoiler de lui-même. Pouvez-vous imaginer une situation plus heureuse que la vôtre? Vous arrivez à Madrid sans un sou, vous voilà riche à millions; vous faites en arrivant une maîtresse que vous ne deviez jamais espérer de revoir; vous la revoyez sur le champ; vous avez le droit de l'embrasser tant qu'il vous plaît sous les yeux de son pere & de son futur mari. Que diantre vous faut-

il de plus? Il me ſemble que voilà bien de l'ouvrage aſſez pour deux jours, ſans compter deux repas qui m'ont bien raccommodé; mais que nous veut cet homme?

LE FACTEUR.

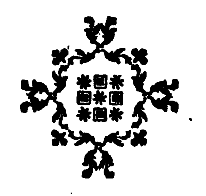
C'eſt pourtant-là la maiſon. Il y a une heure que j'appelle ſans qu'on me réponde. Eh! Monſieur, je voudrois rendre cette lettre à Dom Pédro de Lujan.

TACON.

Il y a une heure qu'il eſt ſorti: ſi vous n'attendez que pour être payé du port, le voilà, laiſſez-moi la lettre.

LE FACTEUR.

La voilà, vous m'obligez beaucoup.



SCENE IV.

DOM PÉDRO, DOM FERNAND, TACON, LE FACTEUR.

DOM PÉDRO.

TOUT est prêt. (*Au Facteur*) Que demandez-vous ?

LE FACTEUR.

C'est une lettre que j'apporte de la poste pour Dom Pédro de Lujan, & qui y est restée depuis long-tems : elle a été oubliée on ne sait comment.

DOM PÉDRO.

Voyons.

TACON.

C'est dommage qu'il soit arrivé si-tôt. Je conçois quelque mauvais augure de ce message-là.

DOM PÉDRO *regarde la signature & il s'écrie :*

Comment ! votre fils Dom Lope de Lujan ?

DOM FERNAND, *à part.*

Une lettre de ſon fils ! me voilà bien.

DOM PÉDRO.

Cela eſt étonnant ; écoute.

DOM FERNAND, *à part.*

Je ſuis perdu.

DOM PÉDRO.

Voyez combien il y a de fripons en ce monde. (*Il lit.*)

» Monſieur mon cher pere, je viens » d'arriver des Indes avec la derniere » flotte : je ſerai forcé de m'y arrêter » juſqu'à ce que je puiſſe m'arranger » pour partir. J'ai une infinité de cho- » ſes à vous dire que je réſerve pour la » premiere vue. Celle-ci n'eſt que pour » vous tirer d'inquiétude. Votre fils » Dom Lope *Lujan* ».

Voilà une étrange friponnerie : le bruit aura couru que tu ne paroiſſois plus, & quelqu'un aura voulu eſſayer de me filouter ma ſucceſſion.

DOM FERNAND.

Non, Monſieur, non, je ne ſuis pas votre fils, il faut que je vous l'avoue : la crainte de vous affliger, &

vos propres instances, m'on fait résoudre à en prendre le nom; mais dès que Dom Lope reparoît, je le lui rends. Il ne me reste plus qu'à mourir, puisque la destinée qui s'acharne à me poursuivre, m'enleve tout d'un coup jusqu'aux espérances même qu'elle m'a données. (*Il s'en va.*)

DOM PÉDRO.

Attends, attends, mon fils, je n'en aurai jamais d'autre que toi; tu es mon fils, mon héritier; je démêle toute la fourberie de cette lettre: cours donc après lui, Cerote, qu'attends-tu? ramene-le chez moi au plutôt.

TACON.

Vous avez fait-là une belle besogne. De quoi diable aussi vous avisez-vous de lui communiquer une pareille nouvelle: j'aurai bien de la peine à présent à lui persuader que vous êtes son pere.

DOM PÉDRO.

J'y cours aussi; il est bien important de m'en assurer avant qu'il se détermine à une nouvelle éclipse.



SCENE V.

DOM LOPE *seul, en habit de voyage.*

ENFIN, graces au Ciel, me voilà donc dans ma chere patrie ! O patrie tant desirée ! ô terre natale que j'ai si souvent regrettée ! Je reconnois à peine les lieux ; tout me paroît étranger. Voilà pourtant, si je ne me trompe, la rue où demeuroit mon pere ; mais je ne me rappelle point la maison. Je vois sortir de celle-là un vieillard..... Ne seroit-ce point lui ? Au battement de cœur que j'éprouve je le jurerois. Il s'avance vers moi, il faut lui parler.



SCENE VI.

DOM LOPE, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

Il me fera tourner la tête.

DOM LOPE.

Monsieur..... s'il vous plaît.

DOM PÉDRO.

Ce garçon-là me pénetre de compassion : si Cerote, du moins, a pu le rencontrer.....

DOM LOPE.

Il faut qu'il ait quelque grand chagrin; abordons-le. Seigneur, j'embrasse vos genoux, recevez les respects de Dom Lope votre fils qui est assez heureux pour vous embrasser après une si longue absence.

DOM PÉDRO.

Qu'est-ce que vous venez me parler de Dom Lope ?

DOM LOPE.

Quoi! vous ne reconnoiſſez pas Dom Lope votre fils?

DOM PÉDRO.

Paſſez votre chemin, mon ami, & ne venez pas abuſer de la ſituation où je me trouve. Dom Lope mon fils eſt chez moi en ce moment.

DOM LOPE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire? Mon pere me méconnoît, & il m'annonce à moi-même qu'il a un autre fils. Auroit-on profité de mon éloignement pour prendre mon nom..... Mais non, Monſieur, je ſuis Dom Lope de Lujan. Si vous avez de la peine à me pardonner le long ſejour que j'ai fait aux Indes, vous devez vous rappeller que.....

DOM PÉDRO.

Ce que je me rappelle, Monſieur, c'eſt que je ne vous connois pas & que je ne veux vous connoître en aucune maniere. J'ai retrouvé mon fils qui arrive des Indes, il eſt chez moi très-content d'avoir retrouvé ſon pere & ſon bien. Adreſſez-vous à d'autres.

DOM LOPE.

DOM LOPE.

Je m'y perds, Monsieur; prenez garde qu'on vous trompe, je vous le répete.....

DOM PÉDRO.

Ouais. Vous êtes apparemment l'homme de la lettre, mais vous n'y gagnerez rien: vous êtes venu trop tard: mon fils a pris les devants. Adieu.

SCENE VII.

DOM. LOPE, *seul.*

Y A-T-IL jamais eu d'aventure pareille! Après les dangers de toute espece que j'ai éprouvés sur la mer, je ne pouvois pas m'attendre à en courir encore un plus grand à la porte de la maison paternelle. N'est-ce donc pas assez d'avoir perdu ma maîtresse, d'avoir été percé de coups par un frere barbare, & de m'être trouvé hors d'état de la secourir au moment où elle en avoit le plus de besoin? Ne suffit-il pas, pour me mettre au désespoir, de

l'incertitude où je suis sur le sort funeste de cet objet de mon amour, sans que mon cœur soit encore déchiré par une réception comme celle que je viens d'éprouver? Mais mon pere n'auroit-il pas quelquefois été informé de mon aventure? ne voudroit-il pas m'en punir par une froideur affectée? Enfin il faut que je sache ce qui en est avant la nuit : je prétends être éclairci de tout. (*Il s'en va.*)

SCENE VIII.

DOM FERNAND, TACON.

DOM FERNAND.

TACON, c'en est assez, nous ne pouvons pas aller plus loin. Je suis perdu, je suis le plus infortuné des hommes. Le fils de Dom Pédro arrive; il faut que je renonce à sa fille; je suis au désespoir.

TACON.

Ma foi, Monsieur, vous êtes un terrible homme aussi. Que diable vous importe? Mais mettez-vous donc dans

la tête, que quand il arriveroit au bon homme une voiture de fils toute entiere, vous ne cesseriez pas pour cela d'être le sien. Songez donc que si vous vous éloignez un instant de la maison, il n'y a plus rien à faire auprès d'Inès.

DOM FERNAND.

Mais si son frere revient, que veux-tu que je fasse?

TACON.

D'abord nous avons empaumé le bon homme; il donneroit le démenti à son propre fils, s'il le retrouvoit devant ses yeux. Mais en supposant qu'il vînt à toute force à se désabuser, qu'auroit-il à vous dire? N'avez-vous pas résisté tant que vous avez pu? Et si tout cela n'a pas le pouvoir de vous ébranler, rendez-vous du moins aux apprêts du souper dont j'ai été témoin oculaire. Il y a, Monsieur, des poulardes, mais des poulardes..... Ah! il seroit trop affreux de les laisser manger par d'autres. Allons, un peu d'humanité.

DOM FERNAND.

Entrons pour revoir ma chere Inès.

TACON.

Oui, oui, maintenez-vous auprès de son pere ; allez, vous serez son fils en dépit de tout, & quand même l'autre fils, pour justifier de sa naissance, rapporteroit un certificat de la sage-femme, morbleu.... (*Ils s'en vont.*)



SCENE IX.

DONA INÈS, DONA JUANA, LÉONOR.

DONA JUANA.

Vous me paroissez toute triste, Madame, & la part que je prends à vos chagrins, m'affecte aussi vivement que les miens propres : si vous le pouvez, confiez-m'en la cause.

DONA INÈS.

Hélas ! que puis-je vous dire ? vous ne saurez que trop tôt d'où naît la douleur qui me dévore.

DONA JUANA.

Je voudrois, au prix de ma vie, trouver moyen de l'adoucir.

DONA INÈS.

Je vois bien que mon pere ne s'est pas trompé au jugement qu'il a porté de vous, en me permettant de vous garder auprès de moi. Avez-vous vu, Léonor, si mon frere est de retour?

LÉONOR.

Oui, Madame; on a eu bien de là peine à le ramener; je ne l'ai pas apperçu lui-même; mais j'ai vu son valet qui a contribué beaucoup à lui faire perdre le ressentiment de ce qui s'est passé.

DONA INÈS.

Juana, voilà la nuit qui vient; voyez à faire allumer les bougies; je voudrois être seule pour m'occuper du tourment qui me perce le cœur. Jamais peut-être personne ne s'est vu dans une situation aussi cruelle. Les discours de mon frere me jettent dans les plus terribles allarmes. Il dit qu'il n'est pas mon frere; il suspend mon mariage; il me regarde avec des yeux pleins de la passion la plus vive; a-t-il en effet quelque secret à dévoiler? Y auroit-il une méprise sur son compte? Que veut-il? Quelles sont

ses vues? Voilà en effet un frere bien étrange : il ne veut pas que sa sœur se marie : il lui fait la cour avec une assiduité & une ardeur qui me paroissent un peu suspectes. Il ne semble pas que son défaut de mémoire le gêne beaucoup de ce côté-là. Mais voilà Cerote qui entre, tâchons de découvrir quelque chose.



SCENE X.

LÉONOR, TACON.

TACON.

AH! Léonor, comment te portes-tu, mon cœur?

LÉONOR.

Très-bien, mon cher ami; & ton Maître, comment va-t-il?

TACON.

(*A part.*) Voilà une curieuse qu'il faut écarter. (*Haut.*) On t'appelle là-bas; cours, car le vieillard s'impatiente.

LÉONOR.

Je le retrouverai dans un autre moment.

TACON.

Rions ici un peu à notre aise, c'est la scene la plus plaisante là-dedans. Tout le monde est autour de mon Maître à lui faire la leçon ; on travaille à lui raccommoder sa mémoire ; on veut qu'il ait toujours à la main un petit billet où le bon homme a écrit de sa main, *Dom Lope Lujan est ton pere, mon cher fils*, *Inès est ta sœur*, & puis il lui fait passer en revue les noms de tous les gens de la maison. Avec tout cela le paralytique ne me paroît point disciplinable : il ne veut pas se souvenir qu'Inès n'est que sa sœur, & je crains qu'au premier moment, il ne se trouve le gendre de son pere.



SCENE XI.

DOM LOPE, TACON.

DOM LOPE.

MONSIEUR, un mot.

TACON.

Qui donc entre ici de la ſorte?

DOM LOPE.

Je voudrois ſavoir.....

TACON.

Vous devriez ſavoir qu'il y a une porte & qu'on frappe avant que d'entrer.

DOM LOPE.

Doucement : êtes-vous de la maiſon?

TACON.

Non, je ſuis de la Chine apparemment.

DOM LOPE.

Vous devez m'excuſer, je ſuis étranger.

TACON, *à part.*

Ne seroit-ce pas là le diable de fils? Il sent le fils à pleine bouche : voyons un peu. Comment! morbleu, il ressemble à mon Maître comme deux gouttes d'eau.

DOM LOPE.

Est-ce ici que demeure Dom Pédro Lujan, oui, ou non?

TACON.

C'est ici.

DOM LOPE.

Que dit-on de son fils?

TACON.

(*Bas.*) Nous y voilà. (*Haut.*) Son fils! mais il est ici; il n'y a pas huit jours qu'il est revenu des Indes.

DOM LOPE.

(*Bas.*) Il y a ici quelque imposture, m'en voilà certain. (*Haut.*) Savez-vous bien que ce personnage, quel qu'il soit, n'est pas le fils de la maison?

TACON.

(*Bas.*) Je m'en étois bien douté, il faut m'en défaire. (*Haut.*) Je ne sais ce que vous venez me conter ici. Bonsoir, mon Maître va se coucher, il

faut que j'aille le déshabiller. Adieu.

DOM LOPE.

Et qui est votre Maître?

TACON.

Le fils du logis.

DOM LOPE.

C'est une ruse que tout cela; l'homme qui paroît ici n'est pas Dom Lope. Je sais que c'est un tour que l'on joue au pere pour épouser sa fille.

TACON.

Ma foi, vous en savez plus que moi.

DOM LOPE.

Je veux parler à Dom Pédro pour m'éclaircir.

TACON.

Oui, vraiment, il est bien tems. Allez, il est couché; revenez demain.

DOM LOPE.

Maraud, je t'apprendrai.....

TACON.

Oh! vous êtes de mauvais humeur, je vous quitte la place. Bon soir, je vais me coucher aussi.

SCENE XII.

Les mêmes, DOM FERNAND.

DOM FERNAND.

QU'EST-CE donc que j'entends?

TACON.

Vous arrivez à propos; c'est un faquin que j'aurois jetté dehors à grands coups de pied, s'il en valoit la peine...

DOM FERNAND.

Que vois-je? C'est l'insolent qui a séduit ma sœur. Ah! traître.....

TACON.

Que diable.

DOM LOPE,

Voilà le frere de ma maîtresse de Seville, vengeons-nous.....

TACON.

Au secours, on assassine mon Maître *(Il s'enfuit, tombe & la lumiere s'éteint.)*

DOM FERNAND.

Va, lâche, l'honneur m'éclaire si

cette lumiere me manque. Je vois assez pour achever ce que j'ai commencé dans Seville, & t'arracher une vie que tu n'emploies qu'à me déshonorer.

DOM LOPE, *à part.*

Ne seroit-ce pas là l'homme qui prend mon nom pour se venger de moi? apparemment.....

DOM FERNAND.

Quand tu te cacherois au fond des entrailles de la terre, tu ne te déroberois pas à mon ressentiment.

(*Ils se cherchent à tatons.*)

DOM LOPE.

Et où donc es-tu, toi qui menaces avec tant d'insolence?

SCENE XIII.

Les mêmes, DONA JUANA *une bougie à la main.*

J'AI entendu du bruit ici: sachons ce que c'est.

DOM LOPE.

O Ciel! voilà embarras sur embar-

tas. N'eſt-ce pas là la dame de Seville?

DONA JUANA.

Que vois-je?

DOM FERNAND.

Comment! malheureuſe, tu oſes te préſenter ici? C'eſt donc pour recevoir le châtiment de ta lâcheté.....

DONA JUANA.

C'eſt mon frere..... (*A Dom Lope.*) Secourez-moi, Monſieur.

DOM LOPE.

Ne craignez rien.

(*Au moment où ils ſe rapprochent, Juana qui tient la lumiere la laiſſe tomber.*)

DONA JUANA.

Je ſuis ſi troublée, que la bougie m'eſt échappée: tâchons de trouver la porte. (*Elle rencontre Dom Lope.*)

DOM LOPE, *à Dona Juana.*

Bon! je vous trouve, Madame; ſuivez-moi; je vais d'abord vous mettre en ſûreté: c'eſt mon premier devoir, & je reviens enſuite conſommer la vengeance qui m'eſt due.

DOM FERNAND.

Vous ne sortirez point, malheureuse, que je n'aie fait couler tout votre sang. Bon, je tiens la porte; il faut qu'ils passent par ici.



SCENE XIV.

DOM FERNAND, DOM PÉDRO *à la porte.*

DOM PÉDRO.

Il y a du fracas ici. Ne seroit-ce pas Dom Louis qui seroit venu pour se venger du retard de ses nôces. Des lumieres, holà Léonor, Cerote, du monde donc.

DOM FERNAND.

C'est Dom Pédro, il faudroit l'empêcher d'entrer jusqu'à ce que j'aie satisfait ma vengeance.

DOM PÉDRO.

N'entends-je pas la voix de Dom Lope? De la lumiere donc. (*On en apporte.*

DOM FERNAND, *ne voyant plus personne.*

Que sont-ils devenus ?

DOM PÉDRO.

Qu'as-tu donc, mon enfant ?

DOM FERNAND.

J'ai trouvé un homme enfermé ; le perfide s'est échappé, je ne sais comment & m'a laissé couvert de honte.

DOM PÉDRO.

Prends garde, mon fils, que personne n'a pu sortir sans être vu : c'est moi qui suis venu à ta voix.

DOM FERNAND.

(*Bas.*) M'ouvrirai-je à lui, ou garderai-je le silence ? Non, il faut parler. Il faut savoir ce qui amene ici cet homme avec ma sœur, il faut assurer ma vengeance. (*Haut.*) Apprenez, Monsieur, que vous êtes dans l'erreur ; votre tendresse pour Dom Lope vous aveugle : & je ne la mérite pas, car je ne suis point Dom Lope ; ainsi permettrez-moi de sortir & d'aller chercher l'ennemi qui m'outrage. Ne doutez pas de ce que je vous dis : rien n'est si vrai, foi de gentilhomme.

DOM PÉDRO.

Est-il possible, mon cher fils, que tu prennes si fort à cœur des idées aussi peu solides. Ne vois-tu pas que ce sont des chimeres, des fantômes qui ne naissent que de ton imagination? ce sont des suites de ta maladie. Où veux-tu aller, dis? songes dans quelles allarmes me jetteroit ton absence. Jettes un peu les yeux sur ce papier que je t'ai donné pour te rafraîchir la mémoire de ce que tu es.

DOM FERNAND.

Eh! non, Monsieur, je ne sais que trop ce que je dis: j'ai vu ici un homme avec la cruelle qui est cause de tous mes chagrins.

DOM PÉDRO.

Comment! ta sœur Inès; *mais* tu n'y penses pas. Va, son cœur est plus pur que le jour: tes soupçons lui font insulte. Viens.

DOM FERNAND.

Ce n'est pas elle non plus dont je me plains. Je vous quitte: je voudrois pouvoir me cacher à moi-même.

DOM PÉDRO.

Je ne puis le retenir; le contredire

plus long-tems, ce ſeroit peut-être riſquer de lui nuire. Eh bien! ſeras-tu bientôt de retour, mon fils?

DOM FERNAND.

Dès que je ſerai vengé.

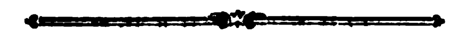
DOM PÉDRO.

Allons donc : il n'y a plus de péril du moins, dès que ſon ennemi n'exiſte que dans ſa tête dérangée. Ayons patience.





TROISIEME JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DOM FERNAND, TACON.

DOM FERNAND.

Je suis perdu, Tacon; je n'ai plus de ressource. Il ne m'a pas été possible de retrouver mon ennemi. L'amour & le desir de la vengeance me tourmentent également; je ne sais quel parti prendre pour les satisfaire l'un & l'autre.

TACON.

Il est vrai que le cas est embarrassant.

DOM FERNAND.

Il faut oublier l'amour, je le sens bien, l'honneur m'en fait un devoir, mon ennemi est son frere; je suis forcé à lui arracher la vie. Si je pouvois du moins une fois parler à Inès sans témoins. Va l'avertir que je suis ici, &

que je desirerois l'entretenir sans que Dom Pédro le sache.

TACON.

Ma foi je n'irai pas loin, car la voilà qui vient sur mes pas.

SCENE II.

DOM FERNAND & TACON *qui se tiennent à l'écart*, DONA INÈS, LÉONOR.

DONA INÈS.

Léonor, savez-vous si Dom Lope est rentré?

LÉONOR.

Monsieur a été dès le matin pour le chercher, & il n'a pas pu le trouver.

DONA INÈS.

Sentiment importun qui me déchire, que me veux-tu? Je ne sais quel mouvement inconnu m'agite : je crains moi-même de l'approfondir : mais qui ose ainsi me surprendre &

me dérober des secrets que je n'ose m'avouer à moi-même ?

DOM FERNAND.

Un malheureux qui veut vous apprendre les siens. Inès, ma divine Inès, il ne m'est pas possible de vivre sans vous.

LÉONOR.

Voilà une mémoire qui ne me paroît pas si foible.

DONA INÈS.

Quel langage me tenez-vous, mon frere ?

DOM FERNAND.

Laissez, laissez ce nom funeste qui fait mon malheur ; je ne suis point votre frere : je suis le plus humble, le plus fidele de vos adorateurs.

LÉONOR.

Ce frere-là m'a l'air d'être atteint d'un mal incurable.

DONA INÈS.

Que dites-vous, Dom Lope?

DOM FERNAND.

Ah ! soyez désabusée : apprenez ce qu'il est de l'intérêt de mon amour que vous n'ignoriez pas plus long-tems. Je

ne ſuis point Dom Lope : je me nomme Dom Fernand de Ribera. Il n'y a de réel dans tout ce qui s'eſt paſſé ici depuis mon arrivée, que ma paſſion pour vous. La perte apparente de ma mémoire eſt une ruſe de Tacon, à laquelle je me ſuis prêté pour avoir la permiſſion de vous voir plus longtems.

DONA INÈS.

Je ne ſais que croire.

DOM FERNAND.

Je vous dis la vérité pure.

DONA INÈS.

Léonor, allez prendre garde ſi mon pere entre.

LÉONOR.

Il me ſemble que le frere ne perdra rien à ſe défraterniſer.

DONA INÈS.

Vous me jettez dans une ſurpriſe dont je ne puis revenir.

DOM FERNAND.

Vous faut-il d'autres preuves que mon oppoſition au mariage de Dom Louis avec vous? Croyez-vous que je l'aurois combattu avec tant d'acharne-

nement, si je ne voyois en lui un rival qui me désespere ? Inès, ma chere Inès, revenez de votre erreur; pardonnez-moi de vous avoir trompée en faveur du motif qui m'y a engagé.

DONA INÈS.

Mais où sera donc mon frere, si vous ne l'êtes pas ?

DOM FERNAND.

Ah! ne m'en parlez pas; songez seulement que vous voyez en moi l'amant le plus fidele, & ne prononcez pas devant moi un nom qui me rappelle tous mes malheurs.

DONA INÈS.

Si ce que vous dites est vrai, pourquoi ne pas vous déclarer à mon pere ?

DOM FERNAND.

Il y a un obstacle.

DONA INÈS.

Quel est-il ?

DOM FERNAND.

Je ne puis vous en instruire.

DONA INÈS.

Quoi! vous avez des secrets pour moi ?

vie.

y eſt-elle venue? comment en eſt-elle ſortie?

DONA INÈS.

Que vous importe? Mais cette demande, votre agitation, les ſoupirs que ſon nom vous arrachent portent dans mon cœur un trait de lumiere qui lui développe l'état du vôtre. Un intérêt ſi vif ne part pas d'un attachement médiocre. Qui que vous ſoyez, je vois trop que je ſuis dupe de vos ruſes; c'eſt elle que vous cherchez ici. Comme frere ou comme amant vous m'avez trompée; allez chercher l'indigne objet de votre flamme, & ne vous préſentez jamais à mes yeux.

DOM FERNAND.

Vous me déchirez le cœur; non, c'eſt vous & vous ſeule que j'adore. Apprenez.....

LÉONOR.

Votre pere, Madame qui arrive.

DOM FERNAND.

Je me retire: je ne puis me réſoudre à paroître devant lui.

DONA INÈS.

Léonor, que dis-tu de tout cela?

LÉONOR.

Ma foi, Madame, je n'y entends rien.

SCENE

SCENE III.

DOM PÉDRO, DONA INÈS, LÉONOR, TACON.

DOM PÉDRO.

LA maladie de ce malheureux garçon me mettra au tombeau.

DONA INÈS.

Avez-vous trouvé Dom Lope, mon pere ?

DOM PÉDRO.

Non, je n'ai pu rencontrer ni lui, ni ſon valet.

DONA INÈS.

Si ſon abſence n'eſt qu'une ſuite de ſon infirmité, il ne tardera pas à revenir, mais il y a une choſe qui m'inquiete. Depuis la querelle de cette nuit, la nouvelle fille-de-chambre que j'ai recue a diſparue en même-temps que mon frere ſans avertir de rien.

tre qui il ſe battoit, eh bien, c'eſt un homme à qui il doit de l'argent. Il lui en avoit d'abord prêté que l'autre lui a rendu; mais depuis que mon Maître eſt devenu débiteur, il n'y a pas eu moyen de le faire payer.

DOM PÉDRO.

Pourquoi ?

TACON.

Parce qu'il ne s'en ſouvenoit plus ; & chaque fois qu'il rencontroit ſon créancier, il lui demandoit toujours de le payer, comme s'il eût été le redevable.

DOM PÉDRO.

Comment pouvoit-il ſe ſouvenir d'un prêt, s'il publioit l'autre.

TACON.

Oh! c'eſt qu'il n'oublie que l'argent qu'il doit; il ſe ſouvient à merveille de ce qu'on lui doit.

DOM PÉDRO.

Et ils ſe battoient pour cela ?

TACON.

Pour cela même.

DOM PÉDRO.

La ſomme eſt-elle forte ?

TACON.

Cent écus, pas davantage.

DOM PÉDRO.

Eh bien! il faut les payer; je vais te les remettre, tu les porteras à ce vilain homme là, afin qu'il ne revienne plus.

TAÇON.

C'est le moyen le plus simple : Dom Lope sera de retour au moment où cette dette sera acquittée.

DOM PÉDRO.

Je vais te les chercher dans mon bureau, j'en ai ici la clef. (*Il cherche.*) Eh! mais, où l'aurois-je donc mise? je ne la trouve pas. Ah! la voilà, je l'oubliois aussi.

TACON.

Vous verrez que c'est le mal qui gagne.

DOM PÉDRO.

Attends-moi-là, je n'ai rien de plus pressé que de finir cette affaire.



SCENE IV.

DONA INÈS, LÉONOR, TACON.

DONA INÈS.

LÉONOR, j'ai entendu d'ici tout ce qu'a dit mon pere; puisqu'il s'en est allé, & que le Valet est resté seul, il faut que je sache à quoi m'en tenir.

TACON.

Je vois la sœur Inès qui vient à moi; comment esquiver une conversation qui va m'embarrasser?

DONA INÈS.

Où est votre Maître?

TACON.

Madame..... En vérité.

DONA INÈS.

J'entends; il est avec la divinité qu'il a enlevée d'ici. L'ingrat! il dit qu'il m'aime, il surprend mon cœur par une affectation trompeuse des sentimens les plus tendres, & il m'abandonne pour un pareil objet.

TACON.

Il y a là de la colere.

DONA INÈS.

Voilà donc comme il prouve son attachement ?

TACON.

Madame, le tems est un grand maître ; un peu de patience ; mais que vois-je, bon Dieu !



SCENE V.

Les mêmes, DOM LOPE.

DOM LOPE.

Dom Lope Lujan est-il ici ?

DONA INÈS.

Qui ose donc entrer de la sorte ?

DOM LOPE.

Seroit-ce-là ma sœur ? Le cœur me tressaille de joie & d'inquiétude.

DONA INÈS.

Que cherchez-vous, Monsieur ?

DOM LOPE.

Excusez, Madame, ma hardiesse. J'aurois voulu parler à Dom Lope ; j'ai entendu dire qu'il étoit malade, & mon amitié pour lui me fait desirer de le voir.

DONA INÈS.

C'est à mon pere qu'il faut vous adresser pour cela. (*A part.*) Je ne saurai encore rien d'aujourd'hui. (*Elle s'en va.*)

DOM LOPE, *à Léonor.*

Ne pourriez-vous pas m'apprendre quel est le mal de Dom Lope ?

LÉONOR.

Mais il a perdu la mémoire, à ce que l'on dit.

DOM LOPE.

Son pere en est bien affligé, sans doute ?

LÉONOR.

Vous pouvez bien l'imaginer.

DOM LOPE.

Mais pourrai-je lui parler, au malade ?

TACON.

Je vais voir.

DOM LOPE.

Vous me ferez plaisir de lui dire qu'il faut absolument que je lui parle.



SCENE VI.

DOM PÉDRO, DOM LOPE, TACON.

DOM PÉDRO.

VOICI l'argent.

TACON.

Prenez garde à vous, voilà l'homme en question.

DOM PÉDRO.

Que voulez-vous, Monsieur ?

DOM LOPE.

Embrasser vos genoux, vous reconnoître pour mon pere.

DOM PÉDRO.

Son pere !

TACON.

Ce sera aussi l'homme à la lettre. Ah! l'adroit fripon.

DOM PÉDRO.

Je n'en serai pas dupe; sortez de chez moi, Monsieur, je ne vous connois pas.

DOM LOPE.

Je suis bien malheureux! mais le fourbe qui abuse de votre crédulité me le payera bien cher.

DOM PÉDRO.

Oui, vous serez payé; ce Valet vous remettra la somme que mon fils vous doit, & pour laquelle vous vouliez l'assassiner lâchement cette nuit.

DOM LOPE.

Moi! assassiner pour de l'argent!

DOM PÉDRO.

En voilà assez.

DOM LOPE.

Je vois que votre cœur est fermé pour moi, un fourbe s'en est emparé à mon préjudice; & par un prodige que je ne conçois pas, vous rejettez votre propre sang pour donner toute votre tendresse à un imposteur qui en est indigne.

TACON.

Monſieur, voulez-vous perdre encore beaucoup de tems à écouter toutes ces rêveries.

DOM PÉDRO.

Non, allons-nous en. Adieu, Monſieur, prenez une autre fois mieux vos meſures; & pour vous dire le fils d'un homme qui ne vous connoît pas, adreſſez-vous à quelqu'un qui n'ait pas encore revu le ſien.

DOM LOPE *ſeul*,

Il eſt inexorable; que deviendrai-je? Faut-il le ſuivre? mais il m'accable de reproches & de ſoupçons honteux. Me jetter aux pieds de ma ſœur! elle me méconnoît avec autant d'inhumanité. M'en retourner aux Indes d'où je viens! hélas! dans la triſte conjoncture où je me trouve, ce ſeroit peut-être le parti le plus ſage; mais abandonnerai-je mon nom, ma fortune & mes droits, à l'impoſteur qui a oſé les uſurper? Non, cherchons ſa ſœur: produiſons à ſes yeux ce témoin terrible qui le fera rougir s'il eſt ſuſceptible de quelques ſentimens d'honneur. (*Il s'en va.*)

SCENE VII.

DONA INÈS, LÉONOR *par un côté*, DOM FERNAND & TACON *par l'autre.*

LÉONOR.

MADAME, je crains qu'il y ait bientôt ici du fracas; je vois courir à grands pas ce frere si singulier avec Cerote qui lui aura sans doute rendu compte de tout ce qui s'est passé ici.

DONA INÈS.

Je suis dans une confusion d'idées inexprimables : car, enfin, si le Cavalier qui sort d'ici est le véritable Dom Lope, il est bien à plaindre ; & si l'autre n'a feint de l'être que pour couvrir sa passion & se rapprocher de sa maîtresse à qui la pitié m'avoit engagé à donner un asyle, il est bien haïssable : mais je le vois : pour le coup je saurai ce qu'il en est.

DOM FERNAND.

Je ne vous ai jamais rien caché,

adorable Inès; mais de toutes les vérités que je vous ai dites, la plus certaine, la plus inconteſtable, c'eſt la violence de la paſſion dont je brûle pour vous.

DONA INÈS.

Monſieur, qui que vous ſoyez, apprenez-moi donc enfin quelles ſont vos intentions, & quel objet vous avez eu, ſoit en vous fixant ici ſous un nom dont vous reſpectez bien peu les devoirs, ſoit en enlevant d'une maiſon qui devoit être ſacrée pour vous, une fille que j'y avois retirée? N'êtes-vous entré chez moi que pour y mettre le trouble? Vous dites que vous n'êtes pas mon frere; vous affectez une violente paſſion pour moi, & dans le même inſtant vous prodiguez vos vœux à une étrangere qui peut-être en eſt indigne! Vous faites le malheur de Dom Louis; vous mettez au déſeſpoir un Cavalier qui ſe dit mon véritable frere, qui vient ici réclamer les droits qu'il prétend de la nature, & qu'on lui conteſte avec outrage à cauſe de vous. Mon pere n'eſt ni moins inquiet, ni moins embarraſſé; & moi qui n'oſe dépeindre ma ſi-

tuation, tant elle me paroît étonnante à moi-même, j'attends en tremblant que vous me donniez des lumieres suffisantes pour m'aider à prendre un parti.

DOM FERNAND.

N'accablez point, Madame, un malheureux qui se reproche tous les maux qu'il a faits innocemment; mais je suis prêt à les expier. Dom Louis, votre frere, votre pere & vous, vous ne tarderez pas à être satisfaits. Je vais vous fuir, Madame, j'emporterai dans mon cœur l'amour qui le remplit; mais ce feu l'aura bientôt consumé loin de vous, & j'aurai du moins la consolation de ne pas survivre long-tems au malheur affreux de vous avoir déplu.

DONA INÈS.

Vous me parlez toujours d'amour comme si je pouvois oublier l'enlévement de cette nuit & la malheureuse qui.....

DOM FERNAND.

Ne me parlez pas de cet événement qui me couvre de honte; mais croyez que je ne vous ai pas offensée; croyez que ma flamme est pure & sincere comme mon cœur.

SCENE VIII.

Les mêmes, DOM PÉDRO *qui ne se montre pas.*

DOM PÉDRO.

VOILA Inès & Dom Lope ensemble; ce pauvre garçon est donc enfin revenu; son Valet aura eu l'adresse de le ramener & de lui tranquilliser l'esprit sur sa dette. Il fait apparemment des excuses à sa sœur; il faut un peu que je l'entende d'ici & que je sache ce qu'il peut lui dire.

Dona Inès & Dom Lope sont supposés avoir toujours continué leur entretien pendant ce court monologue : Inès est adoucie, elle répond.

DONA INÈS.

Mon pere refuse de croire que ce Cavalier qui vient de venir soit son fils. D'où vous est venue l'idée de prendre son nom?

DOM FERNAND.

L'amour seul que je me suis senti

pour vous, m'a déterminé à cette ruse.

DONA INÈS.

Ne valoit-il pas mieux vous ouvrir tout d'un coup à mon pere?

DOM FERNAND.

Eh! le pouvois-je dans un moment où il avoit donné sa parole à Dom Louis?

DOM PÉDRO.

Il est bien étonnant que sa cervelle soit frappée de l'idée d'épouser sa sœur : on n'a jamais vu de manie comme celle-là.

DOM FERNAND.

A présent que vous êtes instruite de tout, ma chere Inès, tracez-moi le chemin qu'il faut que je suive pour réussir à vous obtenir de Dom Pédro.

DONA INÈS.

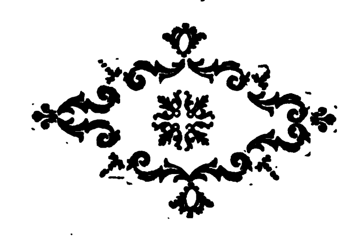
Est-ce donc à moi à vous diriger dans une pareille entreprise?

DOM FERNAND.

Si mon amour vous avoit touchée, vous seriez la premiere à m'indiquer des ressources.

DOM PÉDRO.

Mais cela dure long-tems, il faut interrompre cet entretien-là; sa sœur fait semblant de se prêter à sa folie pour ne le pas attrister.





SCENE IX.

Dans le tems que Dom Pédro va joindre Inès & Dom Fernand, Dom Lope paroît avec Dona Juana, & s'arrête au fond du théatre.

DOM PÉDRO, DONA INÈS, DOM FERNAND, DONA JUANA, DOM LOPE.

DOM LOPE, *à Dona Juana.*

J'AI besoin de votre secours, Madame; tâchez de persuader à ma sœur la vérité de tout ce que vous avez à lui apprendre. Je vous ferai signe quand il sera tems de vous montrer.

DOM PÉDRO.

Bonjour Lope, mon enfant, sois le bien retrouvé. Cerote doit t'avoir appris tout ce qui s'est passé ici dans ton absence : va te reposer un peu & ne nous quitte plus, car j'en mourrois. J'ai eu une bien singuliere visite, mais

nous causerons de cela dans un autre moment.

DOM LOPE.

Il va m'échapper si je ne le préviens. (*Il se présente à Dom Fernand.*) Il faut que je me venge par-tout où je trouve mon ennemi.

DOM FERNAND.

Je ne demande pas mieux, je vous ai assez cherché.

DOM PÉDRO.

Que vois-je? Quel est donc l'insolent qui ose en venir à cette extrêmité chez moi? Assassiner mon fils sous mes yeux!

DOM LOPE.

Ah! c'est pour celui que vous traitez si outrageusement que votre cœur dévroit s'intéresser.

DOM FERNAND.

Arrêtez, Seigneur Dom Pédro, c'est assez de mon bras pour le punir; gardez vous de souiller ma gloire par un secours qui vous deviendroit funeste à tous.

DOM LOPE.

Mon pere si vous vous mettez au

rang de mes ennemis, je n'aurai d'autres armes contre vous que la plus profonde soumission.

DOM PÉDRO.

Je suis las de toutes ces folies.

DOM LOPE.

J'ai peine à contenir ma fureur.

DOM FERNAND.

Je ne suis pas votre fils, Monsieur, je vous l'ai dit; ainsi mon danger doit moins vous émouvoir.

DOM PÉDRO.

Il retombe encore dans ses oublis.

DOM FERNAND.

Le défaut de ma mémoire est imaginaire comme tout le reste.

DOM PÉDRO.

Dois-je l'en croire?

DOM FERNAND.

Vous le pouvez, vous le devez. Ce Cavalier, Dom Pédro, est votre fils, & si j'ai osé lui dérober son nom pendant quelque tems, c'est vous seul, comme je l'ai déja dit, qu'il faut en accuser : je vous aurois fait plus de peine en vous le refusant comme je

l'aurois dû, qu'en l'acceptant sans en avoir le droit. Mais ce fils que je vous rends est le plus cruel de mes ennemis : il s'est cruellement vengé & d'avance du tort réparable que je lui ai fait. Il a séduit ma sœur à Séville, il l'a enlevée & je lui dois la mort pour le rétablissement de mon honneur.

DOM LOPE.

Et que faisiez-vous ici en vivant d'une maniere si privée avec la mienne?

DOM FERNAND.

Eh bien ! où est-elle ? Rends-la-moi : expie, en lui donnant la main, l'ignominie à laquelle tu l'as livrée, & soyons amis.

DOM LOPE.

Elle est ici. Je l'amenois comme un témoin propre à me faciliter la restitution des droits qui m'appartiennent. Si vous me la donnez pour épouse, je lui devrai davantage encore.

TACON.

Tout cela tient bien du Roman.

DOM LOPE.

Dom Fernand, en recevant de vous tant de biens, je ne serai pas ingrat :

le ſeul qui puiſſe m'acquitter, je le devine, c'eſt Inès; acceptez ſa main en échange de celle que vos ordres m'aſſurent.

DOM PÉDRO.

Oui, ma fille, oui, donne; s'il n'eſt pas Dom Lope, il n'en ſera pas moins mon fils; j'en aurai deux au lieu d'un. Dom Louis aura ſeul à ſe plaindre, mais nous lui ferons entendre raiſon. Embraſſez-moi, mes enfans, & allons nous réjouir d'être ſortis ſi heureuſement d'un embarras qui nous a cauſé tant d'inquiétudes.

FIN.

L'OCCASION FAIT LE LARRON,

En Espagnol,

LA OCCASION HAZE AL LADRON;

COMÉDIE

De Dom AUGUSTIN MORETO.

PERSONNAGES.

Dom PÉDRO DE MENDOÇA.

Dom VINCENT.

Dom MANUEL.

Dom GOMÈS.

Dom LOUIS.

Dona VIOLENTE, *sœur de Dom Vincent.*

Dona SÉRAPHINE.

POLONIA, *Suivante de Dona Séraphine.*

INÈS, *Suivante de Violente.*

BERTRAND, *Valet de Dom Pédro.*

PINIENTO, *Valet de Dom Manuel.*

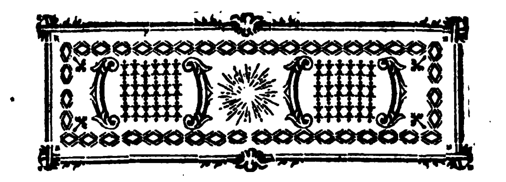
CRISPIN, *Valet de Dom Vincent.*

Un ALGUAZIL.

Un LOUEUR DE MULES.

Des MUSICIENS.

La Scene est à Valence.



L'OCCASION FAIT LE LARRON.



PREMIERE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DOM VINCENT, CRISPIN.

DOM VINCENT.

APPELLE ma ſœur, Criſpin.

CRISPIN.

A l'heure qu'il eſt, Monſieur ! Qui diable nous attend ? Tout le monde ſera couché.

DOM VINCENT.

Que veux-tu ? j'ai joué & j'ai perdu.

CRISPIN.

C'eſt la regle. En vérité nous menons un joli train de vie. Vous vous relevez quand tout le monde ſe couche, vous ſortez le ſoir, vous courez la nuit toute entiere déguiſé ; vous jouez : vous perdez : vous rentrez au point du jour : vous vous couchez quand les autres ſe levent. Tout au plus quelquefois le ſoleil a l'honneur de vous voir les jours de fêtes : vous allez à la meſſe le plus tard que vous pouvez avec quelque ami babillard qui vous amuſe. A peine la bénédiction eſt-elle donnée, que vous vous emparez de la porte, & vous paſſez en revue toutes les Dames qui ſe préſentent. Dona Inès eſt ennuyeuſe, Dona Julia eſt coquette, Dona Héléna eſt mal coëffée ; l'une eſt blanche, l'autre eſt noire, & puis les réflexions & puis l'épigramme. En vérité, Monſieur, ce n'eſt pas-là le moyen d'obtenir une place dans le calendrier.

DOM VINCENT.

C'eſt la mode, & la mode excuſe tout. Mais appelle.

CRISPIN.

La porte eſt ouverte.

DOM VINCENT.

Quelque domeſtique aura oublié de la fermer, ou on l'aura ouverte à notre arrivée : entre & va chercher de la lumiere. (*Tandis que Criſpin eſt entré, il continue.*) Mais en effet toute ma conduite n'eſt pas trop ſage. Ma paſſion pour le jeu, livre à elle-même la ſœur dont je me trouve chargé : maudite paſſion qui empoiſonne ma vie! ſi j'étois moins ſûr de la ſageſſe d'Inès, il y a des momens où je ſerois en proie aux plus cruelles inquiétudes.

CRISPIN *avec une lumiere & un papier à la main.*

Il faut que tout le monde dorme comme des marmottes. Perſonne ne répond, Madame pas plus que les autres. Mais je ne ſais, cette porte ouverte & une lettre à vous adreſſée que j'ai trouvée ſur la table, me donnent bien des choſes à penſer.

DOM VINCENT.

Que dis-tu ?

CRISPIN.

Liſez, vous ſaurez à quoi vous en tenir.

DOM VINCENT.

La lettre eſt de Dona Violante.

CRISPIN.

Cela ne dit rien de bon.

DOM VINCENT, *lit.*

» Notre négligence à garder, mon » cher frere, vous, votre maiſon, » moi, mon honneur, nous ont privé » tous deux de ce qu'il y a de plus eſ- » timable dans la vie. Tandis que vous » jouez votre fortune, j'ai perdu ce » que la fortune ne ſauroit rendre. » Un Dom Pédro de Mendoça, étran- » ger dans Valence, m'a ſéduite par » une promeſſe de mariage. Il a pris » la fuite; on aſſure qu'il a ſuivi la » route de Caſtille. Pour moi je me » retire dans un couvent dont vous » n'apprendrez le nom qu'après m'a- » voir vengée. Voici la promeſſe qu'il » m'a laiſſée: faites ce que vous ju- » gerez à propos, & ſi vous blâmez » ma crédulité, accuſez-en votre peu » de ſoin ».

Que je ſuis malheureux, Criſpin! Qu'ai-je lu? Comment ne ſuis-je pas mort avant que d'achever cet horrible aveu? Violante déshonorée! ma ſœur

couverte d'opprobre ! elle a raison, c'est ma faute. Ma faute! mais ne devoit-elle pas se défendre elle même ? Ah ! funeste usage qui remets aux mains d'un sexe l'honneur de l'autre, & qui me condamne à porter l'ignominie d'une faute que je n'ai pas commise ! Me voilà dévoué à une honte ineffaçable..... Que vais je devenir? ô Ciel !

CRISPIN.

Toutes ces lamentations-là ne servent à rien ; il faut d'abord s'informer du fait : Lucrece, Julie, Inès.

DOM VINCENT.

Tais-toi misérable : ne leur apprends pas ce qu'elles ignorent ; laisse-les dormir ; & puisque l'outrage qui me fait rougir leur est encore inconnu, garde-toi de le leur apprendre.

CRISPIN.

Mais que prétendez-vous faire ?

DOM VINCENT.

J'ai pris mon parti. Dom Alonzo de Guevara, ce Gentilhomme si connu dans Sarragosse, a fait sa cour à ma sœur pour l'épouser. Ses poursuites ont fait du bruit dans Valence & sont

connues de tous les gens de la maison. Je vais te laisser une lettre par laquelle je te marquerai qu'il est arrivé cette nuit pour consommer secrétement ce mariage, & que nous sommes partis sur le champ tous ensemble pour nous soustraire aux oppositions de son pere qui ne le goûte pas. Tu auras soin de faire voir cette lettre à qui le voudra, aux voisins, aux voisines, & par-là on ne pourra rien soupçonner.

CRISPIN.

Il n'y a rien de mieux.

DOM VINCENT.

Pour moi je vais sur le champ partir pour la Castille; je chercherai mon ennemi, & si je le trouve, ou il épousera la malheureuse qu'il a séduite, ou je lui arracherai la vie.



SCENE II.

Le théatre change, il représente une auberge sur la route de Madrid.

DOM PÉDRO DE MENDOÇA, BERTRAND, *en habits de voyage.*

DOM PÉDRO.

VOILA une bonne Ville à ce qu'il paroît?

BERTRAND.

Comment! bonne; ce sont les meilleures auberges que nous ayons encore vues. Les lits sont admirables, & il y a des draps de toile de Hollande (1).

DOM PÉDRO.

As-tu eu soin de ma malle?

(1) Avantage très-rare en Espagne, où il n'est pas commun de trouver, je ne dis pas des draps de toile de Hollande, mais des draps de quelque toile que ce soit.

BERTRAND.

Elle eſt encore ſur le mulet.

DOM PÉDRO.

Je vais donc aujourd'hui voir Madrid pour la premiere fois.

BERTRAND.

Oui ; nous allons nous embarquer ſur les flots de ce bel océan. Etes-vous bien préparé à une pareille navigation ? elle eſt diablement difficile, je vous en avertis; tout eſt plein de ſirenes & de monſtres de toute eſpece qui commenceront par vous voler votre argent, & finiront par vous dévorer tout vif.

DOM PÉDRO.

Je ne crains pas ces dangers-là. Je viens pour me marier ; je trouverai mon bonheur auprès de la charmante Séraphine.

BERTRAND.

Je n'ai pas trop de foi à des Séraphins qui portent de ſi hauts talons : ils ſont trop ſujets à faire des culbutes, & vous voyez bien vous-même que des Séraphins tombés ne peuvent être autre choſe que des diables. Avez-vous vu votre maîtreſſe ?

DOM VINCENT.

Eh! comment veux-tu que je l'aie vue, puiſqu'il n'y a qu'un mois que j'ai débarqué à San-Lucar en arrivant du Mexique.

BERTRAND.

Et ſans plus de formalités vous voilà engoué de ſes vertus, feru de ſa beauté, amoureux à toute outrance & prêt à donner dans le ſacrement.

DOM PÉDRO.

Que veux-tu? ce ſont nos peres qui ont ménagé ce mariage; ils ont autrefois été amis. Tous ceux qui ont vu Séraphine m'en ont rendu un témoignage ſi avantageux : on m'a ſi bien parlé de ſes mœurs, de ſa figure, de ſon bien; on m'a tant répété qu'elle étoit jeune & belle, douce, aimable de toute maniere, que je ſuis auſſi rempli d'amour pour elle que ſi je l'avois vue.

BERTRAND.

Mais pour faire l'amour il faut avoir bien mangé & bien dormi. N'allons-nous pas donner quelques momens à ces deux importantes fonctions?

DOM PÉDRO.

Soupons vîte, à la bonne heure, mais je ne veux pas coucher ici. Vois s'il y a dans l'auberge quelque cavalier avec qui je puisse manger pour me désennuyer un peu.

BERTRAND.

Ma foi en voilà un qui arrive, & qui, à en juger par l'apparence, sera votre fait.

SCENE III.

La Scene est à la porte de l'auberge.

DOM PÉDRO, BERTRAND, DOM MANUEL, PIMIENTO, L'HOTE.

PIMIENTO.

DIEU soit loué.

L'HÔTE.

Ainsi soit-il. Que souhaitez-vous?

PIMIENTO.

Monsieur l'Hôte, y a-t-il du logement pour deux personnes?

L'HÔTE.

Pour cent si vous le voulez.

DOM MANUEL.

Tiens mon mulet. (*A Dom Pédro*, &c.) Bon soir, Messieurs.

DOM PÉDRO.

Soyez le bien arrivé, Monsieur.

DOM MANUEL.

Une chambre, Monsieur l'Hôte?

DOM PÉDRO.

Je vous offre, Monsieur, moitié de la mienne. Cela nous suffira, si votre dessein, comme le mien, est de vous remettre en route aussi-tôt après souper. Vous m'obligerez beaucoup d'accepter le mien; je n'ai pas grand-chose, mais enfin je vous le présente de bon cœur (2).

DOM MANUEL.

Vous me faites le plus grand plaisir.

(2) Il faut savoir qu'en Espagne, où les Aubergistes ne fournissent que la *cama & il fuego*, c'est-à-dire un bois de lit & une place près du feu, c'est une grande politesse que de présenter à quelqu'un qui arrive un repas tout prêt.

Pimiento, mets à la broche ces deux chapons. (*A Dom Pédro.*) Ce sera un petit supplément que vous me permettrez d'ajouter à vos provisions. Quelle heure est-il?

DOM PÉDRO.

Minuit ou à-peu-près. Vous venez de Valence apparemment?

DOM MANUEL.

Au contraire, j'y vais. (*A part.*) Il faut dérouter les gens.

DOM PÉDRO.

Vous venez donc de Madrid?

DOM MANUEL.

Cela est vrai.

DOM PÉDRO.

Qu'y a-t-il de nouveau?

DOM MANUEL.

Les nouvelles n'y manquent jamais. Notre divine Infante est en route pour aller s'asseoir sur le trône impérial. Elle doit être à Paris, d'où elle ne tardera pas à passer à Vienne.

DOM PÉDRO.

Et des pieces nouvelles, en joue-t-on beaucoup à Madrid?

DOM MANUEL.

On en voit peu : mais on en joue actuellement une qui a été composée par ordre du Roi, & où l'Auteur paroît s'être élevé au-dessus de lui-même.

DOM PÉDRO.

Est-ce Calderon ?

DOM MANUEL.

Pouvez-vous en douter ? Il n'y a que ce grand génie qui ait pu réunir ainsi tous les suffrages (3).

---

(3) Il est bon de remarquer cet éloge donné en plein théatre à un Ecrivain par un de ses rivaux, & par un des plus dignes de lutter avec lui. Cet exemple doit nous paroître d'autant plus étonnant, que nous sommes dans un siecle où les louanges que se donnent les gens de lettres les uns aux autres, ne sont qu'un commerce infame d'imposture ou de bassesse. Ceux qui ont de la réputation louent avec excès les Ecrivains inconnus par qui ils ne craignent pas d'être effacés, & ceux-ci par reconnoissance s'épuisént en panégyriques outrés pour les premiers, afin d'en être appuyés & tirés de leur obscurité ; ce qui arrive quelquefois, tant le public est stupide.

DOM PÉDRO.

Ce bel art, à ce qu'on dit, est un peu tombé.

DOM MANUEL.

Cela vient de la faute du Gouvernement, qui néglige aujourd'hui ceux qui le cultivent. On est bien éloigné de nos jours de cette magnificence avec laquelle l'antiquité récompensoit les hommes de génie. Auguste n'étoit jamais sans Virgile; il le montroit à son côté à tout l'univers. Gracien estima Ausone au point de le faire Consul. Alexandre montra le plus grand respect pour la mémoire de Pindare. On a élevé des statues d'or à celle d'Homere. Il n'est pas étonnant que des hommes ainsi honorés, soient parvenus à un si haut degré de mérite. Comme les mœurs sont changées! Comment se fait-il que ce qui étoit alors le comble de la gloire, ne produise presque à présent que de l'ignominie?

PIMIENTO.

Tout est prêt, Messieurs.

DOM PÉDRO.

Ne faisons point de façons, marchons: où est la Table?

DOM MANUEL.

Je vous ſuis. (*à Pimiento.*) Où as-tu mis mon bagage ?

PIMIENTO.

Dans cette ſalle qui eſt près de celle où vous allez manger, auprès de la malle de ce Monſieur, qui étoit arrivé avant nous.

DOM MANUEL.

Bon. Je te répete, mon ami, de prendre bien garde de laiſſer ſoupçonner le moins du monde que je vienne de Valence, ni que je me nomme Dom Manuel.

PIMIENTO.

Je le ſçais.

DOM MANUEL.

Il faut toujours me nommer Dom Pédro de Mendoça comme ci-devant.

PIMIENTO.

Je vous entends. Ce nom là a coûté bien cher à la pauvre Violante.

DOM MANUEL.

Bon ! elle n'aura garde de s'en vanter.

PIMIENTO.

A la bonne heure ; mais ſi elle

s'avisoit d'en parler à Dom Vincent son frere : c'est un rude homme au moins, & s'il se mettoit en tête de nous chercher.....

DOM MANUEL.

Paix. Je ne te demande pas d'avis.

PIMIENTO.

Si votre oncle, Dom Louis de Herrera qui est à present à Madrid, venoit à en avoir le moindre vent, il en avertiroit votre frere.

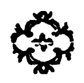
DOM MANUEL.

Faut-il que je te répete que je ne veux pas de tes conseils ?

PIMIENTO.

J'ai fini, mais Dieu veuille qu'il n'arrive pas de tapage.

(*Ils s'en vont.*)



SCENE IV.

Le théatre repréſente une rue de Madrid.

DONA VIOLANTE, INÈS, *déguiſées en habits d'hommes.*

DONA VIOLANTE.

Nous voila donc équipées & logées.

INÈS.

Par ma foi au diable qui vous connoîtra avec vos cheveux courts, ce manteau, & cette Croix de Malthe; vous m'en impoſez preſque à moi-même.

DONA VIOLANTE.

Nous ſommes en ſûreté dans un tourbillon comme celui de Madrid.

INÈS.

Il eſt vrai que chacun arrive, s'en va, s'habille comme il lui plaît ſans que perſonne y faſſe ſeulement la moindre attention; mais que prétendez-vous faire avec cet équipage?

DONA VIOLANTE.

Me venger de mon perfide ; je le chercherai, je le trouverai ; il y a ici des tribunaux qui me feront justice de sa lâcheté. Mais quand on me la refuseroit je sçaurai bien me la faire moi-même.

INÈS.

Hélas ! qui l'auroit dit, qu'un homme tel que Dom Pédro, un cavalier aussi estimé, fût capable d'une pareille trahison !

DONA VIOLANTE.

C'est ma cruelle destinée qui l'a voulu : ce qui me chagrine c'est de ne pouvoir le rencontrer nulle part. Il n'y a ni auberges, ni cabarets, ni églises, ni spectacles, ni jardins publics que je n'aie visités, & il ne paroît pas.

INÈS.

Il y a quelque chose qui me chagrine davantage. C'est l'idée où je suis que votre frere ne tardera pas à se trouver ici : il a du cœur, votre frere, il est méchant comme un diable.

SCENE V.

DONA VIOLANTE, INÈS, DOM PÉDRO, *pourſuivant Bertrand l'épée à la main.*

DOM PÉDRO.

Je ne ſais à quoi tiens que je ne te perce de mille coups, que je ne t'arrache la vie, infame.

BERTRAND.

Ah! Meſſieurs, ſecourez-moi.

DOM PÉDRO.

Tu es indigne que perſonne ait pitié de toi.

BERTRAND.

Hélas! ce n'eſt pas ma faute. Quand j'ai changé ces maudites malles, il étoit nuit : j'avois bu..... Que ne partiez-vous moins matin?

DOM PÉDRO.

Comment ai-je encore la patience de t'écouter? vive-dieu!

DONA VIOLANTE.

Arrêtez.

DOM PÉDRO.

Laiſſez-moi, Monſieur, que je lui coupe le viſage.

DONA VIOLANTE.

Doucement.

DOM PÉDRO.

Comment puis je à préſent prouver que je ſois Dom Pédro ?

DONA VIOLANTE.

Ne puis-je ſavoir quelle faute il a commiſe ?

DOM PÉDRO.

Plût à Dieu que je ne l'euſſe jamais vu, le miſérable, ou qu'il ſe fût noyé en débarquant. A qui eſt-il jamais arrivé un pareil malheur ? Séraphine m'attend, & comment me préſenterai-je devant elle ſans aucune des preuves qui peuvent juſtifier mon audace. Cours après cet homme, traître, monte ma mule & atteins-le ſi tu le peux.

BERTRAND.

Le garçon y eſt allé, appaiſez-vous un peu; vous retrouverez vos effets.

Votre homme s'eſt couché à Arganda; l'amour ne l'éveille pas, lui : on aura encore le tems de l'attendre.

DONA VIOLANTE.

Votre chagrin me paroît ſi vif qu'il m'inſpire la plus grande envie d'en connoître la cauſe pour vous ſervir ſi je le puis; & d'ailleurs le récit des accidens que l'on a eſſuyés, eſt quelquefois une eſpece de conſolation qui en adoucit l'amertume.

DOM PÉDRO.

Que puis-je vous en dire? Je ſuis Créole du Mexique; j'ai ſervi le Roi au Chili avec un courage & un ſuccès digne de ma naiſſance; car pour vous l'apprendre je me nomme Dom Pédro de Mendoça.

DONA VIOLANTE.

Dom Pédro de Mendoça! Ah! c'eſt le nom de mon ingrat.

DOM PÉDRO.

Mon pere m'a fait partir pour venir ici épouſer la fille d'un de ſes amis. Il m'a chargé de trente mille ducats en lingots que j'ai négociés pour avoir des lettres de change ſur Seville. A

peine arrivé, ſans me donner même le tems de recevoir mon argent, j'ai pris le chemin de Madrid pour me rendre plus vîte auprès de ma maîtreſſe. Je me ſuis arrêté pour ſouper dans un bourg à quelque diſtance d'ici. Un Cavalier s'y eſt trouvé qui a ſoupé avec moi. Mon amour ne m'a pas permis de m'arrêter : je ſuis parti, & ce coquin, que le ciel confonde, a changé ma malle avec celle de cet étranger, de ſorte que mes lettres de change; celles de mon pere à ſes amis, mes bijoux, tout mon bien, toutes mes eſpérances ſont évanouies ſans reſſource.

DONA VIOLANTE.

Voilà un événement bien ſingulier. Mais dès qu'un de vos gens eſt allé retrouver le Cavalier avec qui vous avez ſoupé, la mépriſe ſera facile à réparer.

BERTRAND.

C'eſt votre faute auſſi : vous me preſſez ſi fort. Qui diable auroit pu ſe défier d'une pareille aventure ?

DOM PÉDRO.

Tu n'avois que faire de t'enivrer, traître.

SCENE VI.

Les mêmes, MATHIEU, *Domestique de Dom Pédro avec une malle.*

MATHIEU.

Il faut, Monsieur, que le diable ait emporté votre homme. Il n'est pas possible d'en découvrir la moindre piste.

DOM PÉDRO.

Que dis-tu, Mathieu?

MATHIEU.

Oh! par-dieu, bien fin qui le retrouvera. Il a disparu comme une ombre.

DOM PÉDRO.

Que viens-tu me conter? Il m'a dit lui-même qu'il alloit à Valence.

MATHIEU.

Ma foi en ce cas il en a menti. J'ai parlé à un Berger qui l'a vu partir. Au lieu de suivre le chemin de Valence, il a pris l'opposé en disant qu'il alloit

à Alcala, & passé le Berger, il n'a plus laissé de traces.

DOM PÉDRO, *à Bertrand.*

Me voilà donc ruiné par ta sottise.

DONA VIOLANTE.

Il n'y a donc que des malheureux dans le monde. Moi, je pleure mon honneur, celui-ci regrette son bien : il n'y a par-tout que des gens qui souffrent.

MATHIEU.

Voyez ce que vous ferez de ce porte-manteau ?

DOM PÉDRO.

Ce que j'en ferai ! je le brûlerai.

DONA VIOLANTE.

Vous avez tort.

DOM PÉDRO.

Et qu'en faire donc ?

DONA VIOLANTE.

Ouvrez-le, peut-être y trouverez-vous des éclaircissemens sur ce que peut être devenu cet homme sur sa route.

DOM PÉDRO.

Vous avez raison : brise le cadenat ; vois ce qu'il y a dedans.

BERTRAND.

BERTRAND.

Des papiers. Comment, diable, un portrait!

DOM PÉDRO.

Beau dédommagement.

BERTRAND.

Par ma foi, la dame est jolie (4).

DOM PÉDRO, *en le jettant.*

Mets-le en pieces, misérable!

DONA VIOLANTE, *à part.*

Il faut un peu le voir. Ah! ciel, qu'ai-je vu?

INÈS.

Quoi donc?

DONA VIOLANTE, *à part.*

Inès, c'est mon portrait.

INÈS, *bas.*

Ne vous découvrez pas.

BERTRAND.

Voilà des lettres.

---

(4) J'ignore si Regnard savoit l'Espagnol; mais assurément il n'y a personne qui ne reconnoisse ici une des plus plaisantes scenes de ses Ménechmes.

DOM PÉDRO.

Décachete-les.

DONA VIOLANTE.

Ce ſont des vers, je crois.

DOM PÉDRO.

Voilà de belles guenilles pour me dédommager.

DONA VIOLANTE, *lit.*

» Sonnet à Violante, la nuit que je » l'ai trompée ». (*A part.*) Quel outrage!

INÈS.

Voilà un maître ſcélérat.

BERTRAND, *lit.*

» Je dois cent ducats à Madrid à » Jerôme du Cid qui me les a prê» tés ».

INÈS.

Voilà de bons effets, Monſieur.

DOM PÉDRO.

Je ne me ſens pas de rage; trente mille ducats de perdus!

BERTRAND.

Voici des lettres ſoigneuſement cachetées.

DOM PÉDRO.

Quelle est l'adresse ?

DONA VIOLANTE.

L'une est au Président de Flandre; l'autre au Marquis de Velada, l'autre pour le Régent du Conseil d'Aragon.

DOM PÉDRO.

En ce cas, mon homme alloit à Madrid.

DONA VIOLANTE.

(*A part.*) Je renais. (*Haut.*) Apparemment que c'est à cause de la Dame du sonnet qu'il fuyoit avec tant de précautions.

DOM PÉDRO.

Cela peut être; me voilà un peu ranimé. S'il vient à Madrid, je ne perds pas tout-à-fait l'espérance de le retrouver.

DONA VIOLANTE, *à part.*

Ni moi celle de me venger de lui.

DOM PÉDRO.

Ouvre quelques-unes de ces lettres, il s'y trouvera des enseignemens plus certains de son nom & de ses projets.

BERTRAND.

Voilà celle qui est adressée au Régent.

DONA VIOLANTE, *en la prenant.*

Voyons ce qu'elle dit, (*Elle lit.*) » Le Capitaine Dom Manuel de » Herrera est mon ami & mon cama- » rade. Depuis dix ans qu'il sert Sa » Majesté en Flandre, il s'est parfaite- » ment acquitté de son devoir comme » le prouvent les certificats qu'il em- » porte. Il a eu une dispute avec un » Officier Navarrois à qui il a donné » un coup d'épée : c'est ce qui l'oblige » de recourir à votre Excellence, pour » l'aider à obtenir sa grace; j'espere » que vous ne lui refuserez pas vos se- » cours. Je vous embrasse & suis, mon » cher cousin, &c. *Dom Martin Ro- » main, Mestre-de-Camp* ».

DOM PÉDRO.

Il avoit en effet l'air d'un homme de distinction. Je lui pardonne de m'avoir trompé sur la crainte du péril qu'il couroit à se déclarer.

DONA VIOLANTE, *à part.*

Enfin, il se nomme Dom Manuel

de Herrera. Voilà donc le véritable auteur de ma ruine, & Dom Pédro de Mendoça est innocent.

DOM PÉDRO.

Il aura fait semblant d'aller à Alcala pour dépayser ceux qui pouvoient être tentés de le suivre, & il reviendra bientôt à Madrid.

BERTRAND.

Ne perdons pas de tems, Monsieur, courons à la découverte.

DOM PÉDRO.

Tu as raison, partons.

DONA VIOLANTE.

Puissiez-vous trouver ce que vous cherchez.





SCENE VII.

DONA VIOLANTE, INÈS.

DONA VIOLANTE.

Eh bien! Inès, que dis-tu de tout cela?

INÈS.

Je ne ſais ſi je dors ou ſi je veille, mais je ne puis m'empêcher cependant d'admirer votre bonheur, puiſque vous voilà du moins inſtruite du nom de celui de qui vous avez à vous plaindre.

SCENE VIII.

Les mêmes, PIMIENTO.

PIMIENTO.

Vive-dieu! c'eſt être bien fou que de riſquer ſa vie pour empêcher une voiture de verſer. Le voilà bien con-

tent d'avoir été faire le Dom Quichotte.

INÈS.

Madame, c'eſt Pimiento; ne le reconnoiſſez-vous pas?

DONA VIOLANTE.

Tais-toi. Qu'eſt-ce mon ami? vous me paroiſſez étranger? Cherchez-vous une condition?

PIMIENTO.

Non, Monſieur, j'ai bien aſſez d'un Maître. Il faut que je reſte avec lui juſqu'à la fin de ſes jours qui ne tardera pas à arriver.

DONA VIOLANTE.

Et pourquoi?

PIMIENTO.

Parce que c'eſt un fou. Le Chevalier du Soleil n'a jamais eu plus d'aventures. Tout à l'heure encore il vient de prendre ſes jambes à ſon cou pour aller ſecourir une voiture emportée par ſix chevaux qui avoient le mors aux dents; mais elle n'en a pas moins verſé.

DONA VIOLANTE.

C'eſt le caractere des honnêtes gens

d'aimer à secourir les malheureux; & qui est ce Cavalier?

PIMIENTO.

C'est Dom Pédro de Mendoça qui a servi long-tems en Flandre en qualité de Major Général de l'armée.

DONA VIOLANTE.

Et où se rend-il à présent?

PIMIENTO.

A Madrid, où le Ministere l'appelle pour lui donner une autre place.

INÈS.

Les lettres ne vous ont pas trompée; mais prenons garde à nous, Madame, voilà les gens de la voiture, & votre infidele avec eux.

DONA VIOLANTE.

Retirons-nous, nous serons plus sûres de ne le plus perdre de vue en le suivant sans en être apperçues. Il m'en coûtera la vie, ou je le forcerai à me donner la main.

(*Elles s'en vont.*)

PIMIENTO.

Bonté divine! quand mon Maître sera-t-il las de faire le Chevalier errant?

SCENE IX.

DOM MANUEL, DONA SÉRAPHINE, POLONIA, PIMIENTO.

DOM MANUEL.

RASSUREZ-VOUS, Madame; vous n'avez plus rien à craindre; votre pere est sauvé, votre voiture est relevée. Mais vous-même comment vous sentez-vous? Mon bonheur est-il parfait? & ayant été assez favorisé de la fortune, pour me trouver dans le cas de vous être utile, ai-je réussi à vous épargner tous les accidens que l'on avoit à craindre dans une circonstance aussi triste?

DONA SÉRAPHINE.

Je suis pénétrée, Monsieur, de la plus vive reconnoissance. L'intrépidité avec laquelle vous vous êtes exposé vous-même pour nous garantir, vous donne toutes sortes de droits sur mon pere & sur moi. Il se chargera de

nous acquitter à Madrid, où nous vous reverrons ſans doute. Adieu.

DOM MANUEL.

Je ne vous quitte qu'à regret, & ſans l'eſpérance que vous me laiſſez de vous revoir bientôt, il m'en coûteroit la vie pour avoir ſauvé la vôtre. (*A Pimiento.*) Ne perds pas de vue leur voiture, parce que je veux la ſuivre.

PIMIENTO.

Et quel eſt votre deſſein?

DOM MANUEL.

De connoître cette beauté qui regne ſur mon ame.

PIMIENTO.

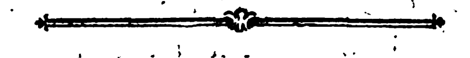
Comment! vous en voilà déja amoureux fou. Vous n'y penſez pas: prenez-vous toutes les femmes pour des Violantes?

DOM MANUEL.

Je ne ſais, mais je veux la ſuivre; marchons.



SECONDE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DOM MANUEL, PIMIENTO.

DOM MANUEL.

Que dis-tu de tout ceci, Pimiento?

PIMIENTO.

Moi! je ne me sens pas de joie: ô bienheureuse malle! source de plaisirs & de ravissemens! Voilà une minute qui vous a mieux valu que dix ans tout entiers de service, de courage & de périls.

DOM MANUEL.

La méprise est singuliere.

PIMIENTO.

Les beaux lingots!

DOM MANUEL.

Il y a quantité d'or & de pierre-

ries, ſans compter les lettres de change.

PIMIENTO.

Monſieur, j'ai imaginé un excellent moyen pour en toucher au plutôt le montant ici & à Cadix.

DOM MANUEL.

Comment! que dis-tu malheureux?

PIMIENTO.

Ecoutez-moi. Ce pauvre Cavalier dévaliſé ne s'appelle-t-il pas Dom Pédro de Mendoça?

DOM MANUEL.

Cela eſt vrai.

PIMIENTO.

Et le haſard ne vous a-t-il pas fait prendre le même nom, quand vous avez voulu cacher le vôtre?

DOM MANUEL.

Je l'avoue.

PIMIENTO.

Eh bien! puiſque ce pauvre diable arrive du Mexique, qu'il ne connoît perſonne, & n'eſt connu de perſonne, ma foi continuez à être encore lui

jusqu'à ce que vous ayez reçu son argent.

DOM MANUEL

Quels conseils oses-tu me donner, coquin ?

PIMIENTO.

Ma foi, de très-bons. Votre homme est nanti de vos papiers ; laissez-le être Dom Manuel malgré qu'il en ait, & se démêler comme il pourra des suites de votre affaire.

DOM MANUEL.

Tu parles bien comme un misérable Valet qui ne connoît ni les loix de l'honneur, ni celles de la probité.

PIMIENTO.

Nous voilà bien. Et que prétendez-vous faire de toute cette fortune que vous tenez des mains de la providence ?

DOM MANUEL.

Moi ! je ne ferai rien d'indigne d'un gentilhomme. Je ne souillerai point ma noblesse par une lâche avarice ; je rendrai cet or, ces bijoux à leur maître, sans en retenir seulement un ducat. Il n'y a point de richesses qui vaille l'honneur, & je conserverai

toujours le mien pur & intact. Les seules fautes qui nous soient permises, sont celles dont l'amour est la source. Celles-là deviennent glorieuses pour celui qui les commet. L'exemple de tant de grands hommes & même des Dieux qui se sont tout permis sans scrupule, pour satisfaire cette généreuse passion, justifie suffisamment quiconque les imite. Le seul usage que je prétends faire de ce bienfait du hasard, c'est de m'en aider pour parvenir à la possession de l'adorable Séraphine. Je vois que c'est pour l'épouser que Mendoça se rendoit à Madrid. Je profiterai sans remords, pour le supplanter, de la rencontre imprévue qui me met en état de m'approprier sous son nom une si divine personne.

PIMIENTO.

Eh ! mon Dieu, quelle extravagance! Ne voyez-vous pas que l'homme à la malle ne manquera pas tout d'abord de se rendre chez sa maîtresse, & qu'avec vos scrupules vous serez mis à la porte après avoir été forcé de restituer jusqu'au nom que vous prétendez conserver seul.

DOM MANUEL.

Il faut riſquer quelque choſe.

PIMIENTO.

Morbleu ! s'il faut riſquer quelque choſe, que ce ſoit donc pour des ducats qui nous aſſureront une vie heureuſe, plutôt que pour une péronelle dont la pourſuite va l'empoiſonner.

DOM MANUEL.

Vive-dieu ! je ne ſais à quoi tient que je te coupe le viſage ? Me crois-tu capable d'une friponnerie ?

PIMIENTO.

Eh ! comment appellez-vous donc ce beau projet auquel vous vous arrêtez ?

DOM MANUEL.

C'eſt un effet de l'amour qui me tourmente ! Le tien ſeroit une baſſeſſe.

PIMIENTO.

Voilà de belles diſtinctions : vous craignez de le priver de ſon argent, & vous ne héſitez pas à lui voler ſa maîtreſſe ! Dites tout ce qu'il vous plaira : pour moi je vais au ſolide, & ſi je prétendois à la femme, je voudrois, par-dieu, avoir auſſi les dia-

mans. Il n'y a pas plus de ſcrupule à ſe faire de l'un que de l'autre.

DOM MANUEL.

Tais-toi & ſuis-moi : j'apperçois une voiture. Ah! Ciel, c'eſt Séraphine qui s'apprête à ſortir : allons, il faut la joindre.

SCENE II.

DONA SÉRAPHINE, DOM GOMÈS, POLONIA, *prêts à monter en caroſſe*, DOM MANUEL, PIMIENTO.

DOM GOMÈS.

Ne crains rien, ma fille, il arrivera. Dom Pédro de Mendoça n'eſt pas homme à manquer de parole. Je ſoupçonne qu'il veut nous ſurprendre & nous apporter lui-même des nouvelles de ſon débarquement.

DONA SÉRAPHINE.

A la bonne heure. (*A part.*) Je crois que depuis hier je commenceà à lui

pardonner sa lenteur. D'où vient donc ce Cavalier qui m'a secourue avec tant de courage occupe-t-il si fort mon esprit ?

DOM GOMÈS.

Allons au Prado : un peu de promenade te garantira de la mélancolie où je te vois prête à tomber. Montons.

DOM MANUEL.

Allons, hasardons-nous.

DONA SÉRAPHINE, *voyant Dom Manuel.*

O Ciel ! qu'est-ce que j'apperçois ?

DOM GOMÈS.

Monsieur, que souhaitez-vous ?

DOM MANUEL.

Excusez mon incivilité. N'est-ce pas ici que demeure Dom Gomès de Peralte ?

DOM GOMÈS.

Lui-même, & c'est à lui que vous parlez. Mais me trompé-je ; n'est-ce pas vous, Monsieur, qui nous avez rendu hier un si grand service lorsque notre voiture a versé ?

DOM MANUEL.

Je suis bienheureux d'avoir pu vous

être utile dès le premier moment où je vous ai vu. Votre ſenſibilité, ſans doute, n'en ſera pas moins vive, quand vous ſaurez que c'eſt Dom Pédro de Mendoça à qui vous avez cette obligation.

DOM GOMÈS.

Quel bonheur! Viens, mon fils, embraſſe-moi encore une fois : ta lenteur nous jettoit dans une terrible inquiétude : emmenez la voiture vous autres. Rentrons ; & toi, ma fille, n'embraſſes-tu pas ton mari ?

DONA SÉRAPHINE.

Volontiers, mon pere, vos deſirs ſont des ordres pour moi.

PIMIENTO.

Cela commence bien, il faut voir la ſuite.

DOM GOMÈS.

Comment ſe porte le cher pere ?

DOM MANUEL.

Il ſouffre un peu de la goutte.

PIMIENTO.

A cela près il ſe porte le mieux du monde.

DOM GOMÈS.

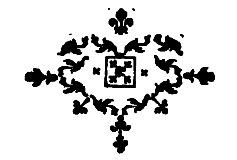
Nous avons étudié tous deux ensemble à Alcala il y a long-tems. Nous étions des comperes alors.

DOM MANUEL.

Il m'a souvent entretenu de ces années de jeunesse : il n'en parle jamais sans attendrissement.

DOM GOMÈS.

Il a bien raison, je suis tout de même. Le brave homme ! Allons, vous devez être fatigué. Entrons, il faut vous reposer, & nous saurons après tout à notre aise des nouvelles de la famille. (*Ils rentrent.*)





SCENE III.

DOM PÉDRO DE MENDOÇA, BERTRAND.

DOM PÉDRO.

Il ne sera pas possible de le retrouver.

BERTRAND.

Que le diable l'emporte. Le chien d'homme! Mais est-ce à Madrid aussi que vous pouvez vous flatter de le découvrir?

DOM PÉDRO.

Il n'y a pas une auberge que je n'aie parcourue.

BERTRAND.

Bon! les auberges. Et si c'est, comme je le soupçonne, un Chevalier d'industrie, croyez-vous qu'il ira s'y fourrer?

DOM PÉDRO.

Enfin, j'ai su que c'étoit ici la demeure de Dom Gomès.

BERTRAND.

Il faut le voir au plutôt : il vous aidera dans vos recherches.

DOM PÉDRO.

Mais je ne pourrai lui faire voir qui je suis.

BERTRAND.

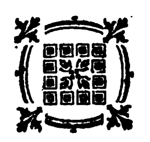
Pourquoi balanceroit-il ? Quand il hésiteroit à vous reconnoître, il ne hésitera pas à vous servir.

DOM PÉDRO.

Voilà un vieillard qui sort de la maison, c'est probablement lui-même.

BERTRAND.

Il faut l'aborder.



SCENE IV.

DOM GOMÈS, SÉRAPHINE, DOM PÉDRO, BERTRAND.

DOM PÉDRO.

Si c'est un titre, Monsieur, pour être bien reçu de vous, que d'être fils d'un de vos plus anciens amis, & d'avoir traversé les mers les plus éloignées, dans l'espoir de votre alliance, j'ai plus de droit qu'un autre à cette honorable prétention : je me nomme Dom Pédro de Mendoça

DOM GOMÈS.

Qu'est-ce que cela signifie ?

DOM PÉDRO.

Vous avez marqué par lettre à mon pere un violent desir d'unir vos deux maisons, & je viens du fond du Mexique remplir vos vues, si je suis assez heureux pour vous trouver encore dans le même dessein.

DOM GOMÈS.

Monsieur, vos paroles sont pour

moi autant d'énigmes. Vous êtes, dites-vous, Dom Pédro de Mendoça, & vous arrivez du Mexique?

DONA SÉRAPHINE.

Voilà une aventure bien singuliere.

DOM PÉDRO.

A quoi puis-je attribuer la surprise où je vous vois? Mon pere m'avoit tant assuré qu'à mon nom seul tout me seroit ouvert ici, & votre maison & votre cœur : se seroit-il trompé, ou ne seriez-vous pas ce Dom Gomès qu'il a tant chéri?

DOM GOMÈS.

Je ne reviens pas de l'embarras où il me jette. Séraphine, y comprends-tu quelque chose?

DOM PÉDRO.

Est-ce là la charmante Séraphine? Ah! pardon, Madame, permettez que cet embrassement vous prouve mon amour & mes.....

DONA SÉRAPHINE, *le repoussant.*

Arrêtez, Monsieur, & songez à qui vous parlez.

DOM PÉDRO.

Où suis-je donc?

DOM GOMÈS.

Finissons ce badinage. Je ne vous conteste pas le nom que vous vous attribuez ; mais apprenez que le véritable Dom Pédro de Mendoça, le fils de Dom Diégo de Mendoça est ici : il vous a heureusement prévenu. Il m'a remis les lettres de son pere & toutes les autres preuves que je pouvois exiger pour le reconnoître. J'ignore quelles sont vos vues dans une tentative que je pourrois qualifier plus durement, ou plutôt je ne veux pas les approfondir : mais je ne puis m'empêcher de vous observer que votre personne ne me paroît pas faite pour un rôle aussi déshonorant.

DOM PÉDRO.

Ciel! qu'entends-je? Je vous pardonne, Dom Gomès, de me méconnoître, puisque vous ne m'avez jamais vu ; mais vous êtes trop éclairé pour rester long-tems dans une erreur si dangereuse pour vous. Apprenez que ce prétendu Dom Pédro est un fripon qui a l'ame aussi vile que son extérieur est engageant. Il m'a volé dans une auberge tout mon argent & les titres qui pouvoient m'aider à vous dessiller

les

les yeux. C'est un misérable qui ne se contente pas de filouter les hommes; il fait aussi métier d'abuser les filles dans les maisons où l'on a la foiblesse de le souffrir. Il a été obligé de fuir hors de Flandre où il craignoit d'être arrêté. Il se nomme Dom Manuel de Herrera : il a séduit dans Valence une fille de bonne famille sous une promesse de mariage, & s'est éclipsé après l'avoir déshonorée. Il vient sans doute faire ici sous mon nom le même emploi de ses talens : mais défiez-vous-en ; & si vous exposez la trop aimable Séraphine à sa vue, tremblez en songeant au sort de l'infortunée Violante.

DOM GOMÈS.

Voila un hardi personnage de venir ainsi couvrir de honte à mes yeux le gendre que je me suis choisi. Qu'on appelle Dom Pédro.

SÉRAPHINE.

Gardez-vous-en bien, ou vous allez causer quelque malheur. Ne voyez-vous pas que cet homme-ci est son ennemi, & qu'il s'efforce par ses histoires de lui nuire dans votre esprit. Méprisez cette ruse mal concertée & son auteur. Les lettres que

Dom Pédro vous a présentées ; les témoignages de son pere, du Viceroi du Mexique, les richesses qu'il a rapportées de son pays, la générosité qui brille dans toute sa personne, ne sont-elles pas des cautions plus sûres de sa sincérité, que les allégations imprudentes d'un inconnu ?

DOM GOMÈS.

Tu as raison, ma fille. Laissons-là cet homme qui se trompe, ou qui veut me tromper.

DOM PÉDRO.

Quoi ! vous me quittez ?

DOM GOMÈS.

Allez, Monsieur, allez ; tendez vos pieges à des gens faits pour s'y laisser prendre. (*Il rentre avec sa fille.*)



SCENE V.

DOM PÉDRO, BERTRAND, DONA VIOLANTE, *en homme.*

DOM PÉDRO.

VIVE-DIEU! si je n'avois encore du respect pour son âge, cet instant auroit été le dernier de sa vie.

BERTRAND.

Nous voilà bien chanceux : sans argent, sans crédit, sans nom même, puisqu'on nous a pris le nôtre, qu'allons nous devenir ?

DONA VIOLANTE.

Qu'est-ce, Messieurs ? D'où vient l'accablement où je vous vois ?

DOM PÉDRO.

Eh! d'où peut-il venir, si ce n'est de la plus abominable friponnerie qu'on ait jamais faite? Mais, Monsieur, vous pouvez me rendre le plus grand service.

DONA VIOLANTE.

Moi! & comment?

DOM PÉDRO.

Vous me remettez, sans doute.

DONA VIOLANTE.

Oui, vous êtes, si je ne me trompe, ce Cavalier à qui l'on a changé sa malle l'autre jour, & à qui on a par ce moyen enlevé tout son argent.

DOM PÉDRO.

Ce n'est-là que la moindre de mes pertes. Mais ce misérable qui s'est ainsi emparé de mon bien, s'est présenté sous mon nom chez le pere de la fille que je voulois épouser. Il y a été reçu comme le fils de la maison, & moi qui viens de me présenter à ce vieillard abusé, j'en ai été traité indignement. Venez m'aider à le détromper, puisque vous êtes témoin de tout ce qui s'est passé. Unissons-nous pour faire punir comme il le mérite, le lâche qui m'outrage & me fait outrager par des personnes si cheres.

DONA VIOLANTE, *à part.*

Que faire ? Si j'ai pour lui cette complaisance, Dom Manuel est perdu ; je n'ai pas d'espoir de l'épouser, & je reste déshonorée moi-même sans ressource. D'un autre côté, si je me

refuse à ce que souhaite ce malheureux étranger, mon infidele peut aller loin & tromper Dom Gomès & sa fille au point qu'ils seront malgré eux forcés de prendre sa défense. N'y auroit-il pas moyen de concilier leur intérêt & le mien, de ménager le traître qui nous perd, sans le compromettre trop dangereusement ?

DOM PÉDRO.

Vous balancez.

DONA VIOLANTE.

Je pense que mon témoignage aura bien peu de poids ici où je ne suis pas plus connu que vous. Ce seroit peut-être donner lieu à de nouveaux soupçons, que de vous produire avec un si foible appui. Il vaudroit mieux, ce me semble, faire venir des informations de Seville & de Cadix, où vous m'avez dit que vous aviez des correspondances.

DOM PÉDRO.

Cela est bien, mais il faut du tems; & dans l'intervalle le traître ne peut-il pas se marier ?

DONA VIOLANTE.

Ne craignez rien. Je vous réponds

de mettre obstacle à son mariage jusqu'à ce que vous ayez fait venir tous les certificats dont vous avez besoin.

DOM PÉDRO.

Et comment ferez-vous ?

DONA VIOLANTE.

Rapportez-vous-en à mon zele.

DOM PÉDRO.

Mais qui peut vous en inspirer un si fort en ma faveur ?

DONA VIOLANTE.

Croyez que je suis très-intéressé à vous voir réussir.

DOM PÉDRO.

Intéressé ! de quelle maniere ?

DONA VIOLANTE.

Peut-on voir souffrir un galant homme, tel que vous me paroissez être, sans prendre la plus grande part à ses douleurs ?

DOM PÉDRO.

Rien ne pourra égaler ma reconnoissance.

DONA VIOLANTE.

Allez, & soyez bien certain que je

vous procurerai tous les délais dont vous croirez avoir besoin.

DOM PÉDRO.

Adieu donc. (*Il s'en va.*)

SCENE VI.

DONA VIOLANTE, *seule.*

A-T-ON jamais vu une situation aussi singuliere que la mienne. Je viens ici pour y découvrir un infidele & le forcer de répondre à mon amour; & au moment où je vais le rejoindre, je le trouve dans un péril qui menace sa liberté & même sa vie. Par là je me vois forcée, moi qui le cherchois, de me dérober à sa vue, & de devenir la protectrice de mon ennemi. Allons, remplissons ce devoir pénible : défendre son honneur, c'est défendre le mien qui n'en doit plus être séparé. J'ai déja pénétré tous ses projets : je sais que la beauté de Séraphine a fait plus d'impression sur son cœur, que toutes les richesses du pauvre inconnu qu'il a dépouillé sans le vouloir : mais

je saurai arrêter cette nouvelle passion dans sa naissance. J'ai déja fait entrer Inès dans la maison de Séraphine. En la voyant il n'osera pas poursuivre sa criminelle entreprise : il rougira devant ce temoin irrécusable. Sois-moi propice amour, & rends-moi l'honneur, Dieu cruel, puisque c'est toi qui me l'as fait perdre. (*Elle s'en va.*)

SCENE VII.

DOM VINCENT, CRISPIN, INÈS, *voilée.*

DOM VINCENT.

CRISPIN, dès que tu verras une femme se cacher de nous avec quelque affectation, avertis-moi afin que je la suive & que je la connoisse : peut-être serai-je assez heureux pour trouver ici la misérable qui m'a déshonoré, & pour laver dans son sang la honte dont elle m'a couvert.

CRISPIN.

Tenez, Monsieur, voilà de ce côté

une drôlesse qui ne se montre qu'avec précaution.

INÈS.

Violante m'a donné-là une assez désagréable commission. Il faut que je me présente chez Dom Gomès pour entrer au service de Séraphine. Voyons... Mais Ciel! que vois-je?.....

CRISPIN.

Monsieur, c'est Inès, du moins c'est sa taille & sa marche : c'est elle-même, par-dieu.

DOM VINCENT.

Je le crois aussi. Arrête, malheureuse! à quoi bon ce déguisement? Ne crois pas te soustraire à mes regards : je t'ai reconnue, découvre-toi ou tu es morte.

INÈS, *à part.*

Est-il possible que je sois tombée si mal à propos sous sa main? (*Haut.*) Eh bien! oui, Monsieur, c'est moi; modérez-vous.

DOM VINCENT.

Il faut m'apprendre à l'instant tout ce que je veux savoir, ou je vais tout à l'heure commencer par toi à me venger.

INÈS.

Eh bien! je vais tout vous dire. Il eſt vrai que j'ai accompagné Mademoiſelle votre ſœur cette malheureuſe nuit où elle a cru devoir ſe ſouſtraire à vos reproches. Se voyant ſi cruellement trompée, elle n'a pu ſe réſoudre à reſter dans Valence où ſa délicateſſe lui faiſoit craindre que tout le monde ne fût inſtruit de ſon infortune : elle s'eſt retirée à Monviedra, auprès de votre tante l'Abbeſſe : elle lui a confié ſes chagrins & s'eſt cachée auprès d'elle autant pour expier ſa foibleſſe, que pour en dérober la connoiſſance au public. Je me ſuis chargée de venir à Madrid à la découverte de ſon amant. Le haſard a fait que je ſuis deſcendu dans la même auberge où étoit logé cet infame ſéducteur. J'ai trouvé moyen un jour qu'il n'y étoit pas, de me gliſſer dans ſa chambre. Des lettres que j'y ai trouvées m'ont appris que ce Dom Pédro ſuppoſé s'appelloit Dom Manuel de Herrera, & qu'il venoit ici avec des lettres de recommandation à tous les Miniſtres, pour ſolliciter la grace d'un meurtre qu'il a commis en Flandre. Si vous

ſouhaitez de le voir, ſuivez-moi & vous ſerez ſatisfait.

DOM VINCENT.

Où eſt ſon auberge?

INÈS.

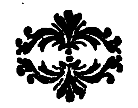
Auprès des Carmes. (*A part.*) Ma foi, tant pis pour notre homme du Mexique : il s'en tirera comme il pourra : mais je ne ſaurois autrement garantir Violante de la fureur de ſon frere.

DOM VINCENT.

Je te ſuis; mene-moi à cette auberge, Inès.

INÈS.

Marchons, Monſieur. (*Ils ſortent.*)



SCENE VIII.

Le théatre représente l'auberge de Dom Pédro.

DOM PÉDRO, BERTRAND.

DOM PÉDRO.

VOILA donc, mon pauvre ami, ce qu'on appelle la Cour, la Capitale. Hélas ! tous ceux qui passoient d'Espagne au Mexique, avoient bien raison de me dire que c'étoit le pays du mensonge & de la fourberie.

BERTRAND.

Les gens y sont bien plus fripons que des Algériens ; ils volent en pleine paix.

DOM PÉDRO.

Je ne l'éprouve que trop. Que vais-je devenir ? Méprisé, sans connoissances, sans ressources, regardé dans la maison de Dom Gomès comme un fripon ou comme un fou.....

BERTRAND.

Mais ce Monsieur vous l'a dit tantôt. Ecrivez à Seville, faites venir des certificats.

DOM PÉDRO.

Il faudra bien s'y résoudre ; mais la lenteur avec laquelle tout cela se fera me désespere. Va toujours voir à la poste s'il n'y a point de lettres pour moi : en attendant je vais écrire celles qui partiront par l'ordinaire du soir.

BERTRAND.

J'y vais.

DOM PÉDRO.

Je crois que j'en deviendrai fou, si cela continue.



SCENE IX.

DOM PÉDRO, DOM VINCENT, LA GARDE.

DOM VINCENT.

(*A part.*) VOILA donc mon homme ; il faut m'en bien assurer. (*Haut.*) Monsieur, voudriez-vous bien me faire le plaisir de m'apprendre comment vous vous appellez.

DOM PÉDRO.

Que vous importe ? Je m'appelle Dom Pédro de Mendoça

DOM VINCENT.

J'entends. Vous êtes ce misérable Manuel de Herrera qui, sous un nom supposé, déshonorez les filles de qualité. Vous me devez raison de l'affront que vous m'avez fait. Si je vous avois trouvé à Valence, vous m'auriez payé plus cher le crime que vous n'avez pas rougi d'y commettre.

(*Il met l'épée à la main.*)

DOM PÉDRO.

Moi ! un affront à vous ! dans Valence ? Eh ! je n'y ai été de ma vie. Il n'y a pas six semaines que j'ai débarqué à San-Lucar, & je suis venu ici tout droit. Comment diable aurois-je pu vous insulter ? Mais je vois ce que c'est. Le traître qui s'est emparé de mon bien, & qui se pare ici de mon nom, est également l'auteur de l'outrage dont vous gémissez.

DOM VINCENT.

L'artifice est ingénieux ; mais je n'en serai pas la dupe. Voici toute

ma réponse. (*Il le charge à coups d'épée.*)

DOM PÉDRO.

Ma foi, tant pis pour vous puisque vous m'y forcez. (*Il se défend.* Voilà un brave homme.

DOM VINCENT.

Il se bat bien pour un vil séducteur.

LA GARDE, *derriere le théatre.*

Arrêtez de la part du Roi.

DOM PÉDRO.

C'est la Garde.

DOM VINCENT.

Quel malheur! il faut remettre ma vengeance à un autre jour.

DOM PÉDRO.

Vous parlez toujours de vengeance, mais vous me prenez pour un autre.

LA GARDE.

Arrêtez-les, suivez-les.

DOM VINCENT.

Je me retire; mais songez qu'il faut l'épouser, ou renoncer à la vie.

(*Il se retire.*)

❋

SCENE X.

DOM PÉDRO, LA GARDE.

UN ARCHER.

BAs les armes, mon Gentilhomme?

DOM PÉDRO.

Je ne ſais pas réſiſter à la Juſtice; mais prenez bien garde ſi c'eſt moi....

UN ARCHER.

Oui, oui, c'eſt vous-même.

DOM PÉDRO.

Quel crime ai-je commis?

UN ARCHER.

Quel crime! n'en eſt-ce pas déja un aſſez grand que le duel même où nous venons de vous ſurprendre? Mais de plus, n'eſt-ce pas vous qui avez tué un homme à Bruxelles? La veuve eſt ici, elle a rendu plainte contre vous : vous êtes Dom Manuel de Herrera : les papiers qu'on a trouvés dans vos effets en font foi. Je ſuis bien inſtruit comme vous voyez.

DOM PÉDRO.

O fortune! fortune, ne te lasseras-tu pas de me persécuter! Il n'y a rien de si faux que tout ce que vous dites-là? Quand ma noblesse seroit moins connue.....

UN ARCHER.

En voilà assez : ce n'est pas avec nous que vous avez à vous justifier. Venez en prison où vous serez le maître de dire tout ce qu'il vous plaira. Allons, Messieurs, marchons.

DOM PÉDRO.

Est-il possible, ô Ciel! que je me voie traité avec une barbarie pareille.

UN ARCHER.

Qu'on l'entraîne.

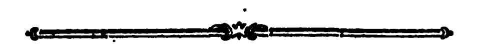
DOM PÉDRO.

J'ai peine à résister à la rage qui me suffoque; mais voyons s'il me reste encore des malheurs à craindre, ou des infortunes à épuiser.





TROISIEME JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DONA VIOLANTE, INÈS, *en femmes & magnifiquement habillées.*

INÈS.

Ne m'apprendrez-vous point, Madame, la cauſe de tout ce que je vois ſans y rien comprendre? Nous voilà revenues à nos véritables ajuſtemens; nous voilà logées dans un appartement ſuperbe.

DONA VIOLANTE.

Avec de l'argent on ſe fournit de tout à Madrid en moins de rien.

INÈS.

Oui; mais on a quelque objet, & le vôtre.....

DONA VIOLANTE.

Tu le ſauras. As-tu rendu ma lettre à Dom Gomès ?

INÈS.

A lui-même ; il ſera ici dans un moment. Je lui ai bien donné l'adreſſe & j'ai eu ſoin de lui dire que celle qui le demandoit, étoit une dame nouvellement arrivée des Indes qui vouloit le conſulter ſur une affaire très-importante.

DONA VIOLANTE.

Et à Dom Louis de Herrera, lui as-tu fait rendre la ſienne ?

INÈS.

Tout de même.

DONA VIOLANTE.

C'eſt l'oncle de Dom Manuel. Sur ce que l'on m'a dit de ſa nobleſſe, de ſon courage & de ſa généroſité, je compte trouver en lui un protecteur : mais on frappe ce me ſemble.

INÈS.

C'eſt ſans doute le bon homme.

DONA VIOLANTE.

Ouvre.

INÈS.

J'y vais. Entrez, Monsieur, c'est ici la maison.



SCENE II.

DONA VIOLANTE, INÈS, DOM GOMÈS.

DOM GOMÈS.

C'EST vous, Mademoiselle, qui m'avez apporté cette lettre.

INÈS.

Oui, Monsieur, & voilà ma maîtresse.

DOM GOMÈS.

Je me rends à vos ordres, Madame; trop heureux si mes services peuvent vous être utiles.

DONA VIOLANTE.

Des sieges. (*Ils s'asseoient.*) (*A Inès.*) Si la Comtesse ma cousine vient me prendre, vous lui direz que je la prie

de m'excuser, mais que je suis occupée à une affaire qu'il ne m'est pas possible de différer, & vous ne laisserez entrer personne.

INÈS.

Cela est bon, Madame. (*A part.*) Que veut-elle faire avec tout cet appareil? (*Elle sort.*)

DONA VIOLANTE.

C'est un devoir, Monsieur, pour les Gentilhommes que de s'employer à la défense des femmes, & en cette qualité vous me devez plus de secours que personne. Vous avez chez vous, si je ne me trompe, un Dom Pédro de Mendoça qui arrive des Indes pour épouser votre fille.

DOM GOMÈS.

Cela est vrai. Ce mariage n'est même différé que par je ne sais quel accident qui m'a obligé d'écrire à Seville des lettres dont la réponse ne tardera pas.

DONA VIOLANTE.

Mais savez-vous que Dom Pédro est marié aux Indes?

DOM GOMÈS.

Lui marié !

DONA VIOLANTE.

Lui-même.

DOM GOMÈS.

Ah ! Madame, comment voulez-vous que je ſoupçonne un homme d'honneur, plein d'eſprit & de courage, comme il le paroît, d'une auſſi indigne duplicité ?

DONA VIOLANTE.

Il n'y a pourtant rien de ſi vrai.

DOM GOMÈS.

Mais ne vous en auroit-on pas impoſé ?

DONA VIOLANTE.

Ecoutez-moi, & croyez-en après ce qu'il vous plaira. Je me nomme Anne de Fontaine Major. Je deſcends d'ancêtres illuſtres qui ont occupé les premieres places parmi les conquérans du Nouveau-Monde. Je ſuis née au Mexique, c'eſt là que j'ai vu Dom Pédro. Je lui plûs dès le premier aſpect, & je ne vous cache pas, que des ſoins aſſidus & ſa conſtance parvinrent à me

toucher. Mais l'ingrat ! à peine se vit-il au comble de ses vœux qu'il s'embarqua pour l'Espagne, me laissant avec la vaine ressource d'une promesse de mariage qu'il croyoit rendre inutile en mettant le vaste espace des mers entre lui & moi. Ni les périls, ni les fatigues d'un long voyage n'ont pu me rébuter. Je l'ai suivi jusqu'ici : à peine y suis-je arrivée que j'ai appris qu'il se préparoit à épouser la belle Séraphine, au mépris de ses sermens & de mes droits devenus sacrés par ma foiblesse, autant que par son amour. Avant que de rien faire éclater, c'est vous que j'ai cru devoir prendre pour conseil & constituer mon Juge. Tenez, Monsieur, jettez les yeux sur ces papiers. Voilà des lettres qui n'ont que trop contribué à accélérer ma perte. Voilà la promesse funeste qui l'a consommée. Voilà le portrait de l'infidele qui en a été l'auteur & l'artisan......

DOM GOMÈS.

N'en dites pas davantage, Madame, le lâche n'est que trop bien convaincu dans mon esprit. Il ne restera pas encore une heure dans ma maison. Mais ce n'est pas assez pour moi de

l'écarter à jamais de ma fille, je veux vous ſervir moi-même contre lui, & vous aider à en obtenir juſtice. Vive-dieu, quand ce ſeroit mon fils je le punirois de ma main. Tranquilliſez-vous, Madame : je vous donne ma parole de travailler à faire tourner tout ceci à votre ſatisfaction, gardez encore le ſecret, & comptez ſur mes ſoins.

(Il s'en va.)

SCENE III.

DONA VIOLANTE, INÈS.

INÈS.

Le bon homme s'en va tout échauffé. Mais qu'eſpérez-vous de cet artifice ?

DONA VIOLANTE.

Puiſque la bonne foi m'a été ſi nuiſible, il faut bien que je me ſauve par un peu de menſonge. Je gagne au moins à celui-ci de rompre le mariage de mon perfide.

INÈS.

INÈS.

...ien de mieux imaginé ;
...ste encore un filet à

...OLANTE.

...prêt, & Dom Louis de
...it de soi-même s'y jetter.
...que j'apperçois, ne me quit-

COMÉDIE
l'ingrat! à peine se ...
...tout qu'il s'en ...

SCENE IV.

DONA VIOLANTE, INÈS, DOM LOUIS.

DOM LOUIS.

Si l'on m'a bien enseigné l'adresse, c'est ici. Pardonnez, Madame, si j'entre sans frapper; mais la porte étoit ouverte & je n'ai pas voulu retarder d'un moment le plaisir de faire ma cour à l'aimable Violante Pacheco.

DONA VIOLANTE.

Si je vous ai fait prier d'honorer cette maison de votre présence, c'est

ſur la réputation de votre généroſité; vous connoiſſant pour l'oncle de Dom Manuel de Herrera, je n'ai pas douté un inſtant que je ne trouvaſſe en vous tout l'appui dont j'ai beſoin pour obtenir la réparation d'un affront qu'il m'a fait.

DOM LOUIS.

Il eſt trop vrai, Madame, comme vous le dites, que je ſuis l'oncle de Dom Manuel. Je viens d'apprendre qu'il eſt en priſon pour une fourberie très-puniſſable qu'il s'eſt permiſe. Soit amour, ſoit folie, il s'eſt mis dans la tête de perſuader à une jeune perſonne nommée Séraphine, belle, riche & de qualité, qu'il eſt un certain Pédro de Mendoça, un Mexicain arrivé pour l'épouſer. Apparemment qu'il aura fait à ce ſujet quelque extravagance, puiſqu'il eſt en priſon à l'heure où je vous parle. Quoique je ne l'aie jamais vu, parce qu'il ſert depuis ſon enfance, je veux pourtant lui être utile quand je ſerai au juſte informé de ſon affaire.

DONA VIOLANTE.

Il en a plus d'une.

DOM LOUIS.

Celle que je lui pardonne le moins eſt celle, où il me paroît qu'il vous a pour adverſaire, mais elle ſera bientôt accommodée. S'il vous a donné quelque parole, Madame, je vous donne la mienne à mon tour de le forcer à la remplir.

DONA VIOLANTE.

Vous m'avez entendue à demi-mot, je mets en vous toute mon eſpérance.

DOM LOUIS.

Elle ne ſera pas trompée: vous ſerez ſatisfaite ou vengée: je vais voir l'ingrat à ſa priſon. S'il conſent à recevoir la grace que vous lui offrez; j'ai aſſez d'amis dans Madrid, pour le tirer d'embarras dans tout le reſte.

DONA VIOLANTE.

Je dois vous avertir que j'ai un frere qui eſt ici & qui le cherche. Il ne faut pas qu'il ſçache que je ſuis à Madrid.

DOM LOUIS.

Ne craignez rien, belle Violante: ma diſcrétion égalera mon zele.

DONA VIOLANTE.

Je compte en tout ſur vous.

DOM LOUIS.

Vous le pouvez & vous en aurez des preuves dès demain.



SCENE V.

DONA VIOLANTE, INÈS.

INÈS.

MADAME, tout va fort bien ; mais puiſque c'eſt le vrai Dom Pédro qui eſt en priſon, pourquoi entreprenez-vous de l'en faire ſortir ſous celui de Dom Manuel ?

DONA VIOLANTE.

Je t'avoue qu'il me fait compaſſion. Puiſque c'eſt moi qui ai été cauſe de ſa captivité je dois l'être auſſi de ſa délivrance. D'ailleurs elle n'eſt pas un mal pour moi : il me ſervira mieux étant libre, qu'il n'auroit pu le faire étant priſonnier.

INÈS.

Mais pourquoi l'avoir noirci dans l'esprit de ce vieillard, qui croit être son oncle & qui va le persécuter pour l'obliger à vous apporter une main dont vous ne voulez pas ?

DONA VIOLANTE.

Aies patience, tu verras avec le tems, la raison de tout ce que j'ai fait, suis-moi.

(*Elles s'en vont.*)

SCENE VI.

DOM MANUEL, PIMIENTO.

DOM MANUEL.

As-tu arrangé tous les bijoux ?

PIMIENTO.

Tout est en ordre. J'ai fourré dans la malle, comme vous me l'avez ordonné, l'or, l'argent, les joyaux, les lettres, excepté celles que vous avez remises à Dom Gomès.

DOM MANUEL.

Il importe peu pour celles-là.

PIMIENTO.

Ne m'apprendrez-vous pas quel eſt votre projet ? Allons-nous chez un Bijoutier faire eſtimer toutes ces pierres-là & en recevoir le prix ? Eſt-ce cela ?

DOM MANUEL.

Non, mon ami, j'ai un projet plus honnête. J'ai bien pu, pour m'ouvrir un accès auprès de la belle Séraphine, m'approprier une lettre qui m'aſſuroit cet avantage : mais je rougirois de garder le reſte plus long-tems, lorſque j'en connois le véritable maître. On m'a aſſuré qu'il étoit en priſon; ce ſecours lui devient encore plus néceſſaire dans une pareille circonſtance : ſuis-moi, & allons lui reporter tous ces effets qui lui appartiennent.

PIMIENTO.

Sa maîtreſſe eſt-elle auſſi compriſe dans la reſtitution ?

DOM MANUEL.

Que dis-tu ?

PIMIENTO.

Si vous êtes ſi délicat, ſi ſcrupuleux, il me ſemble que pour ne rien avoir à lui, il faudroit commencer par lui rendre ſa femme ?

DOM MANUEL.

Elle n'étoit pas sa femme, & ne le sera jamais.

PIMIENTO.

Je ne sçais comment vous arrangez tout cela : mais entre nous, il me semble que si vous renoncez aux diamans, il faut aussi abandonner la fille, car le cher beau-pere m'a paru beaucoup plus enthousiasmé des pierreries que de vous.

DOM MANUEL.

Il me les a vus, cela suffit.

PIMIENTO.

Ma foi, Monsieur, tout cela ne vaut rien ; vous vous romprez le cou avec tous ces beaux projets là.

DOM MANUEL.

Pourvu que je satisfasse mon amour & ma probité, je m'inquiete peu du reste.

PIMIENTO.

Dieu veuille que tout vous réussisse.

DOM MANUEL.

Je suis si avancé qu'il ne m'est plus permis de reculer.

(*Il veut s'en aller.*)



SCENE VII.

DONA SÉRAPHINE, POLONIA, DOM MANUEL, PIMIENTO.

DONA SÉRAPHINE.

Attendez, Monsieur, attendez, j'ai deux mots à vous dire. Quel étoit donc votre dessein, en nous outrageant si indignement mon pere & moi? Que vous promettiez vous d'une fourberie si criminelle, & si facile à découvrir?

DOM MANUEL.

Je ne comprends rien, Madame, à cet étrange discours. Quoi! quand je vous adore, quand je compte avec la plus mortelle impatience tous les instans qui me séparent du jour heureux où je serai à vous pour jamais, vous venez m'accabler des plus sanglans & des plus injustes reproches. Par où ai-je donc pu les mériter?

DONA SÉRAPHINE.

Par où! perfide: demandez-le à

cette amante infortunée du Mexique qui vient ici revendiquer ses droits sur vous.

DOM MANUEL.

Moi! une amante au Mexique!

DONA SÉRAPHINE.

Vous feignez de la méconnoître, ame double & sans foi.

DOM MANUEL.

Madame, que le ciel me foudroie, si j'ai jamais eu de maîtresse au Mexique!

DONA SÉRAPHINE.

Traître, vous ne connoissez donc pas la jeune Anne de Fontaine Major?

DOM MANUEL.

Anne de Fontaine Major! non en vérité.

DONA SÉRAPHINE.

Voilà une furieuse impudence. Ne croyez pas m'en imposer, elle a tout confié à mon pere. Elle lui a fait voir vos lettres, ainsi qu'une promesse de mariage que vous lui avez faite, & à la faveur de laquelle vous l'avez séduite.

DOM MANUEL.

Madame, je n'ai jamais vu de Dame de ce nom au Mexique, & je pourrois bien jurer qu'il n'en a jamais existé.

DONA SÉRAPHINE.

Elle a montré à mon pere votre propre signature.

DOM MANUEL.

C'est un tour qu'on me joue.

DONA SÉRAPHINE.

Vous me feriez perdre la raison.

DOM MANUEL.

Pimiento, avance, tâches un peu de désabuser Madame.

PIMIENTO.

Que voulez-vous que je dise, si elle est obstinée dans ses idées ?

DONA SÉRAPHINE.

Que pourras-tu me dire contre l'évidence même ?

PIMIENTO.

Madame, il est vrai qu'autrefois mon maître a connu aux Indes une beauté métisse, dont il a eu cinq ou six petits enfans en moins de rien, mais d'abord elle ne s'appelloit point

Anne de Fontaine Major : c'étoit Hippolite Guaroha : ensuite il y a long-tems qu'elle ne vit plus, à telles enseignes qu'elle est morte au Paraguay d'une indigestion de fraises.

DONA SÉRAPHINE.

Voilà donc votre défenseur ? vous devriez rougir de vous présenter devant moi. Au reste, puisque vous soutenez que tout ceci est faux, je veux aller ce soir avec mon pere voir la belle Indienne : trouvez-vous-y en même-tems que nous, & là, il sera aisé de vérifier qui de nous deux en impose.

DOM MANUEL.

J'accepte avec transport, Madame, ce moyen de me justifier à vos yeux.

DONA SÉRAPHINE.

A ce soir donc.

(*Elle s'en va.*)



SCENE VIII.

DOM MANUEL, PIMIENTO.

PIMIENTO.

Eh bien ! voilà un nouvel embarras auquel vous ne vous attendiez point.

DOM MANUEL.

Pimiento, il faut que cette femme là ſoit attachée à la pourſuite du véritable Dom Pédro. Dans l'ignorance où elle eſt de ce qui s'eſt paſſé, trompée par le nom que je porte, elle aura fait ſes plaintes à Dom Gomès. Il faut que je la voie, & que je m'ouvre tout naturellement à elle ; ſi en effet, elle ſonge à épouſer Dom Pédro, elle ſera trop heureuſe de favoriſer mes vues ſur Séraphine.

PIMIENTO.

Monſieur, cette affaire là me paroît s'embrouiller de plus en plus. Il me ſemble que vous vous embarquez bien à la légere.

DOM MANUEL.

Allons voir cette Mexicaine, & prends avec toi la malle du pauvre prisonnier pour la lui reporter en sortant de chez sa maîtresse.

SCENE IX.

Le théatre représente la prison.

DOM PÉDRO, BERTRAND.

DOM PÉDRO.

QUAND donc, ô ciel! finiront mes disgraces? Est-il possible que je ne pourrai trouver personne qui compatisse à mon malheur?

BERTRAND.

Encore un peu de patience, la réponse de Seville ne sçauroit tarder, & alors vous serez bientôt hors d'embarras.

DOM PÉDRO.

Oui, mais si pendant ma captivité le traître se marie. Au bruit de ce qui passe, il pressera la nôce.

BERTRAND.

Mais après tout, si la belle Séraphine est si hâtée, tant pis pour elle, elle y risque plus que vous.



SCENE X.

DOM LOUIS DE HERRERA, DOM PÉDRO, BERTRAND.

DOM LOUIS.

EST-CE vous, Monsieur, qui êtes Dom Manuel de Herrera, un Officier employé en Flandre ?

DOM PÉDRO.

Encore : tout le monde est fait pour me désespérer ; il faudra bien enfin me résoudre à être Dom Manuel, puisqu'ils le veulent tous (5). Que dis-tu de tout cela Bertrand ?

---

(5) Je ne puis m'empêcher de faire ici une remarque. Soit que Regnard ait connu ou non cette piece Espagnole, il est sûr que tout le fond des Ménechmes s'y retrouve : mais il me semble que l'intrigue en est bien plus

BERTRAND.

Je dis que je ne sçais où j'en suis.

DOM LOUIS.

Me trouvez-vous indigne d'une réponse ?

DOM PÉDRO.

Eh ! quelle réponse puis-je vous faire, quand votre question me jette dans l'embarras le plus grand où je me sois jamais trouvé ?

DOM LOUIS.

Laissons-là ces idées ridicules ; écoutez-moi, je suis votre oncle, Dom Ma-

---

comique, plus vraisemblable & plus intéressante que dans les Ménechmes. Dans la piece Françoise, la vue seule des Acteurs est un mensonge perpétuel qui détruit toute l'illusion : elle rend les plaisanteries sans effet. Il faut toute la gaieté du dialogue de Regnard pour la rendre soutenable à la représentation : elle n'est vraiment plaisante qu'à la lecture où les méprises paroissent vraisemblables, & où les yeux ne démentent point les Acteurs ; au lieu qu'ici l'erreur n'étant pas fondée sur la ressemblance des visages, le spectateur n'a point d'effort à faire pour imaginer ce qu'il voit. Cela seul assure, à ce qu'il me paroît, la supériorité à la piece de Moréto : mais

nuel; je viens vous consoler, vous soulager: embrassez-moi.

DOM PÉDRO.

Je le veux bien, mais qui êtes-vous?

DOM LOUIS.

Dom Louis de Herrera, que le desir de vous être utile amene ici. Si vous voulez renoncer aux folies que l'amour vous a mises dans la tête, je suis prêt à travailler à votre liberté.

DOM PÉDRO.

Excusez mon ignorance; je n'avois

---

d'ailleurs, que l'on dépouille les deux drames des ornemens extérieurs, que l'on ôte pour un moment à celui de Regnard les beautés de détail qui en font tout le mérite, & que l'on compare ensemble les situations, que l'on rapproche l'un de l'autre les squelettes, s'il est permis de le dire de ces deux pieces, & je crois que l'avantage restera incontestablement à l'Auteur Espagnol. Chez Regnard, il n'y a jamais que le Ménechme Campagnard d'embarrassé. Le Chevalier est toujours à son aise, au lieu qu'ici les deux personnages ont leur part des inquiétudes qu'ils causent: ils sont perpétuellement en crainte, & cela doit assurément redoubler l'intérêt.

jamais sçu que j'eusse à Madrid un parent de ce nom-là.

DOM LOUIS.

La circonstance où vous êtes, rend mon dévouement plus vif..

DOM PÉDRO.

Je suis honteux d'y répondre si mal.

DOM LOUIS.

Mais écoutez-moi; il me semble que c'est une chose honteuse & indigne de vous, d'aller prendre un nom étranger pour satisfaire je ne sçais quelle passion?

DOM PÉDRO.

Mais je n'ai pas pris de nom: j'ai toujours porté le mien.

DOM LOUIS.

Bon, bon. Si l'amour vous donne tant de fermeté & de constance, pourquoi donc vous être détaché de la belle Violante, qui vous poursuit & vous redemande par-tout?

DOM PÉDRO.

A moi! Violante!

DOM LOUIS.

Elle est ici: elle y a appris vos ex-

travagances. Pardonnez-moi ce terme qui n'eſt qu'une preuve de mon amitié. Mais eſt-il poſſible qu'un Gentilhomme, tel que vous, ait fait aſſez peu de cas de ſon honneur, pour manquer de parole à une femme de qualité, & pour flétrir à jamais ſa réputation par une faute honteuſe !

DOM PÉDRO.

Mon cher Oncle, cette femme eſt-elle ici ?

DOM LOUIS.

Oui, ſans doute, & c'eſt un grand bonheur pour vous ; elle m'a tout confié, & c'eſt à ſa priere que je me ſuis déterminé à me rendre votre caution pour vous tirer d'ici.

DOM PÉDRO.

Sçavoit-elle que j'étois en priſon ?

DOM LOUIS.

Et comment auroit-elle pu l'ignorer ?

DOM PÉDRO.

Et elle aſſure que celui qui eſt en priſon, eſt Dom Manuel ?

DOM LOUIS.

Voilà une belle demande. Et que

peut-elle dire autre chose, puisque c'est vous qui y êtes?

DOM PÉDRO.

Mais a-telle vu Dom Pédro de Mendoça, celui qui est mon rival auprès de Séraphine?

DOM LOUIS.

En vérité, je n'en sçais rien.

DOM PÉDRO, *à part.*

Il est visible qu'elle donne dans l'erreur générale. Soit, prêtons-nous-y aussi pour sortir de prison. Quand je serai dehors, je prendrai mes mesures pour tout éclaircir une bonne fois.

DOM LOUIS.

A quoi pensez-vous-là?

DOM PÉDRO.

Je pense que je donnerois tout au monde, pour que vous ne soyez pas instruit de mes folies.

DOM LOUIS.

Elles sont en effet bien étranges; mais votre maîtresse est indulgente & les pardonnera dès qu'elle vous verra retourner à ses genoux. Je l'ai vue, elle est charmante & vous aime avec passion.

DOM PÉDRO.

Quand l'avez-vous vue ?

DOM LOUIS.

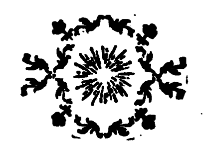
Tout-à-l'heure, & je vais vous mener chez elle.

DOM PÉDRO.

Allons chez elle.

BERTRAND.

Encore paſſe : ſi ce chien de nom de Manuel a nui à mon maître, il lui ſert auſſi : c'eſt lui qui l'a fait mettre en priſon : c'eſt lui qui l'en fait ſortir. Dieu ſoit loué, mais tâchons de n'y plus revenir.



SCENE XI.

Le théatre représente le devant de la maison de Violante.

DOM LOUIS, DOM PÉDRO.

DOM LOUIS.

NOUS voilà arrivés, Dom Manuel; c'est ici que demeure votre épouse.

DOM PÉDRO.

Avant que je me présente à ses yeux, faites-moi la grace de me rendre un service qui en sera aussi un pour elle.

DOM LOUIS.

Quel est-il?

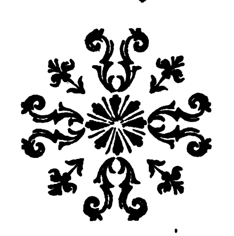
DOM PÉDRO.

Entrez devant moi : prévenez-la des dispositions où je suis, afin qu'elle me reçoive avec moins de répugnance, & quand il sera tems que je monte, vous me ferez signe de ce balcon.

Vous avez raiſon, rien n'eſt mieux penſé : attendez-moi.

DOM PÉDRO.

Je vous attends. (*Seul.*) Il faut avouer qu'il arrive dans la vie des événemens bien étranges ! Y a-t-il jamais eu un homme qui ſe ſoit trouvé dans la poſition où je ſuis ? qui ait vu un fripon prêt d'épouſer ſa maîtreſſe à ſes yeux, & ſe ſervir pour le ſupplanter de ſon propre bien ? Ah ! Dom Manuel de Herrera, vous ſaurez avant peu qui je ſuis.



SCENE XII.

DOM PÉDRO, DOM MANUEL, PIMIENTO.

PIMIENTO.

MONSIEUR, voici votre homme planté devant la porte.

DOM MANUEL.

Cela eſt vrai. Apparemment que Dona Anna de Fontaine Major, l'aura fait ſortir de priſon. Voilà un bon moment pour faire la reſtitution que je lui dois. Monſieur, puiſque ma bonne fortune fait que je vous rencontre.....

DOM PÉDRO.

Ah! traître, c'eſt la mienne qui vous amene ici.

DOM MANUEL.

Un moment, Dom Pédro, j'ai deux mots à vous dire avant de vous parler avec mon épée : nous aurons du tems pour tout.

DOM PÉDRO.

Que voulez-vous m'apprendre ?

DOM MANUEL.

Vous êtes instruit de la méprise de nos valets au sujet de nos malles. Voici la vôtre telle que je l'ai trouvée : je vous la rends.

DOM PÉDRO.

Je vous en ai peu d'obligation. Le trésor qu'elle renferme m'est fort indifférent : mais de m'avoir enlevé le cœur & la main de Séraphine, c'est là ce que je ne puis vous pardonner.

DOM MANUEL.

Voilà déja un article de fini. Pour l'autre, c'est ainsi que je vais me justifier. (*Ils mettent l'épée à la main.*)



SCENE

SCENE XIII.

DOM PÉDRO, DOM MANUEL, DOM VINCENT *aussi l'épée à la main*, PIMIENTO.

DOM VINCENT.

MESSIEURS, un instant, s'il vous plaît, par complaisance pour moi.

DOM MANUEL.

Laissez-nous.

DOM PÉDRO.

Ne suspendez point une vengeance trop légitime.

DOM VINCENT.

Un moment : j'en ai aussi une à poursuivre & sur l'un de vous deux. Lequel est Dom Pédro de Mendoça ?

DOM MANUEL & DOM PÉDRO *ensemble*.

Moi.

DOM VINCENT.

Cela ne sauroit être : un des deux

est Dom Manuel que j'ai intérêt de découvrir.

DOM MANUEL, *à part.*

A son langage je ne saurois méconnoître le frere de Violante. Voilà un surcroît d'embarras.

DOM PÉDRO.

C'est à moi que vous avez à faire, je vous l'ai déja dit, & vous le savez bien vous-même, puisque nous nous sommes déja mesurés pour le même sujet qui vous conduit ici.

DOM MANUEL.

Arrêtez. Quoique je sois Dom Pédro, c'est pourtant moi & moi seul que regarde le soin de le satisfaire.

DOM VINCENT.

Eh bien! puisque vous refusez tous deux de m'éclaircir, vous vous sentirez également tous deux de ma vengeance. (*Ils se battent.*)

SCENE XIV.

DOM PÉDRO, DOM MANUEL, DOM LOUIS, DOM GOMÈS, PIMIENTO.

DOM LOUIS.

Eh! qu'eſt ceci, Meſſieurs?

DOM GOMÈS.

Modérez cet emportement.

DOM LOUIS, *ſe mettant du côté de Dom Pédro.*

Dom Manuel, je vole à votre ſecours.

DOM VINCENT.

Me voilà éclairci; meure l'auteur de ma honte.

DOM LOUIS.

Arrêtez.

DOM VINCENT.

Rien ne peut m'arrêter puiſque j'ai trouvé le lâche qui n'a pas rougi d'abuſer de la foibleſſe d'une malheureuſe.

DOM LOUIS.

Arrêtez, vous dis-je ; votre honneur peut se réparer par une voie plus douce & plus sûre.

DOM VINCENT.

Quelle est-elle ?

DOM LOUIS.

Dom Manuel mon neveu que vous voyez, est prêt à épouser Violante, à la sollicitation de laquelle il vient de sortir de prison.

DOM VINCENT.

Je n'en croirai rien jusqu'à ce que j'aie vu Violante que je sais cachée dans un couvent.

DOM LOUIS.

Si je vous la fais voir tout-à-l'heure, & qu'ils se donnent la main en votre présence, que direz-vous ?

DOM VINCENT.

Je vous marquerai la plus vive sensibilité.

DOM LOUIS.

Eh bien ! suivez-moi, & venez être témoin d'un spectacle qui fera tomber tous vos soupçons.

DOM VINCENT.

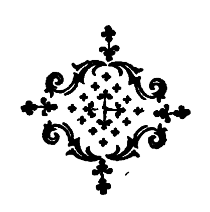
Je vous ſuis ſur cette parole.

DOM PÉDRO, *bas à Dom Manuel.*

Dom Manuel, le frere de votre maîtreſſe me fait entrer chez lui dans l'eſpérance que je vais l'épouſer. Vous ſavez ſi cela ſe peut. J'ai bien vouſu garder le ſilence pour vous épargner une trop juſte confuſion, & vous laiſſer le tems de réfléchir au parti que vous à prendre.

DOM LOUIS.

Mon neveu, je vous attends.



SCENE XV.

DOM MANUEL, DOM GOMÈS.

DOM MANUEL.

Je ne sais où j'en suis. Ah! Violante, Séraphine, que vous partagez cruellement mon cœur!

DOM GOMÈS.

Je suis bien aise de voir la tournure que prennent les affaires de ce gentilhomme, & plus encore d'être convaincu par-là de votre innocence: mais il vous reste encore à détruire la plainte de Dona Anna. Ma fille est chez elle, entrons ici; du moment que Séraphine sera désabusée, elle est à vous.

DOM MANUEL.

Allons.



SCENE XVI.

Au moment où DOM GOMÈS & DOM MANUEL *veulent entrer*, DONA VIOLANTE *sort poursuivie par* DOM VINCENT *l'épée à la main;* DOM LOUIS, DOM PÉDRO & DONA SÉRAPHINE *tâchent de le retenir.*

DOM VINCENT.

Tu mourras, malheureuse, puisque tu refuses de l'épouser,

DONA VIOLANTE.

Eh! Messieurs, secourez-moi.

DOM MANUEL.

Qu'ai-je vu! ô Ciel! c'est Violante, c'est à moi seul qu'il appartient de la défendre.

DONA SÉRAPHINE.

Voilà une suite d'incidens où l'on ne peut rien comprendre.

DOM PÉDRO.

Dom Vincent, écoutez-moi, votre

sœur a raiſon : je ne ſuis point Dom Manuel : *je n'ai* accepté ce nom que pour ſortir de captivité ; & c'eſt Dom Louis de Herrera qui, étant trompé lui-même, m'a forcé de me prêter à ſon erreur, pour ne pas me priver de ſon ſecours.

DOM LOUIS.

C'eſt de Violante même que j'ai appris que vous étiez mon neveu.

DOM PÉDRO.

Il n'en eſt rien, je ſuis Dom Pédro de Mendoça, & voila Dom Manuel.

DOM VINCENT.

C'eſt Dom Louis.....

DOM GOMÈS.

Un moment. Perſonne ne peut mieux nous en inſtruire que Madame.

TOUS ENSEMBLE.

Parlez, Madame.

DONA VIOLANTE.

Me voilà enfin arrivée au moment que j'ai tant ſouhaité. Eh bien! puiſqu'il faut que je parle, voilà cet amant, cet époux auquel je ſuis attachée pour la vie ; voilà Dom Manuel

dont j'embrasse les genoux en lui redemandant l'honneur.

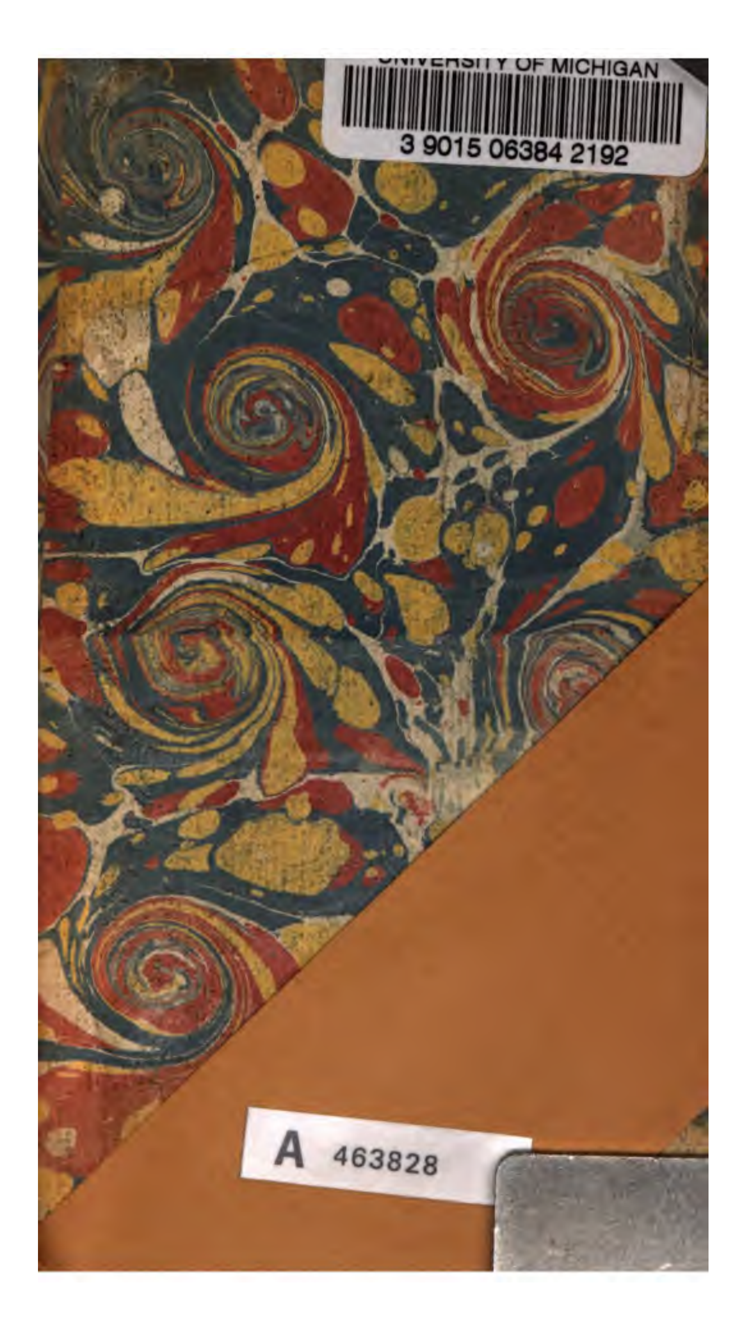
DOM MANUEL.

Il est trop vrai, belle Violante. Je sors de l'aveuglement où m'a jetté une passion furieuse. Donnez, Dom Pédro, donnez la main à Séraphine; je suis désormais trop content de mon bonheur pour troubler le vôtre.

DOM VINCENT.

Je cesse d'être votre ennemi en devenant votre beau-frere.

Fin du troisieme Volume.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06384 2192
A 463828